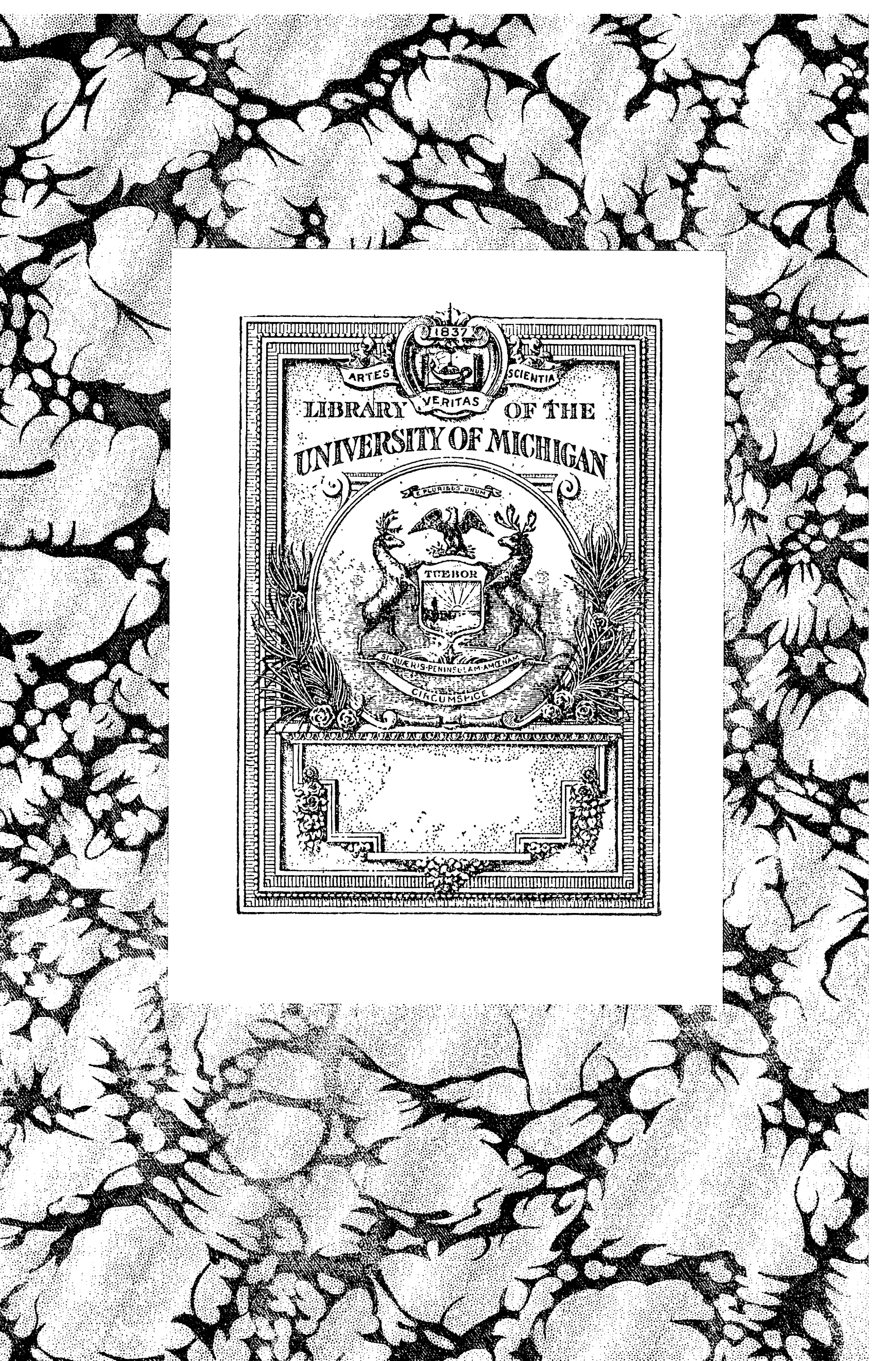
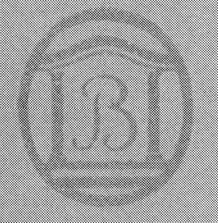

1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE



TROIS MYSTÈRES TIBÉTAINS



LES CLASSIQUES DE L'ORIENT

COLLECTION PUBLIÉE SOUS LE PATRONAGE

DE

L'ASSOCIATION FRANÇAISE DES AMIS DE L'ORIENT

ET

LA DIRECTION DE VICTOR GOLOUBEW

VOLUME III

IL A ÉTÉ TIRÉ DU PRÉSENT OUVRAGE :
15 EXEMPLAIRES IMPRIMÉS EN DEUX ENCRES SUR VÉLIN D'ARCHES A LA FORME, RENFERMANT UNE SUITE DES PLANCHES HORS TEXTE SUR PAPIER DE SOIE JAPONAIS TYCOON, NUMÉROTÉS DE 1 A 15

140 EXEMPLAIRES IMPRIMÉS EN DEUX ENCRES SUR VÉLIN D'ARCHES A LA FORME, NUMÉROTÉS DE 16 A 155

1.500 EXEMPLAIRES IMPRIMÉS SUR VÉLIN BOUFFANT DES PAPETERIES DE PAPAULT, NUMÉROTÉS DE 156 A 1655.

N°



TROIS MYSTÈRES TIBÉTAINS

Champion
7939
Folk-lore
3-8-1923
gen.

LES CLASSIQUES DE L'ORIENT

REPRÉSENTATIONS THÉATRALES
DANS LES MONASTÈRES DU TIBET

TROIS MYSTÈRES TIBÉTAINS

TCHRIMEKUNDAN - DJROAZANMO - NANSAL

TRADUITS
AVEC INTRODUCTION, NOTES ET INDEX
par

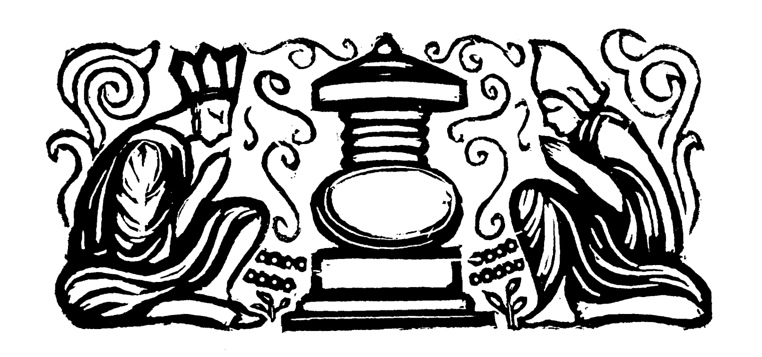
JACQUES BACOT

Bois gravés d'après les dessins de V. GOLOUBEW



ÉDITIONS BOSSARD
43, RUE MADAME, 43
PARIS
1921





PRÉFACE

Bien que pénétré pendant ce dernier demi-siècle par quelques voyageurs européens, le Tibet reste pour le grand public un pays à peu près inconnu. Peu connu géographiquement, à cause de frontières politiques et naturelles infranchissables, il ne cèle pourtant plus grand'-chose des mystères que l'imagination lui prête. Le Bouddhisme que le Tibet a accueilli au VIIe siècle de notre ère, à la fois de l'Inde et de la Chine; qu'il a transformé en lamaïsme, *a élu le Tibet comme terre sacrée et comme refuge, et de là il a rayonné et rayonne encore au dehors.*

D'autre part, les indianistes européens, devant la rareté des textes sanscrits du bouddhisme dont la plus grande partie a disparu, se sont tournés vers

les traductions tibétaines faites au VIIe siècle. Ces livres sacrés du bouddhisme dont quelques capitales de l'Europe possèdent un exemplaire, forment un ensemble de trois cent vingt volumes.

Mais ces traductions serviles ne constituent pas toute la littérature tibétaine. De celle-ci, de la littérature originale encore très ignorée, nous n'essaierons ici de mettre au jour que le théâtre.

Le théâtre tibétain est religieux et légendaire. Son répertoire, très restreint, se composerait d'environ douze mystères bouddhiques. Les uns sont tirés des fables indiennes, surtout des Jatakas (1)*; les autres sont tirés de l'histoire et de l'hagiographie du Tibet* (2)*. Ces drames donneront, mieux qu'un traité technique, un aperçu de ce qu'est, non certes le bouddhisme pur du premier âge, mais le bouddhisme du Nord, tel qu'il vit actuellement et depuis bien des siècles.*

Les mystères ou drames tibétains sont joués dans les monastères, sur le parvis des temples ou sur la prairie avoisinante. Certains monastères ont la spécialité de tel ou tel drame et jouent une

---

(1) Jatakas : Histoire des existences antérieures du Buddha.

(2) J'ai donné dans le *Journal Asiatique*, septembre-octobre 1914, les titres de neuf de ces drames.

fois l'an, pendant les tiédeurs de la sixième lune.

Les acteurs sont des moines. Des laïcs professionnels viennent jouer souvent les rôles de femmes. Les costumes et les postiches sont très fidèles : Les brahmanes portent le turban blanc volumineux et le pagne. Les rois par contre, fussent-ils de l'Inde, sont habillés en Empereurs de Chine (1). *Les ministres sont reconnaissables à leurs vastes chapeaux plats à franges, tout en soie rouge.*

Le drame étant composé de récit et de dialogue, le récit, ainsi que le prologue, est dit par un narrateur. Le narrateur est un brahmane pour les pièces tirées de la tradition indienne, et, pour les pièces purement tibétaines, le narrateur est un personnage spécial appelé chasseur. *Les* chasseurs *sont assez nombreux; ils forment un chœur en même temps qu'un corps de ballet. Ils dansent et jouent les utilités. Ils portent un masque uniforme, triangulaire et entouré de poils de bête fauve. D'autres personnages un peu spéciaux portent un masque, tels le nègre, l'ogresse, etc.*

---

(1) Il faut noter qu'au Tibet, jusqu'à ces dernières années, tout ce qui est influence spirituelle vient de l'Inde. Tout ce qui est influence politique vient de Chine.

De nos jours encore, le maharâja du Sikhim, prince lamaïste, dînant chez le Gouverneur du Bengal, porte le grand costume jaune chinois.

Le format des livrets, qu'ils soient imprimés ou manuscrits, est petit (feuillets allongés et séparés les uns des autres) pour que les acteurs qui les tiennent à la main n'en soient pas incommodés. Beaucoup de ces moines, en effet, ne sachant pas leurs rôles, ont besoin de les lire. Sur les livrets, des marques de couleur sont collées au commencement des discours et avertissent l'acteur qui suit son texte, qu'il va prendre la parole.

Ces drames ne sont pas des dialogues tout prêts à être joués comme nos pièces de théâtre. Les différentes phases de l'action sont reliées par un récit généralement court, rapidement lu ou récité par le narrateur, ou bien joué simplement par les acteurs et mimé comme une indication de jeu de scène. Ce récit muet est en prose, alors que l'exposition et les parties un peu longues du récit sont souvent en vers de neuf syllabes et deviennent les chœurs que chantent les chasseurs *ou même tous les acteurs réunis autour du manuscrit. Ce procédé naïf est plein de charme.*

Le dialogue, en vers de neuf ou sept syllabes, est également chanté et généralement dansé. Aussi la représentation est-elle fort longue. Le roi, toujours une sorte de roi des rois, est celui qui chante avec le plus de lenteur, ainsi qu'il convient à un personnage aussi auguste et aussi solennel. La fin de ses phrases est en quelque sorte bégayée.

La dernière syllabe (en tibétain le verbe qui renferme l'idée) ne peut sortir vulgairement de sa bouche et se précipiter; mais elle en tombe, séparée, précieuse, comme un bienfait anxieusement attendu. Et toute la cour, en suspens pendant le discours, recueille cette dernière parole du roi et la chante avec lui. L'effet est admirable. Les voix d'hommes au Tibet ne crient pas comme ailleurs en Asie; elles ont une gravité et une douceur qu'on ne retrouve que dans le peuple russe.

Ainsi les drames qu'on va lire ne sont pas joués tels quels. Le dialogue ne serait pas assez développé. Les spécialistes des monastères où on les joue les remettent en dialogue dans une forme qui ne semble pas être définitive. Des acteurs de profession ayant la spécialité de certains rôles, chacun a sa version, qui n'est pas celle de tel autre professionnel. Le drame tel qu'il est publié au Tibet et tel que nous le donnons n'est que le drame étalon pour ainsi dire, à la fois dialogué et raconté, dont le dialogue est respecté et augmenté, mais dont le récit est largement interprété.

Nous avons divisé les drames en chapitres alors que les textes sont ininterrompus. Cette division n'est pas absolument arbitraire. Elle existe virtuellement; nous n'avons fait que l'indiquer. Les

tibétains ne semblent pas se soucier de la division de l'action selon les pluralités de temps et de lieux. On commence la représentation quand les invités de marque sont arrivés et on s'arrête quand le jour tombe pour reprendre le lendemain. La représentation, toujours lente, psalmodiée, remplie de jeux de scène muets, coupée de repos, peut durer trois jours.

La scène est une enceinte que limitent la foule d'un côté, et de l'autre, les tentes somptueuses des invités et des abbés du monastère. Il n'y a même pas les coulisses du théâtre chinois. Un velum, au centre de l'enceinte, abrite les acteurs du soleil.

Un exemple de jeu de scène muet et de longue durée est donné dans la représentation de Tchrimekundan. Le texte ne fait que mentionner le mariage du prince Tchrimekundan. La représentation en donne toute la cérémonie. Un cortège sort même de l'enceinte, précédé de danseurs et de musiciens. Il s'ouvre un chemin dans la foule des spectateurs et circule à travers les tentes. Quatre moines formant carré entourent les jeunes mariés d'une longue pièce d'étoffe dont ils tiennent les angles. Et le couple royal avance entre les quatre murs de soie de cette enceinte qui marche avec lui.

Enfin de grosses farces et pîtreries improvisées viennent égayer la représentation. Les mendiants

en sont les principaux acteurs et quelque démon ou génie malfaisant en est ordinairement la victime.

Pas plus que le théâtre chinois, le théâtre tibétain ne cherche à produire l'illusion par le décor et la machinerie, ce qui, si on y réfléchit bien, est le contraire de l'art scénique et ce qui est un peu enfantin. C'est par l'art que dans le simple jeu et dans la mimique des acteurs, le décor et l'accessoire grossier sont supprimés. Ce procédé varie naturellement beaucoup avec la nature de la scène. Sur la scène chinoise par exemple, construite comme la nôtre, un guerrier surgira de la coulisse, arrêtera son cheval d'un coup de rênes, en descendra, sans qu'il soit besoin d'un cheval, mais par une mimique qui le fera voir. Au Tibet, au plein air de la scène, sur le pré, on utilisera le cheval, puisqu'on l'a sous la main. Mais, par exemple, sans quitter la scène, on peut donner l'impression, la vision de fuir, avec plus de vigueur qu'en disparaissant dans une coulisse. Dans la représentation de Tchrimekundan on voit un exemple saisissant : Tchrimekundan donne ses trois petits enfants à trois brahmanes mendiants. Les mendiants s'emparent brutalement des pauvres petits, chacun emmenant le sien. Et ils sillonnent ainsi la scène en tous sens, en rasant le sol et en décrivant des arcs de cercle, de sorte

que les enfants tirés à bout de bras, pour suivre avec leurs petites jambes, font des pas de géants ou se laissent traîner. Et ce jeu de scène, tout de mouvements stylisés, est des plus émouvants.

Il est encore des gestes, des façons de saluer, de parler, qu'expriment les mots tibétains, mots dont nos langues n'ont pas les correspondants. La richesse hiérarchique du vocabulaire et la politesse dans le langage tibétain, dépassent encore, et de beaucoup, les ressources de la langue chinoise. Le verbe dire, *selon l'importance du personnage qui parle et selon la personne à qui il parle, ne compte pas moins de onze façons d'être exprimé, qui sont des termes différents et qui sont nuancés entre un sens voisin de commander et un sens voisin de prier. Les phrases telles que :* « le roi dit », « un tel dit », *répétées à chaque réplique de notre traduction, sont des expressions infiniment variées dans le texte tibétain. Tout le dialogue et la diction reflètent ces nuances.* « Écoute-moi », *ne se dit pas de même selon que c'est le roi ou un sujet, le père ou son enfant qui parle.*

Nous n'ajouterons rien au sujet de la langue de ces drames, sinon que, comprise du peuple tibétain le moins lettré, certains termes abstraits doivent être rendus par leur acception concrète et populaire qu'ils ont de nos jours : religion pour loi;

ciel, enfer pour des expressions moins générales ou des périphrases plus recherchées. Le bouddhisme s'est transformé dans la mesure où le sens de ces mots a évolué et se rapproche de celui qu'ils ont de tous temps et en tous lieux.

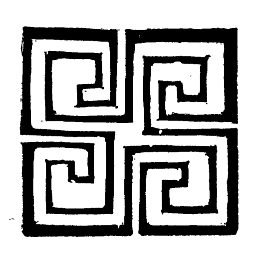
C'est ainsi que nous avons été amené à traduire les termes spéciaux, concrets ou abstraits, par les analogues défectueux qu'offre le français et non par leurs équivalents exacts du sanscrit, ainsi qu'il est d'usage pour les traductions d'œuvres bouddhistes.

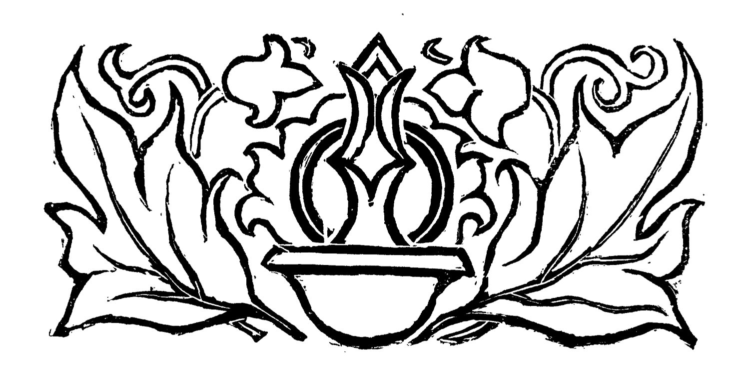
Les noms propres sont tantôt traduits, tantôt conservés dans leur prononciation ou leur orthographe tibétaines. Nous n'avons été guidé que par le souci d'offrir un texte lisible. La traduction d'un nom propre est quelquefois toute une phrase qu'il serait impossible de répéter et qu'on ne peut pas toujours abréger. D'autre part, la transcription ou la simple prononciation de noms propres composés de quatre, cinq ou même sept syllabes, seraient d'un poids excessif, incorporées dans du français. Nous avons donc fait un choix arbitraire pour faciliter la lecture. Nous l'avons fait sans scrupule, puisque l'index donne les noms propres dans leur transcription et leur traduction intégrale.

Et maintenant quels sont les auteurs, quelles sont les dates de ces drames? Les Tibétains attri-

buent le Tchrimekundan et plusieurs autres mystères au sixième Talé-lama, Tsongs-dbyangs-rgya-mthso (*XVII*^e^ *siècle*) *qui fut un poète léger, amoureux des arts et de la beauté sous toutes ses formes, la féminine principalement. Pour lui attribuer les drames, peut-être s'autorise-t-on de certaine connaissance du cœur féminin, manifeste dans ces œuvres, connaissance qui dépasse peut-être l'expérience d'un moine ordinaire. De ce Talé-lama nous avons des poèmes tellement libertins, qu'on a peine à imaginer la même plume passant de leur galanterie et de leur impiété à l'édification compassée de nos drames.*

Le colophon, quand il y en a un, ne nous donne que les noms des copistes et les dates antérieures à un cycle de soixante ans, sans préciser ce cycle. Beaucoup de livres, au Tibet, censés être l'œuvre des dieux, resteront à jamais anonymes.





TCHRIMEKUNDAN

INTRODUCTION

CETTE histoire se passe au Népal, à une époque fictive prodigieusement reculée. Elle est l'histoire de l'avant-dernière existence sur Terre de celui qui renaîtra Cakya-Muni. Vessantara « Tchrimekundan *des Tibétains » est le futur Bouddha. Il traverse une vie d'épreuves remarquables qu'il s'est toutes attirées par sa passion de la charité.*

Tchrimekundan *est le fils du roi de* Bétha, *roi très riche et très puissant, lequel possède un joyau, le Cintāmaṇi, dont la possession assure la réalisation de tous les désirs. Dès sa plus tendre enfance, le jeune prince montre pour toutes les créatures un amour merveilleux. Il donne aux pauvres tout ce qu'il possède. Son père lui ouvre le trésor*

royal dans lequel il puise sans compter, à la grande satisfaction de Daouazanpo *le bon ministre et au désespoir de* Taradzès *le mauvais ministre. Les deux ministres représentent le Bien et le Mal, comme dans les mystères chrétiens. Le vertueux* Daouazanpo *porte même comme attribut, pendant les représentations, un moulin à prière et un chapelet.* Taradzès, *pour enrayer la prodigalité de* Tchrimekundan, *lui fait épouser la princesse* Mendezanmo *du royaume voisin. Mais la princesse est vertueuse et n'empêche pas son mari de distribuer à tout venant, sans distinction de patrie, les biens du trésor royal.*

Un roi jaloux de la puissance du roi de Bétha *envoie un brahmane demander à* Tchrimekundan *le fameux joyau qui réalise tous les désirs.* Tchrimekundan, *craignant la colère du roi son père, refuse d'abord. Puis, ne pouvant tolérer les reproches du brahmane, il lui donne le joyau.* Taradzès *informe le roi de la disparition du joyau qui faisait la fortune du royaume. Le roi est d'abord incrédule; mais, quand il a obtenu l'aveu de son fils, il entre dans une grande colère et réunit tous les ministres pour statuer sur le châtiment à infliger au coupable. Tous, sauf le bon ministre* Daouazanpo, *demandent des supplices.* Daouazanpo *demande que le jeune prince soit envoyé en exil pendant douze ans sur une*

montagne sauvage appelée Hachang des démons. Mendezanmo *veut suivre avec ses enfants son époux en exil. Les adieux de* Tchrimekundan *et de sa mère sont un des plus beaux morceaux de l'ouvrage.*

A peine en route pour l'exil, les voyageurs rencontrent trois pauvres brahmanes qui leur demandent l'aumône. Tchrimekundan *leur donne ses trois éléphants qui portaient le viatique. Plus loin, à trois autres mendiants, il donne ses chevaux et ses chars. Les voyageurs n'ont plus rien; ils vont à pied à travers une contrée sauvage et terrible, pleine de bêtes féroces et de fantômes. Trois mendiants se présentent encore qui demandent à* Tchrimekundan *ses enfants. Il hésite, puis il les donne. N'ayant plus que son épouse, il la donne encore à deux mendiants. Celle-ci lui est aussitôt rendue, car Indra, sous la forme des deux mendiants, avait seulement voulu l'éprouver. Le couple arrive à la montagne des démons. Ils se construisent chacun une cabane et demeurent douze années dans la méditation. Leur temps d'exil écoulé, ils repartent pour le royaume de* Bétha. *En chemin, ils rencontrent un aveugle qui leur demande l'aumône.* Tchrimekundan *lui donne ses propres yeux. Le mendiant, devançant* Tchrimekundan *à* Bétha, *proclame partout sa générosité et annonce son retour. A cette nouvelle, le vieux roi*

chargé de remords envoie les ministres à la rencontre de son fils. Tchrimekundan, *à qui ses yeux ont été miraculeusement rendus, retrouve encore ses enfants, puis le joyau que le roi voisin, plein de regrets, vient lui porter lui-même. Il arrive environné de gloire à* Bétha*; il lègue le royaume à son fils et, sous la forme d'un lotus emporté par le vent, il s'échappe de la chaîne des existences.*

On s'est demandé si tout est fiction dans cette légende, ou si le personnage fabuleux de Vessantara ne déguise pas un prince qui aurait existé. De rares pèlerins bouddhistes vont encore à la ville de Bettiah, *près de la frontière du Népal. On y montrerait encore dans la cour du palais un vaste foyer autour duquel Vessantara réunissait et nourrissait les mendiants. Une vieille femme, il y a quelques années, se disait la dernière descendante de Vessantara. Les bouddhistes lettrés ne croient pas à l'authenticité de ces assimilations. Il y a, comme toujours, interpolation de personnages et de lieux historiques dans la légende, mais il ne semble pas qu'on ait pu identifier les uns et les autres.*

Toutes les langues de l'Asie ont leur version de cette légende. Les Tibétains en ont tiré un mystère qui a l'avantage de se plier aux exigences de la scène, d'offrir moins de longueurs que les versions

racontées, mais plus de vie et de simplicité. Elle a été mise par l'auteur tibétain lui-même à la portée des foules.

Le Tchrimekundan *est le plus joué de tous les drames tibétains. J'en ai reconnu deux éditions imprimées; il peut en exister d'autres. Le texte que j'ai traduit est manuscrit. Il me fut donné et commenté par un lama tibétain du monastère d'Ourga (Mongolie) en 1912. A la même époque, M. Denisson Ross* (1) *trouvait le texte imprimé à Darjeeling dans l'Himalaya, et il le publiait en caractères tibétains à Calcutta, dans la Bibliotheca Indica. L'année suivante, M. Denisson Ross, voyant que je faisais du Tchrimekundan une traduction complète, a renoncé à publier la traduction résumée qu'il annonçait avec son texte et il eut l'amabilité de me la remettre. Elle m'a été précieuse pour éclaircir plus d'un point douteux ou pour en confirmer l'interprétation. La traduction qu'on va lire parut dans le numéro Septembre-Octobre 1914 du* Journal Asiatique.

Cette légende de Vessantara est peut-être la plus touchante et la plus populaire de toute la littérature bouddhique. Elle a un grand succès de larmes au Tibet. Les rudes Tibétains ne peuvent

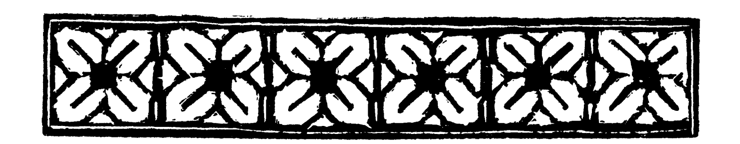
(1) Directeur de l'École des Études Orientales de Londres.

l'entendre ni la lire sans pleurer. Des esprits forts, qui prétendent résister au charme, sont, dit-on, soumis à l'épreuve : ils font bonne contenance les premières pages, grimacent dès la dixième et, vaincus, fondent en larmes à la douzième.

Cette histoire, en montrant ce qui remue des hommes qui n'ont pas l'attendrissement facile, indiquera la nature même de leur sensibilité : celle-ci réside beaucoup plus dans l'imagination que dans le cœur.

Pareillement, je doute que le lecteur européen en arrive à pleurer comme le bouddhiste tibétain. La fiction ne l'émeut plus. La charité surhumaine de Tchrimekundan le laissera froid, l'indignera même. Elle dépasse son but; elle ne peut qu'être orgueilleuse. Et elle est ce qui exalte l'auditeur asiatique : le merveilleux auquel celui-ci croit toujours. Le vrai bouddhiste vit assez loin des réalités pour que la vertu surhumaine, fausse par conséquent, lui semble à sa portée et pour qu'elle trouve un écho dans sa conscience.





L'HISTOIRE DRAMATIQUE DE

TCHRIMEKUNDAN [1]

I

Om mani padme houm! Salut au Bouddha sublime Chenresi [2] !

Autrefois, il y a un nombre incalculable d'âges,

Dans la grande ville du pays de Bhéta,

Le roi nommé *Protecteur de la Terre, Splendeur de la Gloire* avait trois mille ministres,

Et il commandait à soixante petits rois.

Il possédait toutes les richesses qui assouvissent en variétés inconcevables,

Et un autre joyau supérieur encore, appelé *Cin-*

---

(1) Dans la traduction, nous écrivons les noms propres tels qu'ils se prononcent. L'index donne l'orthographe tibétaine.

(2) Divinité indienne Avalokiteçvara. Voir ce mot et Bodhisattva.

tamaṇi, celui qui réalise en un instant tout ce qu'on désire.

Ensuite ce roi puissant avait cinq cents femmes de noble lignage,

Cinq cents femmes pourvues de grandes richesses,

Cinq cents femmes parfaitement belles,

De sorte qu'il avait mille cinq cents épouses.

Et le roi n'avait pas un seul fils et il souffrait dans son cœur.

Il consulta les devins

Qui lui dirent de prier les Joyaux,

D'offrir un sacrifice aux huit classes de démons.

De donner des aumônes aux indigents :

Et alors un fils, incarnation d'un Bodhisattva, lui naîtrait.

De cela le roi s'étant réjoui,

Il pria les Joyaux,

Il offrit un sacrifice aux huit classes de démons,

Et donna des aumônes aux indigents.

Alors, avant qu'un long temps fût écoulé, la princesse harmonieuse nommée *Gedanzanmo* (Vertueuse et Bonne),

Qui, exempte des huit défauts, était toute vertueuse,

Connut par un songe heureux qu'un fils lui naîtrait.

Étant allée en présence du roi, elle dit :

« O grand roi qui commandes aux hommes, écoute-moi.

Voilà ce que cette nuit même j'ai vu.

Pendant mon sommeil un songe heureux m'est apparu.

Par les trois cent soixante petites veines de mon corps,

J'ai rêvé que la roue du grand bonheur tournait au-dessus de ma tête.

J'en ai vu sortir un foudre d'or enflammé,

Et j'ai vu sa pointe tournée vers le Zénith.

Et sa lumière rayonnait dans les dix directions.

Un arc-en-ciel m'entourait comme une tente de lumière

Et une conque soufflait dans les trois mille mondes de l'espace.

Tels furent les présages de mon rêve.

Le palais immense et pur de mon corps

Sera l'origine d'un fils doué de science.

Un jour heureux par les planètes et les constellations,

Naîtra un enfant doué de bonheur.

Tel est le symbole. Partout il faut prier parfaitement. »

La princesse parla ainsi.

Et le roi, rempli de joie, dit ces paroles :

« O Vertueuse et Bonne, en harmonie avec mon âme,

Nous deux, sans plus nous séparer jamais, nous vivrons ensemble.
Si dans ton corps est la roue divine,
Sur la roue de la fortune, au-dessus de la tête,
Le foudre d'or enflammé qui croissait
Viendra pour être le plus grand des Sauveurs,
L'arc-en-ciel qui t'enveloppait comme une tente
Indique une incarnation de Bouddha,
Le souffle de la conque dans l'espace
Est le signe que les drapeaux à prières claqueront mélodieusement dans les dix directions.
Il annonce que par l'offrande de riches sacrifices au ciel,
Par le fruit des aumônes sur la Terre,
Un fils naîtra au roi sans enfants.
Il annonce que mon désir est par toi réalisé.
Je ferai célébrer des cérémonies ainsi que tu l'as dit.
Les trois lamas *Savant, Noble* et *Bon*,
Et cinq cents docteurs liront les *Sutras* et leur quintessence.
Un ordre scellé ira dans toutes les directions sans limites.
Cinq cents magiciens porteurs du poignard magique
Feront un grand murmure en prononçant *Om* et *Phat* (1).

---

(1) Syllabes magiques pour chasser les mauvais esprits.

On jettera aux esprits des armes et des offrandes chargées de malédictions terribles.

On réduira en cendres les ennemis violateurs du serment.

Et pour attirer la chance,

Je planterai mes armes magiques dans les offrandes. »

Ainsi qu'il avait dit, il fit ces cérémonies.

Alors, neuf ou dix mois étant écoulés,

L'enfant royal naquit.

Dès qu'il fut né, avant toute autre parole il dit :

« *Om mani padme houm.* »

Puis, ayant dit ces paroles, il pleura.

Il montrait pour tous les êtres une miséricorde pareille à l'amour d'une mère pour un fils unique.

Aussi les intendants du roi, enchantés, lui donnèrent le nom de *Tchrimekundan* (Immaculé).

Et après qu'on eut dit des prières en nombre inconcevable,

Il demeura dans le palais appelé *Gaouaisamling* (Séjour de l'âme qui se réjouit) pareil à un palais de pierres précieuses.

Ensuite, quand il eut cinq ans, étant très savant en écriture, en astronomie,

Et dans les cinq sciences, il apprit par cœur les Sutras.

Ayant dit qu'il avait tous les êtres pour père et mère,

Il prononça ces paroles :

« Hélas ! dans l'abîme des transmigrations

La douleur terrible qu'il renferme est la mienne.

J'ai de la compassion pour tous les êtres

Dont l'âme est entraînée par le désir ardent et trompeur des richesses.

Hélas ! toutes les douleurs de la transmigration,

Misère ! Misère ! comment les guérir ?

J'ai pitié de l'esprit qui ne peut s'affranchir de son égoïsme dans la ville incendiée par le feu des désirs.

J'ai pitié des êtres des trois mondes

Qui, partout où ils regardent, ne voient pas d'issue

Dans l'incendie sans fin des existences.

J'ai une commisération infinie pour le labeur du monde qui ne finit jamais.

J'ai pitié de la douleur des époux

Qu'illusionne l'espoir d'être toujours unis.

J'ai pitié de ceux que l'amour de soi attache à la patrie,

Car la patrie n'est qu'un campement dans le désert.

J'ai pitié des créatures, également issues d'un père et d'une mère,

Et qui font différence entre eux-mêmes et les autres.

J'ai pitié de l'avarice amasseuse de ce miel que sont les richesses
Dont jouira un autre possesseur.
J'ai pitié de ceux qui, sous le fardeau de leurs péchés,
Tombent dans le gouffre de l'enfer.
J'ai pitié des ignorants égarés
Qui n'ont pas cru la bonne parole.
Moi qui ai réalisé mon nom d'Immaculé,
J'ai pitié de moi qui suis seul parmi ces créatures égarées.
Les biens de mon père patiemment amassés
Sont sans utilité ni valeur, ainsi rassemblés.
N'est-il pas convenable que je les donne en aumônes ? »
Il parla ainsi.
Alors le Père dit :
« O mon Tchrimekundan qui as réalisé ton nom,
D'abord, avant ta naissance, ma douleur était inconcevable.
Maintenant, tous mes biens amassés,
Tant que tu voudras, donne-les en aumône. »
Il parla ainsi.
Alors le fils du roi fit des aumônes sans nombre,
Et la douleur des indigents disparut.
Quand il eut fait cela.
L'intendant d'esprit mauvais, nommé *Taradzès*,
Étant venu en présence du roi, implora ainsi :

« Grand roi qui commandes aux hommes, écoute-moi.

Tous tes biens amassés

Sont dispersés par Tchrimekundan.

Roi privé de biens, tu es devenu le sujet des autres rois.

Au surplus, l'enfant royal Tchrimekundan,

Quand il aura épousé une princesse,

Sera attaché aux biens et ce sera mieux. »

Il implora ainsi :

Alors, tous les intendants royaux ayant tenu conseil,

Mendezanmo, fille du roi *Daouazanpo*, du pays *des Lotus*,

Aux belles formes et agréable à voir,

De couleur blanche et de suave odeur,

D'une grande dévotion et honorant la religion,

Charmant le cœur comme la fille d'un dieu,

Ayant été ornée de bijoux précieux,

Le fils du roi, Tchrimekundan, l'épousa.

Ce jour-là, cette jeune fille, saluant le fils du roi,

Courba son front devant lui comme devant son seigneur,

Et le cœur plein d'amour, elle lui dit ces louanges (1) :

---

(1) Ces louanges de Zanmo à son époux et la réponse de celui-ci sont, dans le texte tibétain, des acrostiches sur leurs noms.

« Tu es pareil aux vainqueurs resplendissants de pureté,

Tu es doué de vertus qui dépassent la pensée.

Les biens dont tu jouis sont inconcevables.

Tu es semblable à la pierre philosophale, car tu accomplis tous les désirs.

Maintenant que je te vois le roi qui gouverne le monde,

Zanmo est heureuse et son cœur est ravi d'amour. »

Elle parla ainsi,

Et le fils du roi, ayant regardé Zanmo, dit ces paroles :

« O toi qui n'es pas née d'une mère, belle et charmante, au corps de déesse,

Ta voix est une musique harmonieuse à l'oreille, tes gestes sont charmants.

Zanmo très belle, maintenant que je te vois déesse,

Moi aussi je suis heureux, et mon cœur déborde d'amour.

Notre rencontre répond à nos vœux d'autrefois (1).

Jouissons du bonheur dans la gloire. »

Il parla ainsi.

Alors le fils du roi et son épouse rentrèrent,

---

(1) A nos prières des existences antérieures.

pleins de joie dans le palais, et ils y demeurèrent en s'adonnant à la religion.

Trois enfants jumeaux naquirent tour à tour.

L'aîné fut appelé *Vertueux*.

Le cadet fut appelé *Bon et Noble*;

La fille fut appelée *Bonne et Belle*.

Comme il y avait de grandes fêtes,

Un jour le roi avec les intendants étant allé dans le jardin pour admirer les fleurs,

Beaucoup d'hommes se tenaient assemblés à la porte du palais,

Pareils à des moutons renfermés dans l'abattoir et regardant vers le roi en écarquillant les yeux.

Alors le fils du roi ayant dit ceci : « O mon père, ô Grand Compatissant, tu le sais ! »

Et avec des pleurs et de longs soupirs, étant rentré dans le palais, il souffrit une grande douleur.

Et sans avoir pris de nourriture, il s'endormit.

Alors le roi le père, étant revenu près de son fils, lui dit :

« O Tchrimekundan qui as réalisé ton nom,

Dans le saint palais Gaouaisamling,

Tu peux jouir de tous les désirs de bonheur et de joie.

Et cependant, sans être joyeux ni faire réjouissance, tu demeures là sans bouger.

Quel malheur funeste est arrivé ?

Il faut me dire la vérité sans détour. »

Il parla ainsi.

Et le fils du roi dit alors :

« O Père qui commandes aux dieux,

Hélas ! quand je songe à toutes les douleurs des existences,

Cette pensée est la cause de ma peine.

Les créatures, poussées par leurs œuvres antérieures, sont aveugles.

Celles-ci et les autres et les six classes des êtres

Tombent dans l'abîme de la naissance, de la vie, de la maladie et de la mort.

Si elles n'y tombaient pas, je serais affranchi de la douleur. »

Il parla ainsi.

Alors le père dit :

« O fils très pur, écoute-moi.

La douleur des créatures est leur propre ouvrage.

Il est inutile d'en faire ton malheur.

Tchrimekundan, jouis de ton bonheur.

Si tu enfreins mes ordres, tu commets un grand péché. »

Il parla ainsi.

Alors le fils dit :

« Père qui commandes aux hommes, écoute-moi.

Aux portes du palais, j'ai vu la douleur d'un grand nombre d'hommes.

Si je donnais les biens patiemment amassés par mon père

Aux pauvres créatures privées de richesses,
Ma douleur disparaîtrait. »
Il parla ainsi.
Alors le père dit :
« O mon Tchrimekundan, accomplissement de ton nom.
Je n'ai pas d'autre souci que mon fils.
Fais tout ce qui te plaira, mais évite la douleur. »
Ayant ainsi parlé,
Il donna à son fils les clefs du trésor et dit :
« Fais de toutes mes richesses l'usage que tu aimeras. »
Alors, le fils du roi ayant réuni toutes les richesses du trésor
Et ayant convoqué tous les hommes de l'univers,
Une pluie d'aumônes tomba.
Puis il ordonna aux hommes de dire : « *Om mani padme houm.* »
Et ceux-ci furent affranchis de la douleur et de la pauvreté.

*
* *

En ce temps-là, dans le pays voisin, appelé *Confins du Désert de Sable.*
Le roi *Puissant Trône de Bois,* dont l'âme était devenue mauvaise,
Ayant rassemblé sa cour, dit :
« O mes suivants, écoutez-moi.

Dans la grande ville du pays de Bhéta,
Le fils du roi, nommé Tchrimekundan,
A fait vœu de donner ses biens en aumônes.
Il donne à tout venant sans partialité.
Je l'ai entendu dire par tout le monde,
Dites maintenant qui de vous ira lui demander
Le *Joyau qui réalise les désirs.*
A celui-là je donnerai la moitié de mon royaume. »
Il parla ainsi.

Alors ils répondirent :

« Il ne donnera pas le Joyau, mais il nous fera tuer.
Nous n'irons pas dans une contrée si lointaine. »

Et aucun ne promit.

Alors un vieux brahmane qui n'avait plus une perle de dent, se leva seul et dit :

« Grand roi, puis-je aller demander le Joyau ?
Rassemble le viatique, un vêtement et des bottes. »

Et le roi ayant rassemblé le viatique, le vêtement et les bottes, il l'envoya.

Alors le brahmane ayant traversé monts et plaines, arriva au pays de Bhéta.

A la porte du palais, ayant appuyé son menton sur ses mains, il pleura et attendit.

Un intendant étant venu lui demander d'où il était et ce qu'il désirait,

Le brahmane répondit :

« Je suis des Confins du Désert de Sable.

Je suis venu pour que le fils du roi, Tchrimekundan, me donne de la nourriture. »

Alors l'intendant demanda au fils du roi.

Et celui-ci, plein de joie, arriva à la porte du palais.

Et il dit au brahmane :

« Hélas, mon ami, tu viens de faire un long chemin,

Traversant rapidement monts et plaines.

Ton corps n'est-il pas fatigué ?

Dis ce que tu désires et on ira rapidement le chercher.

Je réaliserai tous tes désirs. »

Il parla ainsi.

Et le brahmane pleura.

Ayant joint les paumes de ses mains, il dit ces paroles :

« Œil unique des créatures innombrables,

Mon pays est les Confins du Désert de Sable.

Mon roi, Puissant Trône de Bois,

Est mort après trois ans de maladie.

C'est pourquoi les pauvres et les serviteurs dépérissent. .

Mon nom est *Lotchreu* (Intelligence)

Je suis le père d'une famille misérable.

Mes enfants m'entourent comme les damnés affamés de l'enfer.

Car, n'ayant pas mangé, le jour, ils ont faim.

N'ayant pas assez de vêtements pour eux tous, la nuit, ils sont nus.

Toi dont la miséricorde est impartiale.

Toi qui fais l'aumône à tous sans distinction de patrie.

A nous pauvres brahmanes indigents,

O roi de Bhéta, Tchrimekundan,

Donne l'aumône qui plaît à mon cœur.

Tant que je vivrai, je répéterai la prière en six paroles (1). »

Il implora ainsi.

Alors le fils du roi ayant conduit le brahmane à la chambre du trésor,

Il lui donna des richesses qui assouvissent les désirs et en variétés inconcevables.

Mais le brahmane dit :

« Grand fils de roi, écoute-moi.

Je ne suis pas venu désirant ces richesses.

Je suis venu pour le Joyau qui réalise tous les désirs.

Tchrimekundan, roi de la religion,

Donne-moi le Joyau. »

Il parla ainsi.

Le fils du roi dit au brahmane :

« Brahmane Lotchreu que j'aime, écoute-moi.

---

(1) *Om ma ni pad me houm.*

Mon père ne m'a pas donné

Le précieux Joyau qui réalise tous les désirs,

Et il ne me le donnera pas dans l'avenir.

Si je donne le bien d'autrui, il me jugera.

Emporte tout ce que je possède,

Mais dépose toute espérance et crainte au sujet du Joyau. »

Il parla ainsi.

Et le brahmane dit :

« O roi, écoute-moi.

Ayant beaucoup entendu parler de ta renommée pour donner des aumônes,

Je suis venu de loin, au prix de grandes peines.

S'il en est ainsi de l'espérance, je ne crois plus rien.

Si tu ne me donnes pas le Joyau, de bon vouloir,

Il est faux que tu donnes à autrui tout ce qu'il désire.

S'il en est ainsi de ta promesse, malheur !

Je vais repartir pour mon pays.

Je ne veux pas de tes richesses. Remporte-les. »

Il dit, et plein de colère, il partit.

Alors le fils du roi, ayant couru après le brahmane, dit :

« Ami brahmane, ne sois pas irrité.

Mais, ton cœur étant apaisé, écoute-moi.

Voici l'origine du Joyau qui réalise les désirs.

Une sirène blanche de la mer
L'a donné au Bouddha *Amitayus*.
Amitayus l'a donné à mon père.
Le roi qui commande aux hommes ne me l'a pas donné.
Si le royaume a étendu sa puissance,
C'est par la vertu du Joyau.
Le peuple et la maison royale augmentant en nombre
Sont l'effet du Joyau.
Daouazanpo avec les trois mille intendants
Sont l'effet du Joyau.
La réunion de tant de gloire et de félicité
Est l'effet du Joyau.
Par lui, celui qui commande aux hommes est maître de la Fortune.
Il est l'urne précieuse d'où naissent tous les désirs.
Il a vaincu l'armée des ennemis.
Il est le Joyau le plus rare de la Terre.
Il est la merveille des trois mille mondes.
Bien que je serai puni de mort,
Mais parce que l'aumône est la voie de la Doctrine.
Brahmane Lotchreu, je te le donne. »
Ayant ainsi parlé,
Il renferma la pierre précieuse dans le reliquaire du brahmane.

Il lui donna encore un éléphant.

Puis il dit ces paroles :

« Maintenant, grand brahmane, sois bon et lève-toi.

Charge promptement sur l'éléphant plein de vigueur

La pierre qui contient tout ce qu'on désire.

Car si mon père apprenait cela, il te poursuivrait.

Il reprendrait le Joyau ainsi que l'éléphant.

Et non content de te le ravir, il te priverait de la vie.

Renonçant à la paresse, fais diligence en chemin.

Fais cela pour ton salut et pour le mien. »

Il parla ainsi.

Alors le brahmane dit au fils du roi :

« Retiens bien ceci dans ton cœur, ô fils du roi,

Tu es le seul refuge de toutes les créatures,

Tu es l'incarnation des bienheureux Bouddhas du passé, du présent et de l'avenir.

Tu es la voie qui mène à la délivrance les créatures des trois mondes.

Tu es le premier de ceux qui font resplendir la doctrine du Bouddha.

Tu es le navire pour franchir le fleuve de la Transmigration.

Tu es l'armée qui anéantira l'existence des six classes d'êtres,

O roi qui possèdes la force, je te salue. »

Il dit ces louanges.

Puis, ayant chargé les richesses sur l'éléphant, le brahmane partit.

Alors le fils du roi fit cette prière :

« Bodhisattvas des dix directions,

Vous tous, écoutez-moi !

Puissé-je réaliser le désir des créatures !

Et pour avoir accompli le don inspiré par le Mahayana.

Faites que le Joyau ne soit pas ravi au brahmane.

Et qu'il parvienne au pays barbare du sable (1). »

Ayant ainsi prié, le fils du roi rentra dans son palais.

Ensuite, un mois étant écoulé,

On avait appris que le Joyau donné avait disparu.

Les intendants, le peuple et les serviteurs étaient pleins d'inquiétude.

Et, réunis par groupes, ils en causaient.

Le mauvais intendant Taradzès, étant venu en présence du roi, parla en ces termes :

« O roi qui commandes aux hommes, écoute-moi.

Le fameux Joyau qui réalise les désirs,

Ton fils indigne l'a donné à un ennemi.

---

(1) Ou à la frontière du Pays du sable.

Si tu ne me crois pas, va voir le trésor et convaincs-toi.

A quoi bon un fils, si tu n'as pas le Joyau.

Ne serait-il pas juste de lui appliquer la loi ? »

Il parla ainsi.

Et le roi dit ces paroles :

« Ce que tu dis, est-ce vrai, intendant Taradzès ?

Des paroles qu'on entend, la moitié est vraie, la moitié est fausse.

Il est encore temps, interroge de nouveau et examine plus soigneusement,

Intendant, et ne dis pas faussement des calomnies.

Est-il un homme capable de donner le Joyau à un ennemi ? »

Il parla ainsi.

Alors Taradzès reprit :

« Le précieux Joyau qui réalise les désirs

Mes yeux l'ont vu donner à un ennemi.

Il est parti, donné à un brahmane étranger.

Si tu ne crois pas la vérité de mes paroles,

Je n'empêcherai pas ton héritier de donner l'aumône.

Cela m'est indifférent; fais comme il te plaira. »

Il dit, et plein de colère il partit.

Alors le roi le père étant affligé dans son cœur,

Comme s'il avait bu la liqueur d'un poison violent,

Son visage se couvrant d'ombre, devint noir.
Le matin, le soleil étant levé,
Il alla chez son fils.
Et celui-ci baissa la tête.
Alors le père parla ainsi :
« O mon Tchrimekundan qui as réalisé ton nom.
Dis-moi la vérité, toi qui es la splendeur du Bien.
Toi qui es né de la chair de celui qui commande aux hommes.
Et qui répand la splendeur sur neuf millions de villes,
N'as-tu pas donné à un ennemi
Le trésor précieux d'où venait la prospérité de ma race ?
Tchrimekundan, réponds-moi bien. »
Il parla ainsi.
Et le fils, privé de parole, se prosterna en joignant les paumes de ses mains.
Alors le père reprit :
« Je suis maître de vingt mille grandes villes,
De soixante petits rois et de trois mille intendants,
De cinq cents Joyaux qui comblent les désirs.
De coffres remplis d'or et d'argent,
Et de trésors de toutes espèces.
Est-ce vrai que tu as donné à un ennemi le Joyau qui réalise les désirs ? »

Il parla ainsi.

Alors le fils pensa qu'il fallait dire la vérité :

« O grand roi qui commandes aux hommes écoute-moi.

A un homme très fatigué et venant de loin,

Pauvre et privé de nourriture,

A un homme souffrant de la faim et de la soif,

A un brahmane étranger, il est vrai que j'ai donné le Joyau.

Que mon père ne soit pas irrité ! »

Il parla ainsi.

Et le père, privé de sentiment, s'évanouit.

Et toutes les femmes furent frappées d'une grande douleur.

Après un moment, le père étant revenu à lui, dit ces paroles :

« Au Nord du monde, dans le royaume *Sibighosa*,

Est le roi puissant *A la Voix Grosse de Cinq Voix*.

Mais il n'a pas un joyau de semblable puissance.

Au Sud du monde est le *Pays des Pierres Précieuses* (1).

Mais son roi *Fameux par sa Renommée sans Limites* n'a pas un joyau de semblable puissance.

Au centre, au pays de corail *Indra Cocha*,

Le roi *Indrabhûti* n'a pas un joyau de semblable puissance.

(1) Ceylan.

Il était le vase inépuisable de tous mes trésors.

Il me donnait la victoire sur les ennemis de l'extérieur.

Il est un trésor qui n'a pas de prix.

Et toi, mauvais, tu l'as anéanti.

Mon royaume est jeté au vent et va se disperser. »

Il parla ainsi.

Alors le fils dit :

« O père qui commandes aux hommes, écoute-moi.

Mon plaisir ardent est de donner l'aumône.

J'ai tenu ma promesse de donner tout ce qu'autrui désire.

Si un homme me les demandait, je donnerais sur-le-champ,

Mes fils, ma fille et ma vie.

Que mon père modère son amour ardent des richesses. »

Il parla ainsi.

Le père dit :

« Autrefois, au temps où il y avait le Joyau,

Mon royaume était heureux et prospère.

Maintenant que nous n'avons plus un pareil Joyau,

Mon royaume va tomber aux mains des ennemis.

Ennemi d'une vie antérieure, pourquoi as-tu fait cela,

Sans demander la permission de ton père ni l'avis de ta mère?

Pourquoi as-tu donné le plus précieux des Joyaux à un ennemi ? »

Il parla ainsi.

Alors le fils dit :

« O Père qui commandes aux dieux, écoute-moi.

Autrefois mon père et moi nous avons fait la promesse

Que je donnerai selon mon plaisir des aumônes

A toutes les créatures pauvres et souffrantes.

N'ai-je pas dit que je donnerai en aumône

Mes enfants issus de ma chair,

Ma vie et même le Joyau qui réalise les désirs? »

Il parla ainsi.

Et le père dit :

« Autrefois il était convenu que tu donnerais en aumônes

Les biens qui remplissent les désirs et les pierres précieuses,

Un trésor rempli d'or, d'argent, de cuivre, de fer, et un grenier rempli de grain,

Et des chevaux, et des éléphants, et des buffles.

Mais il n'a pas été convenu.

Que tu donnerais en aumônes,

Ton corps et le Joyau qui réalise les désirs. »

Il parla ainsi.

Le fils dit :

« Il n'y a pas d'espoir de retrouver le Joyau.

Le miel accumulé avec tant de peine par l'abeille est sans fruit.

Bien que mon père aime ardemment les richesses,

Les richesses auxquelles l'avare est attaché sont sans valeur.

Un roi qui serait maître des trésors de l'espace,

Quand il vient à quitter ce monde pour un autre,

Il faut qu'il parte les mains vides.

Aussi ne te trompes-tu pas en aimant les richesses ?

Que mon père montre moins d'amour ardent pour les richesses ?

Car bien que tu l'aimes d'un cœur avare,

Le Joyau ne reviendra plus. »

Il parla ainsi.

Le père reprit.

« Un ennemi d'une vie antérieure a pris la forme de mon fils.

Lui qui a détruit le Joyau qui réalise les désirs,

Il était un soleil levant, et aussitôt il se couche dans le soir.

Mon royaume va être emporté par le vent.

Hélas ! voyez quel malheur ! »

Il parla ainsi.

Le fils reprit :
« Si nous nous libérons de l'avarice,
Nous réaliserons notre fin et celle d'autrui
Et le soleil de joie se lèvera de nouveau.
Pour cela reviens seulement à la religion. »
Il parla ainsi.
Et le Père reprit :
« Bien que je t'aie tenu et aimé comme mon fils,
Par amour du mal, tu as vidé mon royaume.
Puisqu'en ennemi tu as détruit le Joyau,
Je ne veux plus de toi ; je te livre à la loi. »
Il parla ainsi.
Et le roi livra Tchrimekundan aux bourreaux.
Et les bourreaux l'ayant saisi, le mirent nu.
Ils lui lièrent les mains derrière le dos,
Et ayant attaché une corde à son cou, ils l'entraînèrent et lui firent faire le tour du palais.

Cependant la princesse Mendezanmo, tirant ses enfants par la main et s'attachant aux pas de Tchrimekundan,

Arrachait ses cheveux, et ses yeux étaient pleins de larmes.

Et elle dit ces lamentations de douleur :
« Hélas ! hélas ! Quelle douleur !
Mon Tchrimekundan,
Tu n'es pas mort et tu vois dès aujourd'hui la douleur de l'enfer.

L'armée des dieux ne descendra-t-elle pas ?

Les Bouddhas ne montreront-ils pas leur puissance?

Qu'ils considèrent avec bonté son innocence.

Mon Tchrimekundan, tu as aimé la voie de la vertu.

Les ministres du roi ne le savent pas,

Pour te maltraiter ainsi sans pitié.

Des richesses ou du fils, ils préfèrent les richesses.

Vous qui êtes juges, n'avez-vous plus de cœur?

Oseriez-vous agir ainsi, même envers un ennemi?

Dieux du monde visible et Esprits des Montagnes,

Vous qui commandez aux hommes et qui possédez la terre,

Ma douleur et celle de mes enfants,

Avez-vous le pouvoir de le protéger?

Si oui, venez à son secours.

Hélas! hélas! Quelle douleur!

Ce que mon cœur ne peut supporter, comment mon esprit le supporterait-il?

Que ne suis-je morte avant d'avoir vu cela! »

Et, parlant ainsi, elle s'attachait aux pas de Tchrimekundan.

Et les bourreaux étaient chargés d'armes telles que :

Les flèches rapides comme le Cheval Blanc.

L'arc du Grand Ras (?),

Et des épées,
Et des lances,
Et des catapultes sur des éléphants.
A leur vue et au son des trompes, on reste saisi de terreur.
Des bourreaux poussaient le fils par derrière,
D'autres le tiraient par devant.
Le jour, pour le donner en spectacle, ils le promenèrent autour de la ville;
La nuit, ils l'enfermèrent dans une fosse noire et ils l'abandonnèrent.
Cependant tous les hommes de la ville se rassemblaient et s'affligeaient.
Zanmo et ses enfants, pleins de douleur,
Pleuraient et se frappaient la poitrine de leurs poings.
Et, la voix rauque de douleur, elle dit :
« Tchrimekundan a montré le chemin de la vertu.
Aux pauvres créatures indigentes,
Plein de bonté, il servait de père.
Il donnait avec joie tout ce qu'on désirait.
Pourquoi le fruit de ses aumônes n'est-il pas mûr ?
Maintenant que nous sommes dans une telle infortune.
Cela montre que notre bonheur à moi et à mes enfants est épuisé. »

Ayant ainsi parlé, elle poussa un grand cri.

Ensuite le roi ayant réuni les intendants en conseil, il leur dit :

« O intendants, vous tous, écoutez-moi.

Mon fils indigne a donné le Joyau à un ennemi.

C'est une action incroyable même quand on l'a vue ;

De quelle façon faut-il le punir ?

Réfléchissez bien tous, ô intendants. »

Il parla ainsi.

Alors quelques-uns dirent :

« Bien qu'il soit le fils du roi, en vertu de la loi,

Il serait convenable qu'il fût écorché vivant. »

Un autre dit :

« Il serait convenable qu'il fût assis sur la pointe d'un pal. »

Un autre dit :

« Il serait convenable de couper séparément chacun de ses membres. »

Un autre dit :

« Il serait juste de lui arracher le cœur. »

Un autre dit :

« Il conviendrait de le saigner en le hachant des pieds à la tête. »

Un autre dit :

« Il serait convenable qu'on le tuât en écrasant la chair et les os. »

Un autre dit :

« Il serait convenable de couper sa tête et de l'accrocher à la porte du palais. »

D'autres dirent :

« Il serait convenable de jeter le fils du roi, sa femme et ses fils dans les latrines. »

Tous ayant dit des paroles différentes, il n'étaient pas d'accord sur la façon de tuer le fils du roi.

Alors la conscience du roi ayant été un peu touchée par le remords, il dit aux intendants :

« Mon fils a honoré la voie de la vertu.
Car il est de la race d'un Bodhisattva,
Qui oserait le tuer ?
Pensez-y bien encore. »

Il parla ainsi.

L'intendant nommé Daouazanpo, de grande piété et de mœurs pures, dit :

« Hélas ! vous tous, ô intendants,
Quelles paroles avez-vous dites ?
Le roi n'a que ce seul fils.
Sans roi, que deviendrait le peuple ?
En pensant à cela, je suis accablé de tristesse,
Et je pense à fuir à la limite du monde.
Grand roi, ne montre pas un cœur timide,
N'écoute pas les conseils pervers de tes ministres.
Ton fils est la merveille de l'Univers.
Il est l'incarnation prodigieuse de Bouddha.
Ses vertus sont impossibles à dire et à concevoir.

Tchrimekundan est le couronnement de nous tous.

Et il a été traîné autour du palais.

Mendezanmo et ses fils

L'ont suivi, et, voyant son visage, ont pleuré.

Les habitants de la ville, les vieillards et les jeunes, les enfants, hommes et femmes, ayant vu tout cela, furent accablés de douleur.

Beaucoup disent : *Nous voulons sauver sa vie.*

Ayant vu ce spectacle, nous ne pouvons le tolérer.

L'ayant vu, nous demandons plutôt qu'on nous tue.

Écoutez-moi encore, intendants.

La loi de Hor et la loi du Tibet font deux.

Peut-on mettre deux selles à un seul cheval ?

Pour avoir donné le Joyau, il a déjà été puni.

Maintenant, veuillez le délivrer. »

Le père dit :

« Qu'on amène mon fils. »

Alors l'intendant Daouazanpo se hâta vers la porte du palais.

Il défit les liens du fils du roi, lui passa sur le corps un vêtement délicat et lui mit de beaux ornements, puis, s'étant prosterné :

« Précieux fils du roi, viens au palais. »

Il dit, et Tchrimekundan délivré marcha.

Ce qu'entendant, Mendezanmo et ses enfants

Pensèrent qu'on l'emmenait pour le tuer,

Et, le visage plein de larmes, ils s'attachaient à lui et le retenaient.

A cette vue, Daouazanpo, aussitôt accablé de tristesse

Et les yeux remplis de larmes, retourna devant le roi et dit :

« Ayant défait les liens du fils du roi, je l'ai invité à venir.

Mais Mendezanmo et ses enfants, entendant cela,

Ont cru qu'on l'emmenait pour le tuer et ne le laissent point partir.

Aussitôt j'ai été accablé de tristesse.

Pense à cela, ô roi précieux. »

Il parla ainsi.

Le roi dit :

« S'il en est ainsi, qu'on les amène tous ensemble. »

Il dit. Et l'intendant Daouazanpo ayant invité le fils du roi et sa femme à venir, ils entrèrent dans le palais.

Tchrimekundan, son épouse et les enfants, s'étant prosternés, se tinrent devant leur père.

Alors le roi dit :

« Un ennemi d'autrefois a pris l'apparence de mon fils.

Tu as donné mon précieux Joyau à un ennemi.

Tu as ruiné mon trésor.

Et tandis que l'ennemi est joyeux, moi je suis perdu.
Pour répondre de tant de méfaits,
Pour avoir réalisé tant de desseins funestes,
Tu iras à la grande montagne des démons
Appelée *Hachan Aride*
Tu y resteras douze ans.
Pars dès maintenant et ne demeure plus dans ce pays. »
Il parla ainsi :
Et le fils dit :
« O père, qui commandes aux dieux, écoute-moi.
Ne pas régner selon la religion est une faute de roi.
Comme mon père montre peu de pitié pour moi,
Il m'a livré à de vils bourreaux.
Et les bourreaux m'ont frappé aux jointures de tous mes membres.
Ils m'ont déchiré avec des pointes de fer.
Ils m'ont entraîné comme un cheval sauvage, avec un lasso.
Les bourreaux m'entouraient comme un ennemi.
Ils me montraient à la foule comme un sabre de héros.
Ils m'ont mis nu comme un cadavre.
En vérité j'ai fait ainsi le tour de la ville.
La nuit, ils m'ont poussé dans une fosse comme un voleur.

Les armes ont plu sur moi comme sur un dangereux malfaiteur.

Telles furent les souffrances que j'ai endurées.

Aucune autre créature n'a souffert ainsi.

Je ne veux pas des richesses trompeuses.

Moi-même je demande à partir ainsi que l'a ordonné mon père.

Que mon père et ma mère demeurent en paix.

Et que le peuple soit heureux ! »

Il parla ainsi.

Le fils du roi, sa femme et ses enfants retournèrent dans leur palais.

Et, après avoir donné en aumônes les richesses qui leur restaient, ils se préparèrent à partir pour la montagne des démons appelée Hachan.

Quand l'assemblée des intendants fut renvoyée,

Chacun des soixante petits rois offrit une monnaie d'or.

Chacun des trois mille intendants offrit une monnaie d'argent.

Quatre-vingt-dix mille sujets offrirent des chevaux et des éléphants.

Mais le fils du roi donna toutes ces richesses en aumônes.

Et il ne lui resta plus une seule richesse dans les mains.

Après cela, il dit à Mendezanmo :

« Mendezanmo, écoute-moi.

Ainsi que mon père l'a ordonné, je pars pour le mont Hachan.

Toi et tes enfants, retournez

Au palais de ton père, dans le Pays des Lotus.

Et soyez heureux, ô vous, purs compagnons de mon cœur.

Demeurez en bonne santé pendant douze ans.

Et souhaitons que je vous retrouve un jour,

Vous quatre et le peuple des sujets. »

Il parla ainsi.

Et Mendezanmo, s'étant prosternée, dit au fils du roi :

« O saint fils du roi, si je suis séparée de toi,

Comment oserais-je aller au Pays des Lotus

Si toi, le roi, tu vas au mont Hachan,

Comment, mère et enfants, pourrions-nous demeurer ?

Nous étions unis dans le bonheur, comment serions-nous séparés dans l'infortune ?

Comment en supporter seulement la pensée ?

Emmène-nous partout où tu iras. »

Elle parla ainsi.

Et le fils du roi reprit :

« Zanmo, ne parle pas ainsi.

Au pays du bonheur, dans ta patrie heureuse,

Sont ton père et ta mère à qui demander conseil.

Tu as ces trois enfants à qui donner tes soins.

Tu auras des serviteurs et des servantes pour faire les travaux de la vie.

Tu auras des compagnes en harmonie avec ton âme.

Sur des tapis de *pantseli* [1] et de lotus,

Si tu as faim, tu mangeras des nourritures exquises,

Si tu as soif, les nectars couleront sans fin.

Si l'ennui te gagne, tu auras des chants et des danses.

Tandis qu'au mont Hachan Aride,

Il n'est que les fruits de la terre pour la faim

Et il n'est que l'eau des sources pour la soif.

Il n'est que les feuilles des arbres pour se vêtir,

Et que l'herbe pour s'étendre.

Comme compagnons de tristesse, on n'a que les oiseaux et les bêtes sauvages.

Le jour il n'y a pas d'hommes, la nuit il y a la foule des fantômes.

C'est le séjour de la terreur.

Jour et nuit, la neige et la pluie tombent continuellement.

Ce n'est pas une terre où tu puisses demeurer.

Attends-moi dans le palais et je reviendrai bientôt. »

Il parla ainsi.

---

(1) Mot sanscrit (?) : vêtement à cinq couleurs dont sont vêtus les dieux et les déesses.

Alors Mendezanmo, lui prenant la main, dit :
« Si tu ne m'emportes avec toi,
Aujourd'hui même Zanmo mourra.
Sans toi, à qui me confier ?
Ne fais pas cela, mais emmène-moi. »
Elle parla ainsi.
Et le fils du roi dit :
« Zanmo, écoute-moi.
J'aime à donner des aumônes.
A celui qui me les demanderait, je donnerais mes fils et ma petite fille.
A celui qui la désirerait, je donnerais ma vie.
Pour empêcher que je vous donne en aumône,
Mère et enfants, restez ici. »
Il parla ainsi.
Et Zanmo implora.
« Grand fils du roi, écoute-moi.
Emmène-moi pour t'aider à donner l'aumône.
Car si tu me donnes ainsi que mes enfants,
Je me soumettrai à ta volonté.
Ne parle pas ainsi, mais emmène-moi par la main. »
Elle parla ainsi.
Alors le fils du roi ayant consenti à emmener Zanmo et ses enfants,
Il alla en présence de sa mère Vertueuse et Bonne, et, s'étant prosterné, il dit :

« O mère des bienheureux du passé, du présent et de l'avenir,

Douée des quatre attributs infinis et des dix vertus transcendantales,

Mère du fruit parfait qui comble tous nos besoins,

O ma mère, écoute-moi.

J'ai donné à un ennemi le Joyau qui réalise les désirs.

Mon père, plein de colère, m'a puni.

A la montagne des démons Hachan Aride,

Pendant douze ans, je vais en exil.

Que, pendant ce temps, aucun malheur n'arrive à la longue vie de ma mère.

Et si je ne meurs pas,

Prions que la mère et le fils soient bientôt réunis. »

Il pria ainsi.

Et la mère, privée de sentiment, s'évanouit.

Après un moment, ayant repris ses sens,

Et saisissant la main de son fils, elle dit, les yeux pleins de larmes :

« O mon Tchrimekundan,

D'abord je suis la mère qui t'ai enfanté.

Toi qui es comme mon propre cœur, après m'avoir quittée.

Se peut-il que tu partes pour une montagne terrible ?

Si tu vas au mont Hachan pour douze années,
Pendant douze années je ne pourrai vivre.
Sans toi, à qui confierai-je mes pensées ?
Je suis vieille et tu me quittes, hélas !
A quoi pense ton père ?
Quand il n'avait pas de fils, sa douleur était inconcevable.
Par l'offrande des sacrifices d'un grand prix qu'il a offerts au ciel,
Par le fruit des aumônes qu'il a données sur terre,
J'ai eu un fils remarquable.
Alors qu'il fait l'espoir de tous les hommes,
Pourquoi l'exiler sur une terre lointaine ?
Il eût mieux valu qu'il ne fût pas né.
Avant sa naissance, on le désirait ;
Maintenant qu'il est né, on le punit et on le chasse.
Le roi n'est-il pas possédé d'un démon ? »
Elle parla ainsi.
Alors le fils dit :
« Ma mère, ne pleure pas.
Pour tous les êtres des trois mondes,
La loi est que ce qui est uni soit séparé,
Ma mère me chérit dans son cœur,
Je suis né de sa chair et de son sang.
Quand je reviendrai à la fin de ma peine,
Nous serons dans cette vie de nouveau réunis.
Si nous ne sommes pas réunis dans cette vie,

Puissions-nous l'être dans le pur séjour de l'au-delà ! »

Il pria ainsi.

Et la mère, portant à son front la main de son fils, pleura longuement.

Et le fils aussi, montrant sa tendresse, pleura longuement.

Alors la mère pensant qu'il n'était pas glorieux de pleurer quand son fils allait partir pour un long chemin,

Elle sécha ses larmes, et s'étant prosternée vers les dieux des dix directions,

Elle dit cette prière :

« Bouddhas, Arhats et Bodhisattvas,

Les quatre puissants Protecteurs du monde,

Tous les dieux des richesses qui allez dans l'espace,

Vous tous, écoutez-moi !

Quand mon fils sera en chemin,

Conduisez-le par les chemins libres de dangers.

Tandis qu'il franchira rapidement monts et plaines,

Qu'il ne soit pas épuisé de fatigue et de douleur.

Quand il demeurera au mont Hachan des démons,

Qu'il trouve une maison divine.

Quand il mangera les fruits glacés de la terre,

Que ceux-ci se changent en nourritures exquises et en nectar.

Quand il puisera de l'eau pour étancher sa soif,

Que celle-ci se change en intarissable ruisseau de lait.

Quand il se vêtira de feuilles et s'étendra sur la mousse,

Que celles-ci soient du *pantseli* et des lotus.

Quand les bêtes féroces pousseront leurs rugissements terribles,

Que son oreille entende un murmure de prières.

Que la clameur des torrents dans les vallées profondes

Devienne le murmure de l'*Om mani padme houm*.

Quand la chaleur le brûlera au fond des défilés,

Que les filles des dieux lui viennent faire de l'ombre.

Quand il vivra sur la montagne déserte et pleine de terreurs,

Que les Bouddhas viennent le consoler.

Enfin, que dans tous les lieux,

Il ne souffre pas de douleur mais goûte un bonheur sans mesure.

Que ses malheurs prennent fin et que la bonne fortune le comble.

Que son esprit s'étende comme la ramure de l'arbre des désirs.

J'ai prié sincèrement par mon cœur

Que nous puissions, la mère et le fils, être bientôt réunis. »

Elle pria ainsi.

Alors le fils du roi, sa femme et ses enfants partirent pour le mont Hachan des démons.

Le fils du roi avec deux chevaux pour traîner son char,

La mère et les enfants ayant également un char et deux chevaux,

Trois éléphants portant le viatique,

S'avancèrent sur le chemin.

Alors les quinze cents épouses à la suite de Zanmo,

Les soixante petits rois à la suite du roi *Zampo*,

Les trois mille ministres à la suite de Daoua-zanpo,

Toute la cour des serviteurs à la suite du premier valet *Magnifique*, faisant entendre des lamentations, accompagnèrent à une grande distance.

Quand ils eurent franchi beaucoup de monts et plaines,

Le fils du roi leur dit :

« Ma mère et vous, ô femmes,

Rois vertueux et vous, ministres,

Sujets et serviteurs à la suite de *Magnifique*,

Il est bien que vous m'accompagniez avec amour sur une longue distance,

En franchissant les monts et les plaines.

Cette séparation après l'union harmonieuse,

Est la preuve que les composés ne sont pas durables.

Cela est certain dans mon esprit.

Maintenant retournez dans votre pays.

Conformément à la religion de votre pays,

Et parce que vous mourrez, donnez votre vie en aumône.

C'est pourquoi ayez confiance en les trois Ratnas.

Et méditez que votre lama vous bénit.

Honorez les dieux protecteurs qui parcourent l'espace et éloignent les dangers.

Dans douze ans, si je suis sain et sauf,

Prions que je revienne dans ma patrie et que nous soyons de nouveau réunis;

Que si nous ne nous rencontrons pas dans cette vie,

Nous nous retrouvions dans la bienheureuse patrie de l'au-delà. »

Il parla ainsi.

Alors tous les assistants, faisant entendre des lamentations et s'étant proternés, s'en retournèrent.

Et Gedanzanmo, la mère, portant à son front la main de son fils, dit :

« O mon Tchrimekundan,

Autrefois, tu étais mon propre cœur dans ma poitrine à moi infortunée.

C'est mon cœur arraché qui va en exil sur une montagne terrible.

Aujourd'hui je suis séparée de mon cœur.

En ce moment le soleil qui me réchauffait décline et disparaît.

Désormais à qui confier mes pensées ?

Le roi a écouté les mauvais conseils des ministres.

C'est pourquoi il a osé ordonner cette peine détestable.

Maintenant mon bien-aimé fils, va.

Ne sois pas affligé un seul instant.

Je te donne un amour éternel.

Peut-être serons-nous réunis de nouveau dans cette vie.

Si nous ne nous revoyons pas ici-bas,

Puissions-nous nous retrouver sur la route sainte de l'au-delà ! »

Elle dit, et pleurant elle s'en retourna.

Alors le fils du roi et son épouse, étant arrivés au sommet d'une colline, regardèrent en arrière, et ils virent la foule des hommes qui était déjà loin.

*
* *

Comme Tchrimekundan et son épouse allaient sur le chemin, voici venir trois mendiants qui leur demandèrent l'aumône.

Le fils du roi, plein de joie, leur dit :

« Les éléphants précieux sont bons pour le voyage,

Ils sont du pays aux richesses inestimables.

Et ils me sont chers.

Brahmanes, n'ayez plus de souci,

Je vous les donne en aumônes. »

Ayant dit, il donna.

Comme il était reparti, cinq mendiants arrivèrent demandant l'aumône.

Le fils du roi se réjouissant donna les chevaux qui traînaient les chars.

Alors le fils du roi, repartant sur le chemin, marcha en tête.

Les enfants venaient après lui,

Et Mendezanmo, portant une petite charge de nourriture, suivait derrière,

En chemin ils arrivèrent au pays verdoyant de *Néousing* (Prairie), où se voyaient beaucoup de fleurs,

Une haute montagne dont le sol était vierge,

Une rivière plaisante, des bêtes sauvages et des oiseaux qui se jouaient.

Le père, la mère et les enfants se reposèrent en ce lieu sous l'ombre d'un palmier.

Cependant Mendezanmo étant allée à la rivière,

Et ayant bu un peu d'eau, elle regarda autour d'elle, et voyant qu'il n'y avait pas d'hommes

mais des bêtes sauvages qui se jouaient, son âme fut remplie d'inquiétude.

Et elle parla ainsi :

« Hélas, partout où vont les regards,

Il n'y a pas d'hommes dont le commerce plaît à l'âme,

Mais des bêtes sauvages qui se jouent, dont la vue remplit le cœur d'inquiétude.

Alors qu'on n'a que l'eau pour étancher la soif,

Les richesses amassées ne servent plus de rien.

Je n'avais pas pensé que ce serait ainsi.

Tel est le destin néfaste produit par les existences antérieures. »

Elle dit ainsi.

Il vint à la pensée du fils du roi :

« Zanmo est affligée à cause de ce pays désert.

Il m'est ordonné d'aller plus loin encore, où sera grand le danger de la route et des bêtes féroces ; il faut qu'elle s'en retourne. »

Pensant ainsi, il dit :

« Mendezanmo, écoute-moi.

Je dois faire encore un long chemin.

Par monts et plaines il y aura des épreuves sans nombre.

Et des bêtes féroces redoutables.

De plus, le pays ne conviendra pas pour que tu y demeures.

Dès lors n'est-il pas bon que tu retournes ? »

Il parla ainsi.

Et Zanmo, s'étant prosternée :

« O grand roi, écoute-moi.

Les paroles que j'ai dites étaient inconsidérées.

Sans toi à qui me confier ?

Comment oserais-je me séparer de toi ?

Emmène-moi sans hésiter partout où tu iras. »

Elle dit et ils partirent.

Au pays verdoyant de Néousing ils se reposèrent.

Alors Mendezanmo était pleine de douleur, et, pour que le fils du roi ne l'entendît pas elle disait tout bas :

« Ce pays de prairie a changé la couleur de nos vêtements.

Il n'y a pas d'hommes, mais les abeilles chantent et dansent en se jouant,

Et les chants de toutes sortes d'oiseaux retentissent.

Partout où je regarde, je vois des sujets de tristesse.

Alors que nous allons en exil,

Le royaume de Bhéta est-il prospère (1) ? »

Elle dit et ils repartirent.

---

(1) Les Tibétains ne sont pas naturistes comme les Chinois. Ils ont encore trop à lutter contre une nature austère et sauvage pour ne pas préférer la douceur des habitations à la contemplation de la nature.

Sur une haute montagne plaisante à l'âme, l'herbe étant nette, les fruits abondants et les bêtes sauvages se jouant,

Zanmo dit :

« Grand fils du roi, écoute-moi.

Voici un pays aimable orné de fleurs brillantes,

Un torrent dont l'eau est pure et le murmure harmonieux,

Des fruits abondants et des bêtes sauvages qui chantent et dansent en se jouant.

Ce lieu n'est-il pas parfait pour y demeurer ? »

Elle parla ainsi.

Le fils du roi répondit :

« L'ordre que mon père m'a donné en châtiment

N'est pas de rester ici, mais d'aller au mont Hac̆han. »

Il parla ainsi et ils repartirent.

Mais les trois enfants, fatigués de la route, restaient en arrière.

Alors le fils du roi dit cette prière :

« Dieux tutélaires qui allez dans l'espace, soyez compatissants.

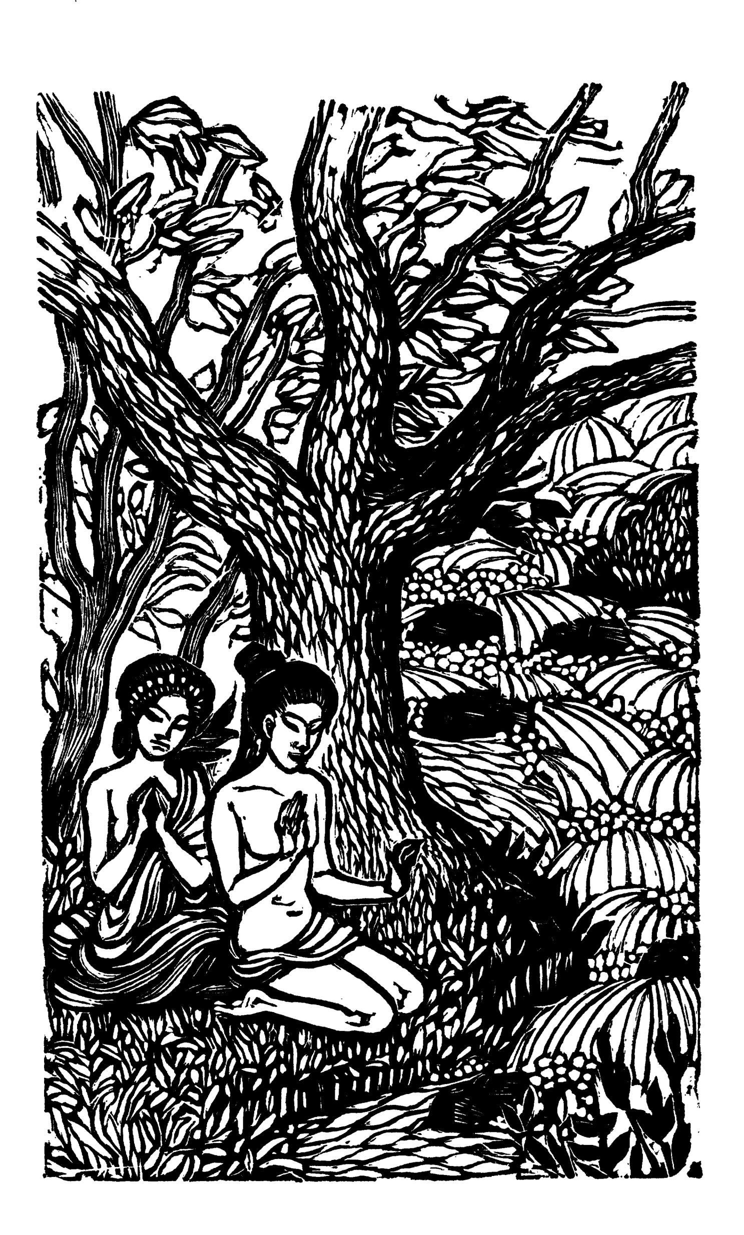
Puissants Dieux tutélaires de ma patrie,

Entendez ma prière et venez à mon secours.

Il faut que je marche rapidement.

Mes jambes peuvent aller.

Mais ces jeunes enfants ne peuvent plus marcher.



Que la montagne des démons se rapproche! »

Il dit et la montagne se rapprocha de cinq lieues.

Étant repartis, ils arrivèrent au pays appelé *Forêt Agitée par le Vent ;*

De là ils parvinrent au *Jardin des Lotus Multicolores ;*

De là ils parvinrent au *Jardin des Lotus Immaculés.*

Et là, les lotus ravis souriaient.

Mendezanmo leur dit :

« Vous qui êtes nés de l'eau et que l'eau ne touche pas,

Vous souriez de joie, lotus qui êtes ornés d'étamines.

Vous saluez de vos étamines jointes comme des mains au-dessus de vos têtes,

Puis, vous étant relevés, vous balancez vos tiges et dansez une danse. »

Ensuite, étant repartis, ils arrivèrent au *Continent de Cuivre Lumière de Gloire.*

Là, survinrent trois pauvres brahmanes qui, s'étant prosternés, demandèrent l'aumône au fils du roi.

Le fils du roi leur dit :

« Soyez les bienvenus. Mais je n'ai rien à donner. Que donnerais-je? »

Les brahmanes répondirent :

« Donne-nous tes trois enfants. »

Le fils du roi leur dit :

« Ces enfants sont petits et ne pourront vous servir.

N'avez-vous pas pitié de les séparer de leur mère ? »

Les brahmanes répondirent aussitôt :

« Il n'est pas sujet de les tuer car nous avons pitié.

Mais qu'ils nous soient confiés comme serviteurs. »

Alors le fils du roi pensa :

« J'ai fait vœu de donner tout ce qu'on désire ; il faut que je donne.

Mais Mendezanmo est inquiète et fera obstacle. »

Pensant ainsi, il dit :

« Zanmo, va chercher des fruits de la forêt pour ces voyageurs. »

Et Zanmo alla chercher des fruits.

Par la grâce de la Fortune et non par le fait de l'homme, il n'y avait pas de fruits tombés près de là, et elle dut aller au loin,

De sorte que le fils du roi, prenant la main de ses trois enfants, leur dit ces paroles :

« Vous trois qui vous nommez *Vertueux, Bon et Noble, Bonne et Belle*,

Pour un long temps notre vie commune est aujourd'hui finie.

Le jour est venu de nous séparer après la douce union.

C'est la preuve que l'union n'est pas durable.

Mon amour pour vous n'est pas moindre.

Tous les êtres des six classes

Sont réunis, puis séparés, ô mes enfants!

Ne chérissez plus votre père, ne pensez plus à votre mère.

Allez pour satisfaire le désir des brahmanes.

Un temps viendra où parents et enfants seront de nouveau réunis. »

Il dit et donna ses enfants.

Et les brahmanes, les ayant saisis, les emportèrent.

Alors les enfants, regardant si leur mère par chance ne revenait pas, tiraient en arrière. C'est pourquoi les brahmanes les lièrent à un arbre et, levant leurs vêtements, les frappèrent avec des épines. Le fils du roi, se couvrant la tête pour ne pas voir, pleurait. Les enfants appelaient : *Ama ! Ama !* en pleurant.

Alors *Vertueux* parla ainsi :

« D'abord laissez-nous saluer notre père.

Père et roi, pour une grande cause

Tu veux nous donner.

Selon ton ordre nous partirons.

Mais je souffre dans mon cœur de n'avoir pas embrassé ma mère qui est pleine de grâces et de miséricorde.

Mais s'affliger ne sert de rien, mon père et ma mère, soyez heureux ! »

Ayant dit, il pleura.

Ensuite *Bon et Noble* parla ainsi :

« Mon père a fait vœu de donner tout ce qu'on désire.

S'il avait refusé, il aurait violé son serment.

Pour satisfaire son désir, je partirai.

Mais avant de partir, je n'ai pas embrassé ma mère et je souffre dans mon cœur.

Nous reverrons-nous dans cette vie ?

Si nous ne sommes pas de nouveau réunis ici-bas,

Puissions-nous nous retrouver dans la bienheureuse patrie de l'au-delà ! »

Ayant dit, il pleura.

Puis *Bonne et Belle* parla ainsi :

« Et moi je suis belle par le corps comme le plumage d'un paon.

Père et mère, qui êtes deux arbres protecteurs,

Vous voulez que je suive en servante des brahmanes de méchante race.

Si telle est la volonté de mon père, je partirai.

Mais ma mère qui m'a soignée de ses mains et nourrie de son lait,

Je ne l'ai pas embrassée et je souffre dans mon cœur.

Si nous ne nous revoyons pas en cette vie,

Puissions-nous nous retrouver dans l'au-delà ! »

Ayant dit, elle pleura.

Et leur père, versant des larmes, dit ces paroles :

« O mes enfants, vous êtes mon propre cœur dans ma poitrine.

Ma douleur est d'être séparé de mon cœur.

Puisque ce don est selon la religion,

Soyez magnanimes et ne pleurez pas.

Saints, Dieux et Joyaux, qui êtes compatissants,

Pendant que les enfants seront en chemin,

Faites qu'ils ne rencontrent ni maladie soudaine ni accident !

En vertu de ces paroles sincères que j'ai dites,

Faites que parents et enfants soient bientôt réunis ! »

Il parla ainsi.

Et les trois enfants furent emmenés par les brahmanes.

Après avoir cheminé une longue distance, ils se séparèrent pour être emmenés chacun de son côté vers des contrées différentes.

Cependant Mendezanmo, ayant ramassé des fruits de la forêt, revenait.

Et comme les enfants et les brahmanes n'étaient plus devant le fils du roi, elle pensa :

« Il a donné nos enfants aux brahmanes. »

Et venant à en être certaine, elle tomba sur la terre et jeta ces cris de douleur :

« Mes enfants resplendissaient comme la lumière du jour,

Et voilà que, les nuages s'étant amoncelés,

La mauvaise grêle a brisé ma jeune moisson.

Saints, dieux tutélaires qui habitez l'espace et possédez la force,

Dieux lares de mon pays qui êtes revêtus de puissance,

Cela s'est fait en un moment, comme d'une chose éphémère.

Ah ! Pourquoi avez-vous dispersé mes enfants avec cette hâte ?

Ces trois enfants appartenaient à mon cœur dans ma poitrine ;

Et sans qu'ils soient morts, je ne les verrai plus.

Maudits, toi et les brahmanes, puissiez-vous répondre

De la douleur de la mère et des enfants ! »

Ayant ainsi parlé, elle s'évanouit de douleur.

Alors le fils du roi pensa :

« Je suis touché de compassion pour elle. »

Et il lui versa de l'eau sur les seins et elle reprit le sentiment.

Alors il dit :

« Femme, écoute-moi.

As-tu oublié mon serment ?

Quand nous sommes partis de Bhéta pour la montagne des démons.

Ne te l'ai-je pas dit?

N'ai-je pas dit que j'aimais à donner l'aumône,

Qu'à celui qui les demanderait, je donnerais mes enfants et leur mère?

Et tu as répondu que tu ne ferais pas obstacle à ma charité.

Mais que tu m'aiderais pour atteindre ensemble la sainteté.

Et cette promesse étant faite, nous sommes aussitôt partis.

Mais, puisque tu es maintenant affligée,

Qu'il me faut aller par delà nombre de monts et plaines,

Et que je n'ai plus que toi à aimer,

Ta douleur trouble mon cœur. »

Ayant dit, il versa des pleurs.

Alors Mendezanmo lui essuya ses larmes et elle dit :

« Grand fils du roi, pardonne-moi.

Avant qu'ils ne partent, je n'ai pas embrassé mes enfants.

C'est pour cela que j'ai pleuré par amour.

Je n'ai pas voulu troubler ton cœur,

Mes trois beaux enfants qui sont à moi comme mon cœur,

Les brahmanes les ont dispersés.

Quand j'y pense, mon âme est pleine de douleur.

A tes paroles je ne ferai jamais plus obstacle.

J'accomplirai tous tes désirs.

Maintenant allons. Je marcherai la première. »

Elle dit et ils repartirent.

Pleins de tristesse, ils arrivèrent dans une forêt riche en fruits.

Zanmo en cueillit et les offrit au fils du roi.

Et le fils du roi en mangea.

Les fruits étaient savoureux,

Et le fils du roi, tenant des fruits dans sa main, parla ainsi :

« Ces fruits sont savoureux,

Ils sont suaves au goût et en manger est délectable.

Si nos enfants étaient là, je leur en donnerais.

Mais comme ils ne sont pas là, mon cœur est affligé. »

Disant cela, il regarda Zanmo.

Et celle-ci pleurait.

Alors il dit :

« Quelle parole n'échappe pas à la bouche de l'oisif ?

Quand on ne réfléchit pas, n'importe quelle idée vient à l'esprit.

Mais quand on réfléchit, l'image qu'on se fait n'est-elle pas trompeuse ?

C'est pourquoi, Zanmo, mange aussi des fruits. »

Il dit et ils continuèrent.

On rapporte qu'ils rencontrèrent alors un grand fleuve

Dont l'étendue et la profondeur étaient considérables ;

Le fils du roi fit cette prière :

« Saints, dieux tutélaires qui habitez l'espace et qui êtes compatissants,

Dieux lares de mon pays qui possédez la puissance,

En vérité vous devez m'assister.

Faites notre route à travers ce fleuve.

Si je suis arrêté par lui,

Je transgresserai l'ordre de mon père.

La voix vers la sainteté future est de l'autre côté de ce fleuve.

Je vous prie de me livrer passage à travers ces eaux. »

Il parla ainsi.

Et l'eau arrêtée se sépara ; montant en amont, baissant en aval, elle laissa un chemin libre.

Ensuite, il vint à la pensée du fils du roi que, l'eau formant un lac en amont, causerait de grands dommages à beaucoup de créatures, et il dit :

« Maintenant, flots, reprenez votre course primitive. »

Il dit et l'eau poursuivit son cours ordinaire.

Ensuite, étant repartis, ils arrivèrent au pays nommé *Défilé Agité par le Vent*.

Indra le roi des dieux

Prit la forme de deux brahmanes,

Voulant éprouver si la charité de Tchrimekundan était affectée,

Ou si elle était sincère.

Étant venus à lui, ils lui demandèrent l'aumône.

Mais lui pensa : « Dans ce lieu, quel homme pourrait venir, s'il ne cache un être surnaturel ? »

Puis il dit :

« D'où venez-vous ? Je n'ai rien à donner. Que vous donnerai-je ? »

Les brahmanes répondirent :

« Nous sommes du pays nommé *Là-bas*.

Nous n'avons ni femme ni serviteurs et nous sommes misérables.

Donne-nous ton épouse. »

Le fils du roi pensa :

« Si je ne donne pas Zanmo, mes aumônes antérieures n'ont plus de sens.

Si je la donne, maintenant que nous sommes ensemble parvenus au loin, la séparation l'accablera de douleur. »

Alors, pensant à tort qu'il la donnerait, il dit à Mendezanmo :

« O Mendezanmo qui charmes mon cœur,

C'est en récompense de toutes les existences antérieures que nous avons acquis la condition d'hommes.

A cause de la religion, je vais te donner.

L'essence de la doctrine est le don des richesses.

Mais à cause de notre longue union, mon âme est timide.

Cette fois, Zanmo, si tu ne vas pas,

Ma charité sera finie,

Et il est certain que tu n'obtiendras pas le bonheur dans l'au-delà.

Va pour accomplir les désirs des brahmanes,

Et agis envers eux comme envers moi.

Tu occuperas toujours le centre de mon cœur, ô toi qui charmes mon âme. »

Ayant dit, il la donna aux brahmanes.

Et Zanmo dit alors :

« Si tu me donnes aux brahmanes, il n'y aura personne pour te suivre et te servir. Ne me donne pas. »

Le fils du roi répondit :

« Zanmo, ne parle pas ainsi, mais écoute-moi.

J'ai fait vœu de donner tout ce qu'on désire.

Ne fais pas obstacle à ma charité.

Aide-moi à acquérir la sainteté.

Ne pense pas à moi et va servir les brahmanes.

C'est en faisant cela que tu me serviras. »

Il parla ainsi.

Alors Zanmo versant des pleurs consentit à partir.

Puis le fils du roi dit aux brahmanes :

« Brahmanes, écoutez-moi.

Mendezanmo a été la compagne fidèle du meilleur temps de ma vie.

Elle est fille de lignée royale.

Elle est experte aux mets suaves et de saveur délicate.

Cette Mendezanmo qui est belle et qui charme le cœur.

Brahmanes, je ne la veux pas, emmenez-la. »

Il parla ainsi.

Les deux brahmanes emmenèrent Zanmo, et, quand ils eurent marché cent pas,

Ils revinrent et, saluant le fils du roi, ils lui dirent :

« C'était une feinte, ô roi qui commandes aux hommes.

O merveille ! Tes œuvres ont donné un sens à la vie.

O vraiment charitable, noble et grand roi qui commandes aux hommes.

Tu aurais la force de donner ton propre corps.

Nous te saluons fils du roi qui peux tout. »

Ils dirent ces louanges.

Et le fils du roi répondit :

« Quand j'ai donné une fois, je ne reprends pas.

Ainsi emmenez-la. »

Alors les deux brahmanes se montrant sous leur forme de dieux :

« Grand fils du roi, nous avons voulu éprouver la vérité de ton amour.

Nous ne voulons pas ta noble épouse. »

Ils dirent, et le roi des dieux leva les yeux au ciel.

Et aussitôt, l'assemblée des dieux l'ayant ordonné, le désert se changea en un vaste campement de nomades.

Et le peuple vint rendre hommage au fils du roi et à son épouse.

Alors, Indra, qui commande aux dieux et aux hommes, se prosterna et dit :

« O toi qui commandes aux dieux et aux hommes, et toi, noble princesse,

Dédaignant cette vie, vous accomplissez des œuvres en vue de l'au-delà.

Bouddhas que rien ne surpasse dans la voie de la délivrance,

Torches prodigieuses qui éclairez l'univers,

O saints, devant vous je me prosterne.

O vous qui n'avez pas d'égaux dans le monde, soyez heureux ! »

Il parla ainsi.

Ensuite le fils du roi et son épouse, étant arrivés sur une petite montagne, regardèrent en arrière.

Et le campement de nomades, comme l'arc-en-ciel qui se dissipe, s'évanouit peu à peu.

Comme ils étaient repartis, ils rencontrèrent un

enfant blanc qui tenait un chapelet de perles blanches.

Et l'enfant leur dit :

« Grand fils du roi, quand tu seras arrivé à une lieue d'ici environ, le dieu Brahma paraîtra sous forme humaine et il créera une grande ville. Et là, il te nourrira pendant sept jours. »

Alors le fils du roi et son épouse repartirent.

Et le dieu Brahma ayant pris la forme d'un nain, il leur dit :

« Grand roi, veuille te reposer dans ce lieu.

Je t'offre de jouir de ma demeure,

De mes esclaves et serviteurs, hommes et femmes.

Abandonne la punition que t'a infligée ton père.

La montagne des démons est une contrée mauvaise.

Il y a des fantômes malfaisants et des bêtes féroces.

Il est impossible de les affronter, et à les entendre, on est saisi de crainte.

La terre y est âpre, la montagne est noire et la terreur y habite.

Fils de roi, ne va pas à la montagne des démons. »

Il parla ainsi.

Le fils du roi répondit :

« Le trésor de mérites accumulés pendant mes vies antérieures est inépuisable.

Tu crois aux œuvres de la blanche vertu.

C'est pourquoi tu me reçois avec honneur.

Si je cède au désir ardent,

L'œuvre de ma vertu ne sera pas grandie, mais brisée.

Surtout l'ordre que mon père m'a donné,

Si je l'enfreins, je violerai mon serment.

C'est pourquoi il faut que je parte maintenant. »

Il dit et partit.

Et la ville, comme la buée sur un miroir, s'évanouit.

Alors le fils du roi dit : « Voilà que mes prières aux Ratnas ont porté leurs fruits. »

Comme ils allaient toujours, ils entrèrent dans une noire et dense forêt que l'ombre emplissait de tristesse, et ils ne savaient où aller,

Quand ils rencontrèrent un ermite dont les cheveux étaient liés au sommet de la tête,

Dont la barbe et les sourcils étaient bruns,

Et qui brandissait un tambourin en crânes et une trompette en fémur.

Il leur dit :

« Audacieux, qui es-tu ?

Et quel est ton pays ?

Où veux-tu aller ?

Quel est ton nom ?

A cinq lieues d'ici est le mont Hachan des démons, aux vallées rudes et sauvages.

Un caillou gros comme un grain de sel projette une ombre longue comme un grand pin.

Les plantes vénéneuses y abondent.

Les lacs bouillonnent en vagues empoisonnées, et les serpents venimeux soufflent une haleine noire, épaisse comme l'écume.

Des fantômes malfaisants, se rassemblant le jour comme la nuit, te tueront.

De plus, il y a les bêtes féroces, les lions, les tigres, les singes et les ours.

Et ces bêtes féroces, si elles sentent l'odeur de l'homme, elles deviennent furieuses et te dévoreront.

Les entrevoir seulement est terrible. C'est le pays de l'épouvante.

Et avant d'y atteindre, la route est pleine de dangers et d'épreuves inconcevables. »

Il dit et le fils du roi répondit :

« Je suis le fils du roi, nommé Tchrimekundan.

Je viens du pays de Bétha.

Et je vais au mont Hachan des démons. »

Il parla ainsi.

L'ermite dit :

« O fils du roi, nommé Tchrimekundan, j'ai entendu dire autrefois que tu donnais en aumônes tout le royaume.

Et voilà que je te vois ; c'est pour moi un grand bonheur.

A une lieue d'ici est le fleuve *Kara*.

Si on continue en le laissant à droite,

Il y a un secret sentier de bêtes sauvages ; c'est lui qu'il te conviendra de suivre.

Puissions-nous nous retrouver dans la vie de l'au-delà ! »

Ayant dit, il disparut.

Comme ils étaient repartis, dans une grande forêt privée de soleil, les fantômes malfaisants étaient visibles en plein jour et les bêtes féroces accourant poussaient des rugissements terribles.

Et l'eau empoisonnée retentissait, venant à gros bouillons.

Alors Zanmo, saisie de crainte, parla ainsi :

« Eh quoi ? Quel est donc ce pays

Où l'on voit les monstres et les fantômes en plein jour ?

Ils font des prodiges et des transformations.

C'est comme la cité du dieu de la mort et des démons.

Je vois des tigres, des lions féroces

Et des orangs-outangs avides qui découvrent leurs crocs.

Et je suis effrayée de l'eau empoisonnée dont les vagues bouillonnent.

Et comme il n'est plus temps de les éviter,

Nous sommes jetés en présence de l'impermanence de notre vie [1].

Saints, dieux et précieux Ratnas,

Guidez-nous tous deux! »

Elle parla ainsi.

Et le fils du roi pensa dans son cœur :

« Zanmo est effrayée. » Puis il dit :

« Fantômes, Esprits et Sirènes perfides,

Kiṁnaras qui êtes les maîtres puissants de la terre,

Tigres, lions, chiens sauvages, loups,

Orangs-outangs et bêtes féroces,

Soyez un moment attentifs et écoutez-moi.

Si c'est moi que vous considérez,

N'épargnez ni mon corps ni ma vie.

Mais pour le bonheur de Mendezanmo,

Ne soyez pas malfaisants et ne faites pas violence.

Mais soyez magnanimes.

Demeurez d'un cœur apaisé. »

Il parla ainsi.

Et tous les démons malfaisants, devenus inoffensifs, demeuraient le cœur apaisé.

Et les bêtes féroces, devenues inoffensives et balançant leur queue comme le chien qui reconnaît, vinrent au-devant de lui.

---

[1] C'est-à-dire : « Nous allons mourir. »

Et les oiseaux, faisant entendre des chants harmonieux, volaient à sa rencontre.

Ensuite, étant repartis, ils arrivèrent à la grande montagne des démons.

La montagne et le haut de la vallée étaient blancs de neige éternelle.

Dans le bas de la vallée, les flancs des montagnes étaient rouges, et au milieu un torrent descendait.

A peine le fils du roi était-il arrivé en ce lieu, que les arbres desséchés reverdirent

Et les sources taries jaillirent.

Puis les dieux qui habitaient la montagne et les sirènes perfides qui se nourissent de parfums ;

Et les vampires qui se nourrissent de chair et les spectres ;

Et les *Kiṁnaras* qui volent dans l'espace et se nourrissent de parfums ;

Les tigres et les panthères ;

Les ours, les loups sauvages, les chacals et toutes les autres bêtes féroces ;

Les éléphants et les buffles ;

Les grands animaux suivis de leurs hardes ;

Les grues, les oies sauvages et les canards jaunes ;

Les paons, à la tête de tous les oiseaux ;

Et encore tous les êtres vivants qui peuplent cette montagne, s'étant rassemblés par espèces,

Vinrent à leur rencontre.

Ensuite, ayant considéré la montagne,

Le fils du roi vit du côté sud.

Le soleil se lever, monter, puis descendre et mourir [1].

Aucun bruit ne troublait ces lieux.

Un ruisseau d'eau pure s'écoulait.

Une multitude d'oiseaux se livraient ensemble à l'amour.

De même il y avait des fruits.

Et la terre étant pure, beaucoup de fleurs naissaient.

Ce pays étant lumineux et plaisant à l'âme, le fils du roi y fit deux cabanes de feuillages.

Et, plongé dans la méditation, il y demeura.

Zanmo, s'étant longtemps reposée à quelque distance, allait de temps en temps cueillir des fruits et elle les offrait au fils du roi.

Après qu'un long temps fut écoulé, Zanmo alla en présence du fils du roi et lui dit :

« O toi qui es jeune, bienveillant, pur et plein de sagesse,

Tchrimekundan, écoute-moi.

Onze années se sont écoulées dans cette contrée.

Six mois pour venir et six mois pour retourner.

---

[1] Cela revient à dire que la vallée était orientée de telle façon que le soleil y donnait à toute heure du jour.

Quand nous arriverons dans notre patrie, douze années seront écoulées.

Nous irons lentement. Cela n'est-il pas convenable? »

Elle parla ainsi.

Le fils du roi répondit :

« Zanmo, écoute-moi attentivement un instant.

La prophétie est que dans cette forêt sauvage,

Loin du bruit qui agite inharmonieusement,

Dans ce lieu propice aux joies de la méditation,

Je demeure et grandisse en sainteté. »

Ayant dit, il demeura en contemplation.

Ensuite Zanmo étant allée cueillir des fruits dans une certaine partie de la forêt ;

Dans cette forêt, ayant rencontré un perroquet revêtu d'un ravissant plumage et habile à parler,

Elle lui dit :

« O oiseau revêtu d'un ravissant plumage et habile à parler,

Qui charmes le cœur et qui es digne de respect,

Au cou riche en couleur et au bec rouge,

Lorsque nous arrivâmes dans cette montagne déserte, séjour des démons,

Il n'y avait pas le moindre mets savoureux ;

J'ai cherché des fruits au milieu de la forêt.

Toi qui entends le langage qu'on parle aux créatures ailées,

Je te prie de me montrer, noble oiseau,

Où il y a beaucoup de fruits. »

Elle parla ainsi.

Et l'oiseau, au sommet de l'arbre, battit trois fois des ailes et dit :

« O Zanmo toute jeune encore,

Aux couleurs tendres et de suave odeur,

Agréable à l'âme et douée de toutes les choses désirables,

Ton visage est semblable à la pleine lune.

Mon cœur, attiré par toi, s'abîme dans l'océan.

Déesse charmante au sourire éclatant,

Je te montrerai où il y a les fruits que tu désires. »

Ayant dit, il conduisit Zanmo,

Et, perché sur un arbre,

Il fit tomber quantité de fruits.

Zanmo ravie s'en réjouissait et dit :

« Oiseau surnaturel qui voles partout,

Je me réjouis de ces fruits.

Aime toujours bien les oiseaux de ta race,

Et je reviendrai bientôt. »

Elle parla ainsi.

Puis le perroquet descendit de l'arbre.

Après avoir accompagné Zanmo quatre-vingts pas, il lui dit :

« O vertueuse, belle, aux manières charmantes,

Corps de déesse dont la beauté touche le cœur,

Toi dont le sourire est doux comme le lotus bleu, va en paix.

Si nous ne nous revoyons pas en cette vie, puissions-nous nous retrouver dans la patrie de l'au-delà ! »

Il parla ainsi et s'envola.

Zanmo étant repartie, elle rencontra en chemin un torrent effrayant qui coulait en retentissant.

Zanmo pensa :

« Ce fleuve puisse-t-il couler vers le pays de Bétha
Et rencontrer mes enfants ! »

Puis elle dit au fleuve :

« Noble fleuve, dont les eaux sont revêtues de soie blanche,
Nectar qui apaises la faim et la soif,
Flot intarissable qui répands la fraîcheur,
Toi dont la voix harmonieuse va au cœur,
Sur les rives lointaines où ta course te mène,
Puisses-tu rencontrer mes trois enfants !
Si tu les rencontres, porte-leur cette nouvelle :
Leur père et leur mère vont bien.
Qu'à leur vie d'enfants nobles, jolis et charmants,
Aucun accident ni maladie n'arrivent.
Depuis longtemps ils sont séparés de leurs parents.
Depuis longtemps ils sont tristes

Et sont accablés par la douleur d'être séparés.
Cela seul me cause une peine indicible.
Quand douze années seront écoulées,
Les enfants seront rendus à leur père et mère. »
Ayant ainsi parlé, elle s'en fut.
Ensuite les trois enfants étant au bord du fleuve pour ramasser du bois,
Le fleuve leur donna des nouvelles de leurs parents [1].
Et les enfants, se rappelant leur père et leur mère, les appelaient et pleuraient.
Alors la belle petite fille étant montée à la pointe d'un pic de montagne,
De l'espace vint un rossignol au chant harmonieux.
La petite fille jolie, devenant triste, pensa :
« Puisse-t-il aller vers la montagne des démons !
Puisse-t-il rencontrer mon père et ma mère ! »
Et elle dit :
« O oiseau qui voles dans l'air et qui chantes de joie,
Rossignol au roucoulement agréable à l'oreille,
Mon cœur est triste d'entendre le chant du rossignol.
O grand oiseau, arrête-toi.

---

[1] Sur la scène Mendezanmo jette des fleurs dans le torrent pour qu'il les porte à ses enfants.

Envers moi qui ai de la peine, sois généreux un moment.

Grand oiseau, vas-tu vers la montagne des démons ?

Grand oiseau, sur ton chemin,

Dis ceci à mon père et à ma mère :

Mon père et ma mère sont-ils en bonne santé et heureux ?

Nous autres enfants n'avons ni maladie subite ni accident.

Par la douleur d'être séparés de nos parents,

Les jours et les nuits ne finissent pas.

Qu'ils aient pitié de nous trois.

Nous avons appris la nouvelle que nous nous retrouverons.

S'ils ont le pouvoir de nous rejoindre,

Qu'ils entendent notre plainte et viennent vite. »

Et l'oiseau porta cette nouvelle.

Quand il eut porté cette nouvelle à la montagne des démons,

Le père et la mère, souffrant dans leur cœur, versèrent beaucoup de larmes,

Et leurs larmes formèrent un grand lac,

Et la tige d'un lotus en surgit,

Et cette tige porta mille fleurs,

Et chaque fleur enfanta mille Bouddhas,

Et ces Bouddhas avaient les visages du Grand Compatissant.

Alors le père et la mère, s'étant prosternés, firent le tour du lac et demeurèrent en prière.

Ensuite Mendezanmo, au souvenir de ses enfants,
Se prosterna devant le fils du roi et lui dit :
« O roi doué d'intelligence, écoute-moi.
Dans ce pays douze années se sont écoulées,
Six mois pour aller et six mois pour retourner,
Cela fait treize ans dépassant l'ordre de notre père
Je te prie, retournons dans notre patrie.
Nos trois enfants, semblables à notre cœur,
Se rappellent leur mère et aussi leur patrie.
Considère mon amour pour eux et partons. »
Elle parla ainsi et le fils du roi songea à part lui :
« Voici que Zanmo a vraiment de la peine et j'ai de la compassion. »
« Zanmo, ne pleure pas, mais partons. »
Il dit et, s'étant levé, il partit.
Alors les dieux, les sirènes et les esprits de montagne qui habitaient ces lieux,
La foule des bêtes féroces et des oiseaux rassemblés,
Chacun dans sa langue, leur disaient de rester
Et, versant des larmes, ils souffraient une grande douleur.
Alors le fils du roi eut pitié d'eux
Et, faisant le geste de l'apaisement, il leur dit :
« Démons et Esprits des montagnes qui vous nourrissez de parfums,

Et vous, créatures corporelles,

Pendant un long temps vous avez eu les sentiments d'un père et d'une mère

Et l'amour pareil à celui de la famille.

Aujourd'hui est la fin d'une longue amitié.

N'est-ce pas la preuve que le composé n'est pas éternel ?

Vous tous, adonnez-vous à la religion.

Ne vous nuisez pas les uns aux autres.

Demeurez en paix, amis de même famille.

Si nous ne nous rencontrons pas dans cette vie, puissions-nous nous retrouver dans l'au-delà ! »

Ayant ainsi parlé, ils partirent.

Et toutes les bêtes, affligées, pleuraient :

Et après avoir accompagné le père et la mère un long chemin, elles s'en retournèrent.

*
* *

Le père et la mère, étant repartis, arrivèrent au pays appelé *Pays du Vent Lumineux*.

Et là un brahmane aveugle survint qui, étendant les bras, demandait l'aumône.

Le fils du roi dit ces paroles :

« Je suis heureux que tu sois venu, mais n'ayant rien à donner, que te donnerais-je ? »

Le brahmane répondit :

« Donne-moi tes yeux. »

Alors le fils du roi, plein de joie,

S'assit sur la terre et pensa que ce serait l'accomplissement de son vœu de charité, puis il dit :

« Zanmo aimable, écoute-moi.

Voici qu'est venu l'accomplissement de mon vœu de charité ;

Réprime les mouvements de la passion.

Depuis toujours nous renaissons en vain.

Cette fois faisons l'œuvre efficace. »

Il parla ainsi.

Puis il saisit dans sa main droite un couteau acéré,

Et, sa paupière dans sa main gauche.

Il enfonça la lame et le sang coula.

Alors Mendezanmo poussa un grand cri de douleur.

Et, ne pouvant tolérer cela, elle arrêta son bras et pleura.

Mais Tchrimekundan lui dit :

« Zanmo, n'agis pas ainsi.

Car agir ainsi n'est pas amical, mais hostile,

Et nous empêcherait de nous retrouver dans les âges à venir.

Reste paisible pour ne pas faire obstacle à ma charité. »

Il dit et, enfonçant de nouveau le couteau, il arracha ses deux yeux.

Alors Mendezanmo, privée de sentiment, tomba sur la terre.

Et le fils du roi tenant ses deux yeux dans les paumes de ses mains,

Il les mit dans les orbites du brahmane.

Puis il dit :

« O bon brahmane, écoute-moi bien.

Je t'ai donné mes yeux si difficiles à donner en aumône.

Ton désir étant réalisé, vois les trois mondes.

Puissé-je sans maladie avoir les yeux de la religion et que, dissipant les ténèbres de l'ignorance, ils éclairent le paradis !

Que cela soit la fin de ma charité ! »

Il parla ainsi,

Et il demeura immobile.

Alors le brahmane, venant à voir toutes choses,

Se prosterna et dit au fils du roi :

« Je te rends grâce, noble fils du roi,

O compatissant qui exauces tous les désirs.

Excellente lumière du soleil qui éclaires le monde,

O roi qui en surpasserais trois mille,

A toutes les créatures tu es bienveillant

Et moi tu me guéris de mes maux.

Je me prosterne devant le roi plein de grâces. »

Ayant ainsi parlé, il retourna à Bhéta.

Alors tous les habitants de la ville, s'étant rassemblés,

Lui demandèrent : « Comment as-tu des yeux ? »

Le brahmane répondit :

« Je les ai mendiés.

Mes yeux que voilà sont ceux du roi Tchrimekundan. »

En ce moment, le roi et la reine *Vertueuse et Bonne*,

Et toute la cour des serviteurs furent remplis d'admiration.

Et le ministre Daouazanpo avec une cour de serviteurs fut envoyé à la rencontre de Tchrimekundan.

Après un long moment Mendezanmo, reprenant ses sens, s'éveilla,

Et, s'étant levée, elle regarda le fils du roi.

Son visage et le devant de son vêtement étaient couverts de sang et il restait immobile.

Alors Mendezanmo pleura et elle dit ces paroles :

« Hélas ! Nous sommes restés douze ans sur une montagne terrible.

Nous retournions enfin dans notre patrie.

Je pensais vivre heureuse au milieu de mes parents. Et j'étais déjà remplie de joie.

Ces traverses sont inutiles, hélas !

A quoi bon tant de peines ? »

Gémissant ainsi, elle versait beaucoup de larmes.

Le fils du roi lui dit :

« Zanmo, ne t'afflige pas, mais prie.

Après une suite de transmigrations sans commencement ni fin.

Et au cours de notre vie présente,

Tous nos actes antérieurs étaient vains.

Aujourd'hui, pour atteindre le but d'une grande cause,

Zanmo, ne t'afflige pas,

Mais pour marcher, montre-moi seulement le chemin. »

Il parla ainsi.

Et Zanmo ayant saisi sa main, ils repartirent.

Ils arrivèrent à *Du wa Hari* et, comme ils s'y reposaient,

Le ministre Daouazanpo avec sa suite arriva.

Se prosternant et joignant les paumes de ses mains, il dit ces paroles :

« Hélas, aimable et noble Tchrimekundan !

Il est prodigieux et glorieux

Que tu aies eu tant de traverses.

Aussi nous, ministres et sujets,

Pour que tu nous protèges,

Nous te prions de venir au pays de Bhéta. »

Ayant ainsi parlé, il pleura abondamment.

Alors le fils du roi, apposant les mains sur la tête de Daouazanpo, parla ainsi :

« Daouazanpo et la cour des serviteurs, êtes-vous tous venus ?

Je ne suis pas mort mais en bonne santé.

Le royaume de Bhéta est-il toujours prospère ?
Mon père et ma mère sont-ils en bonne santé ?
Allons, pour accéder à ta demande. »

Il parla ainsi.

Alors Daouazanpo et Mendezanmo le prenant chacun par une main, ils partirent.

En chemin, ils s'arrêtèrent pour se reposer.

Et le fils du roi fit cette prière :

« Bouddhas des dix directions, écoutez-moi,
Pour chasser le chagrin de Mendezanmo
Et pour réjouir le cœur de Daouazanpo,
Rendez-moi mes yeux plus limpides encore qu'autrefois. »

Il dit, et aussitôt deux yeux lui vinrent, plus limpides que ceux d'autrefois.

Étant repartis, ils arrivèrent au pays appelé *Séjour où l'Ame se Glorifie.*

Et là le roi Puissant Trône de Bois des *Confins du Désert de Sable*
Invita Tchrimekundan et son épouse,
Leur offrant des présents et des hommages.
Et le Joyau qui réalise les désirs,
Avec des pierreries en nombre inconcevable.

Et il disait :

« O roi, tu es allé un long temps sur la montagne des démons, et cela par ma faute.
Pour que tu me pardonnes et pour que j'expie,
Je t'offre mon royaume et mes sujets.

Puissé-je ainsi être délivré de la transmigration ! »

Ayant ainsi parlé, il se prosterna et fit le tour du roi plusieurs fois.

Le fils du roi accepta,

Et ainsi l'ennemi égal de son père devint son sujet.

Comme ils étaient repartis, en chemin, leurs trois enfants furent ramenés par les trois brahmanes.

Ceux-ci, s'étant prosternés et ayant fait le tour du roi, lui dirent :

« O admirables père et mère, êtes-vous arrivés ?

Nous avons pris grand soin de vos enfants.

Nous vous les rendons avec reconnaissance. »

Et, disant ainsi, ils offraient les enfants à leurs père et mère.

Le fils du roi leur répondit :

« Quand j'ai donné une fois, je ne puis reprendre.

Ainsi remmenez-les,

Et qu'ils fassent le service que vous leur avez commandé. »

Alors Mendezanmo, se prosternant, dit au fils du roi :

« Grand roi, écoute-moi.

Ces trois enfants sont sortis de mon corps.

Pendant douze ans ils ont servi les brahmanes.

Ces trois enfants sont aussi rares

Que des grands lotus *Ou doum wara* [1].

Ils sont de bonne race et de famille royale.

Et ils ont souffert des douleurs sans nombre en faisant un vil service.

Je ne puis supporter cela sans verser des larmes.

Quelles richesses ne donnerai-je pas pour les racheter ? »

Elle parla ainsi.

Le fils du roi pensa : « Mon cœur est touché par sa prière », et il dit :

« Zanmo ravissante et qui charmes le cœur,

Çakti que j'aime, écoute-moi. Zanmo ne pleure plus.

Je donnerai des joyaux pour racheter nos enfants. »

Il parla ainsi, puis il dit aux brahmanes :

« Brahmanes, venez dans mon pays.

Et là je vous rachèterai les enfants. »

Il dit et ils repartirent.

Enfin, à la frontière du royaume, les soixante vice-rois,

Les ministres et la cour des sujets vinrent à sa rencontre à douze lieues et ils lui présentèrent des offrandes.

---

(1) Fleur miraculeuse. Ceux qui en mangent voient aussitôt tout l'univers.

Et le Roi qui protège la Terre vint à sept lieues avec de l'encens.

Entre le palais de Bhéta orné de lotus
Et la ville *Qui Émet la Lumière,*
Des parasols, des insignes royaux,
Des étendards, des éventails,
Des chasse-mouches, des tentes,
Des instruments de musique,
Des cymbales et des violons,
Et des chants et des danses, et des guitares,
Et des grelots et des clochettes,
Et des flûtes et des conques,
Et de grandes trompes semblables à des colonnes,
Retentissant par toute la ville,
Vinrent à sa rencontre.

Alors le roi et la reine, avec leurs trois enfants et les brahmanes,
Arrivèrent à la ville *Qui Émet la Lumière.*
Le roi de cette ville, appelé *Qui Voit Tout,*
Se prosterna devant eux et marcha autour d'eux,
Et il leur présenta des offrandes en nombre inconcevable.
Puis il dit ces paroles :
« Pareil à un soleil disparu au couchant,
Et qui du couchant surgirait de nouveau,
Père et mère de tous les êtres,

Voilà qu'après être allé à la montagne lointaine des démons,

Tu es arrivé dans ma demeure.

Tu es bienveillant à toutes les créatures.

Et nous voilà tous affranchis de la douleur.

Ainsi, Tchrimekundan qui as réalisé ton nom,

J'ai entendu dire que tu as donné en aumône

Tes yeux et ton propre corps.

S'il en est ainsi, le roi qui commande aux hommes

Ne regrette pas le don du Joyau à un ennemi.

O toi, puissant comme une montagne, roi qui commandes aux hommes,

A la renommée sainte et sans tache,

Gouverne selon la religion

Ton saint palais, Séjour de l'Ame qui se Réjouit.

Et quand je quitterai cette vie dans l'au-delà,

Puissé-je être encore ton serviteur !

Ce vœu venant du cœur a chance d'être réalisé. »

Il parla ainsi.

Plus loin, les petits rois avec leurs suites vinrent à sa rencontre.

S'étant prosternés et faisant le tour du fils du roi,

Le roi *Qui Possède l'Or* et les autres lui donnèrent chacun une monnaie d'or.

Les ministres *Excellent* et *Raisonnable* et les

autres lui donnèrent chacun une monnaie d'argent.

Et les autres peuples du voisinage lui offrirent de l'or, de l'argent, du lapis-lazuli, du cristal, du corail,

De l'or vierge et toutes sortes de pierres précieuses.

Ensuite, dans la ville *Aux Fleurs Glorieuses et Aimables,* il rencontra le roi son père.

Alors Tchrimekundan s'étant prosterné avec sa femme et ses enfants,

Il saisit la main de son père et pleura abondamment.

Le roi lui dit :

« C'est un présage heureux que le Père et le fils se soient rencontrés.

Il n'y a pas de raison de pleurer. »

Il dit. Tchrimekundan et Mendezanmo séchèrent leurs larmes et tous s'assirent.

Alors Mendezanmo appela ses trois enfants, disant :

« Venez sur mes genoux, enfants pareils à mon cœur. »

Mais les trois enfants ne voulurent pas venir.

Et comme le père demandait pourquoi,

Vertueux répondit ainsi :

« Les fruits tombés de l'Arbre des Désirs

Tombent dans la mer et sont mangés par les Sirènes.

Bien que nous soyons enfants d'une famille noble et puissante,

Par punition, nous sommes allés sur une montagne sauvage.

Après un long chemin, dans une vallée déserte,

Notre père immaculé nous a donnés à trois brahmanes,

Moi, *Bon et Noble* et *Bonne et Belle*,

Nous, frères et sœur nés de son corps.

Chacun de nous a été serviteur d'un brahmane.

Nous avons mangé une nourriture souillée et nous avons porté des vêtements sordides.

A force de misère nous sommes devenus stupides.

Notre souillure offenserait le corps de notre mère.

Nous ne pouvons pas aller sur ses genoux. »

Il parla ainsi.

Alors les trois enfants furent baignés dans une vasque précieuse pleine d'eau de senteur,

Et ils furent vêtus de vêtements neufs.

Les brahmanes reçurent cinq cents pièces d'or pour prix de l'aîné, *Vertueux*.

Cinq cents pièces d'argent pour prix de *Bon et Noble*,

Trois cents éléphants pour prix de *Bonne et Belle*.

Et les brahmanes, ayant rassemblé le viatique, partirent pour leur pays.

Alors Tchrimekundan dit à son père :

« O père qui commandes aux hommes, écoute-moi.

En obéissance aux ordres du roi *Qui protège la Terre*,

J'ai souffert de la chaleur et de la misère au loin.

La montagne terrible était habitée par des bêtes féroces.

La route était défendue par des esprits malfaisants.

Mes vêtements étaient faits de feuilles d'arbres

Et mon lit était l'herbe de la forêt.

Je n'avais que les fruits comme nourriture

Et l'eau froide pour apaiser la soif.

Mes compagnons étaient les oiseaux et les bêtes sauvages.

La douleur que j'ai soufferte

A cause des richesses terrestres,

Puisse aucune créature n'en souffrir une semblable !

Après avoir pris à mon père le Joyau qui réalise les désirs,

Et par le don de mes yeux,

Puisse ma charité être achevée et passée !

Que par l'union de mes œuvres et de ma vertu,

Toutes les créatures parviennent au bonheur !

Principalement que le roi mon père *Qui Protège la Terre*,

Que toutes les créatures, les sujets et les intendants

Soient affranchis des ténèbres du péché !

Puissions-nous tous nous retrouver dans l'au-delà !

Et que, pour le mieux, le fruit de mes aumônes soit mon accession à la Bodhi ! »

Il parla ainsi.

Le roi dit à son fils :

« Ce que tu dis est certain.

Tu as été puni sans jugement,

Et ainsi tu fus exilé au loin.

L'ignorance est accompagnée de beaucoup de douleur.

Je suis coupable d'avoir réuni les ministres en conseil.

J'ai entendu dire que lorsque, jeune encore, tu étais arrivé au loin,

Tu donnas en aumône, avec tes enfants et tes yeux,

Tes chevaux, tes chars et tes éléphants sans rien laisser.

Puisqu'il en est ainsi, le Joyau qui réalise les désirs,

Je ne regrette pas que tu l'aies donné à un ennemi.

Maintenant que je connais tes actions,

Je crois et j'en éprouve une grande joie.

Tous les châtiments que je t'ai infligés autrefois,

Il faut me les pardonner.

En expiation de toutes mes fautes et de mes injustices,

L'Océan de nos trésors,

Fais-en ce qu'il te plaira. »

Il parla ainsi.

Puis prenant son fils et Mendezanmo par la main,

Et plaçant les trois enfants dans un char,

Ils arrivèrent à la porte du palais.

A la porte du palais, la mère *Vertueuse et Bonne,* suivie de toutes les reines portant de l'encens, vint à sa rencontre.

Et le roi des dieux, Indra, ainsi que tous les dieux, firent pleuvoir des fleurs,

Et ils faisaient retentir les cymbales.

Alors le fils du roi, son épouse et leurs enfants, s'étant prosternés devant leur mère *Vertueuse et Bonne*, versèrent beaucoup de larmes.

Et la mère dit à son fils :

« O mon fils sans tache, écoute-moi.

Par la force du Karma, pareille à celle du vent,

Toi, ton épouse et tes enfants,

Vous avez été frappés par un grand malheur.

Maintenant que vous en êtes libérés, je suis heureuse.

Aujourd'hui mon ignorance et ma douleur ont pris fin.

Pendant ces douze années d'infortune,

Je m'arrachais les cheveux et les larmes coulaient sur ma poitrine.

Mes lamentations me brûlaient comme le feu.

Mais l'eau des Bodhisattvas a éteint ce feu aujourd'hui.

Et mes lamentations sont finies, ô mon fils. »

Quand elle eut parlé, tout le monde rentra dans le palais.

Et le roi, le père, dit ces paroles :

« Jeune Tchrimekundan.

Reçois ma couronne et mes sept trésors.

Principalement, ce Joyau qui réalise les désirs,

Après que tu l'as donné à un ennemi,

Par la vertu de tes mérites, il nous est rendu.

Et d'après le livre des présages,

Avec le Joyau en tête, suivent la couronne,

L'or, l'argent, les perles et tous les trésors ;

Les chevaux, les éléphants et les buffles ;

Les fils, les petits rois et les ministres ;

Tout le peuple et les sujets sans exception.

O toi, jeune et bien-aimé, jouis de toutes ces choses. »

Il parla ainsi.

Et, le parant d'ornements précieux, il lui remit les ministres, les vice-rois et les sujets.

Puis, le faisant monter sur le trône de santal *Kachicha*,

Il lui remit le royaume et la roue d'or aux mille rayons.

Alors le père lui dit :

« Tchrimekundan bien-aimé,

Jouis de mes biens comme il te plaira.

Protège les soixante vice-rois.

Fais peser la loi royale comme un joug d'or,

Dresse la loi religieuse comme un drapeau de victoire.

Tu devras résister aux puissants qui font le mal.

Tu devras bâtir des temples à la sainte religion,

Et des monastères, demeures de la vertu et de la prière.

Montre le bon exemple aux croyants.

Soumets les ennemis de l'extérieur par la douceur et l'amour.

A tes parents montre des sourires et un cœur ouvert,

Cette guirlande de sentences que te fait ton père,

Le dieu Indra l'a enseignée aux hommes.

Aujourd'hui, Tchrimekundan, je te la révèle.

Cette guirlande bien composée et belle,

Jeune homme, garde-la au centre de ton cœur. »
Il parla ainsi.
Puis il remit entre les mains de son fils
Le sceau d'or, à l'empreinte du pied d'Indra,
Et le sceau de cristal au signe de l'infini.
Et le sceau de *Mandbeka* blanc.

Et il conféra la royauté à son fils Tchrimekundan.

Alors, à quarante-cinq lieues à la ronde on fit des réjouissances.

Et Tchrimekundan gouverna le royaume.

Sa vertu et ses mérites furent tels que la Loi fut encore plus prospère et plus puissante qu'autrefois.

Ensuite, Tchrimekundan invoquant le roi des dieux, Indra, il lui fit cette prière (1) :

« Ce vaste royaume
Est un océan de transmigration.
Si j'enfreins l'ordre de mon père,
Autant tirer du canon en l'air (2).
Il m'a donné le royaume, à moi impuissant.
Son ordre est unique et formel.

---

(1) Cette prière de Tchrimekundan à Indra n'existe que dans le manuscrit. Elle est en vers de sept syllabes. La réponse d'Indra comprend soixante-treize vers de neuf syllabes dans le manuscrit, et cinquante-neuf vers de sept syllabes dans l'imprimé. Jusque-là, le texte imprimé est plus complet que le manuscrit.

(2) Tirer verticalement et recevoir le projectile qui retombe, c'est-à-dire faire retomber sur soi le malheur qu'on voulait éviter soi-même ou infliger aux autres.

Quand je serai chargé de ce fardeau,
Bénissez-moi pour que je réalise
Le bonheur dans cette vie,
Sans attirer le malheur dans l'autre.
Dans le pur séjour de l'au-delà,
Moi, mon père, ma mère et tous les êtres,
Puissions-nous être Bouddhas!
Dans l'impur séjour d'ici-bas,
Puissions-nous être absous de nos péchés !
Surtout, nous qui sommes nés
Pour faire observer la religion
Du roi *Qui Protège la Terre*,
A ses pieds, nous tous, ses serviteurs,
Puissions-nous le respecter et l'honorer !
Et ma mère *Vertueuse et Bonne*,
Selon le Mahayana,
Quand elle aura quitté les misères de ce monde.
Puisse-t-elle renaître protectrice des créatures !
Et les vice-rois et les reines,
Et Daouazanpo et les ministres,
Et les sujets et les serviteurs,
Par le pouvoir de ma fortune,
Étant devenus Bodhisattvas,
Puissent-ils atteindre le séjour du bonheur !
Et après, étant affranchis du péché,
Puissent-ils sauver le monde de la Transmigration !
Et celui-ci étant affranchi,

Puisse-t-il toujours agir selon la religion ! »

Ainsi pria le roi devant Indra, le premier des dieux.

Et le premier des dieux écouta sa prière.

Et il lui dit ces louanges avec ces prophéties :

« Ton nom est excellent et rare est ta gloire.

Le drapeau de la renommée flotte dans les dix directions.

Tu dresses un drapeau immense et de la blancheur la plus immaculée !

Puissant Protecteur de la Terre, sois vainqueur dans toutes les directions !

Depuis ta naissance jusqu'à aujourd'hui,

Tes œuvres sont comme l'Océan,

Elles ne font qu'un corps avec la religion.

Je vais les rappeler et t'en louer :

Quand tu avais cinq ans,

Tu savais déjà l'astronomie et l'écriture.

Quand tu atteignis ta dixième année,

Tu fis l'aumône de tous tes trésors par vertu.

Enfin ton père t'exila sur la montagne des démons,

Où tu souffris une douleur terrible.

Chargé de ce fardeau, pour toutes les créatures,

Tu donnas tes fils et ta fille.

Quand tu atteignis vingt-deux ans,

Tu donnas tes yeux à un mendiant.

Puis il t'en fut donné de plus clairs que les premiers.

Et arrivé dans ta patrie, c'est toi qui tiens le sceptre.

Pensant que le vaste royaume n'est que vanité,

Tu le donneras à toutes les créatures.

Tu prieras pour être Bodhisattva.

A la fin, ta puissance sera tellement fameuse,

Que tu seras la seule lampe pour éclairer le monde.

Il n'y aura pas d'autre porteur de sceptre que toi.

Quand tu seras mort de cette vie, à l'Est,

Tu renaîtras sur le *Potala,*

Sous le nom de *Qui Grandit en Vertu* et fils de *Bouddha Qui a Renoncé.*

Tu seras le sauveur des créatures pécheresses.

Et tournant la roue de la loi, tu seras Bouddha.

Ton père *Qui protège la Terre,*

Après que cent millions de Kalpas seront révolus,

A l'Époque nommée *Lumineuse,*

Sera un Bouddha nommé *Accompli et Grand,*

Et il répandra au loin la Doctrine.

La reine *Vertueuse et Bonne,*

Quand elle changera de vie, dans le saint pays des Taras,

Elle renaîtra maîtresse des maîtres des hommes.

La reine Mendezanmo,

Quand elle quittera cette vie,

Elle renaîtra dans le pays du *Lion d'au-delà;*
Son nom sera *Roi qui Fait le Bonheur.*
Tes fils de noble race, excellents fils de roi,
Renaîtront dans le sud de l'Inde;
L'aîné sera un roi appelé *Sage;*
Le plus jeune sera nommé *Qui tient les nuages;*
Ta fille *Bonne et Belle,* dans le pays de *Urgyen,*
Renaîtra fils du raja appelé *Bonheur;*
Elle tiendra le sceptre de la royauté
Dans le grand pays nommé *Satasata.*
L'intendant Daouazanpo,
Dans le pays appelé *Manen,*
Renaîtra fils du roi nommé *Qui Aime Tous les Êtres.*
Par la réalisation de sa fortune, Tchrimekundan,
Et par le fruit de sa vertu,
A placé dans la sainteté son père, sa mère, les ministres, le peuple et ses enfants.
Il est né Bouddha sur la terre des hommes.
Roi prodigieux,
Sois toujours victorieux sur le chemin de la Bodhi!
Dans ton merveilleux jardin de lotus,
Sois comme l'arbre du fruit de vertu,
Arrosé de sagesse et d'intelligence!
Quand il sera à maturité,
Il portera des fleurs éblouissantes.
La pureté de leurs étamines

Proclame ton bonheur futur.

Ta renommée, répandue sur toute la Terre, est semblable à la voix du Dragon.

Que ton nom sans tache soit toujours victorieux!

Et moi, quand j'aurai quitté cette vie de dieu pour une autre,

Puissé-je toucher tes pieds de mon front!

Que toujours je suive tes pas,

Comme l'ombre attachée au corps! »

Ayant ainsi parlé, Indra disparut.

Alors Mendezanmo dit au fils du roi :

« Quelle est cette forme agréable à voir et qui s'est évanouie? »

Le fils du roi lui répondit :

« Zanmo, écoute-moi attentivement.

Quand le rossignol chante dans un jardin de fleurs *Halo,*

La fleur aussitôt se brise et s'évanouit.

En automne, la rosée brillante s'évanouit,

Dès que paraît le soleil.

Le bel arc-en-ciel dans l'espace,

Après un instant s'évanouit.

Nous, père et mère et enfants,

Qui sommes en ce moment réunis,

Dans un instant désunis, nous disparaîtrons,

Comme la fleur *A cha data.*

Toute action est éphémère,

Maintenant que nous sommes unis,

Je m'afflige de notre séparation soudaine.

Je voudrais vivre cent trente ans sur la Terre,

Pour la cause des créatures.

Mes fils qui êtes jeunes,

Prenez le royaume et les joyaux.

Faites-le d'un cœur pur et pour le bien des autres! »

Disant ainsi, il leur remit le royaume.

Les deux princes épousèrent cinq cents princesses, ayant à leur tête la fille du roi *Gloire Heureuse,* incarnant la déesse *Reine de la Mer.*

Il y eut des réjouissances innombrables à douze lieues à la ronde.

Ensuite le roi Tchrimekundan et la reine Mendezanmo,

L'intendant Daouazanpo, le fils de l'intendant *Amitié* et l'intendant *Qui tient des ornements* allèrent à la haute montagne *Sing-gha-la* (Ceylan).

Les deux princes protégèrent le royaume comme avant.

Après cinq années de vie terrestre,

Le fils du roi, Tchrimekundan, devint un lotus rouge

Et Mendezanmo un lotus jaune.

Puis un grand vent du Sud venant de l'Inde les emporta.

Les intendants pleins de tristesse retournèrent dans leur pays,

Et ils dirent aux deux princes :

« Vos parents ont fini leur épreuve de douleur.

Ils sont devenus deux lotus, l'un rouge, l'autre jaune.

Un grand vent du Sud venant de l'Inde les a emportés. »

Les deux princes, aussitôt pleins de joie,

Firent des cérémonies funéraires

Et mille et un *Kandjur* et *Tandjur* en caractères d'or.

L'histoire de la vie de Tchrimekundan est finie.

Soyez heureux!





INDEX

A la Voix Grosse de Cinq voix. En tibétain : *Mgnah-bdag-sgra-dbyangs-lgna-sgraï*. Prononciation : *Gnada tchrayang gnatchré*. (Svara pañça ghosa) nom de roi.

Amitayus. Tib. : *Hod-dpag-med*. Pr. : *Üpamé*.

Amitié. Tib. : *Grogs-bged*. Pr. : *Tchro-tché*.

Bhéta ou *Bhété*. Sayatura du texte pali. Nom de ville, capitale de Vessantara.

Bonheur. Tib. : *Bde-ba*. Nom de roi.

Bon et Noble. Tib. : *Legs-dpal*. Pr. : *Lépel*. Nom du plus jeune fils de Tchrimekundan.

Bonne et Belle. Tib. : *Legs-mdzès-ma*. Pr. : *Lendzéma*. Fille de Tchrimekundan.

Çakti. Épouses mystiques des divinités. Leur principe féminin.

Cintamani. Tib. *Dgos-hdod-dpung-hdjoms*. Pr. : *Küdü-boungdjom*. La pierre précieuse qui réalise les désirs.

Confins du Désert de Sable. Tib. : *Mthah-khob-bye-ma-chîng-drung*. Pr. : *Thakhob tchema ching djrung*. Peut se traduire ainsi : *Pays Barbare du Désert de Sable*. Kalinga du texte pali.

Continent de Cuivre, Lumière de Gloire. Tib. : *Zangs-gling-dpal-gyi-hod*. Pr. *Zangling pelgyiheu*. Nom de pays.

Damaru. Tambourin fait de deux crânes accolés par leurs sommets et tendus de peau humaine.

Daouazanpo. Prononciation de *Zlaba-bzang-po*. *Bonne Lune,* nom de roi et de ministre.

Dazang. Abréviation de *Daouazanpo*.

Défilé agité par le vent. Tib. : *Rlung-ldan-gyo-baï-phrang*. Pr. : *Lunden yo oueï tchrang,* ou *Rlung-ldan-gyo-baï-phreng, Guirlande agitée par le vent.*

Duwa Hari. Hari Ramassé, Hdu-ba; pr. : *hduoua,* qualificatif donné fréquemment aux villages de montagne bâtis sur un terrain étroit et dont les maisons, tout en hauteur, sont serrées les unes contre les autres.

Excellent. Tib. : *Rab-bzang,* nom de roi.

Fameux par sa Renommée sans Limites. Tib. : *Grag-po-grags-paï-mtah-med*. Pr. : *Tchrapo tchrapé thamé,* nom du roi de Ceylan.

Forêt Agitée par le Vent, Tib. *Rlung-ldan-gyo-baï-tshal*. Pr. : *Lunden yoouaï tshel* ou *Rlung-ba-dan-gyo-baï-tshal*. Pr. : *Lun baden yoouaï tshel. Forêt de drapeaux de prière agités par le vent.*

Gang-tchhen. Pr. : *Kantchhen, Puissant,* ou *gangs-tchan*. Pr. : *Kantchen, Neigeux*. La première orthographe, celle du manuscrit est la plus probable, puisque le nom est celui d'un roi. Le mot *Neigeux* du texte imprimé désigne généralement le Tibet.

Gaouaïsamling. Pr. de *Dgah-baï-bsam-gling. Séjour de l'Ame qui se Réjouit*. Nom du palais de Tchrimekundan.

Gedanzanmo. Voir *Vertueuse et Bonne*.

Gloire Heureuse. Tib. : *Dgah-baï-dpal*. Pr. : *gahouaipel*. Nom de roi. Grand compatissant. Un des nombreux noms du Bodisattva Avalokiteçvara.

Hachan Aride. Tib. : *Ri-ha-chang-rnem-rkem sgrog-*

pa. Pr. : *Ri hachang kegen tchropa. Montagne appelée Hachan Aride*. Nom de la Montagne des démons. Vankagiri du texte pali.

Hor. État indépendant dans l'Est du Tibet.

Indrabhuti. Nom indien transcrit en tibétain : *Indra-bhu-dhé* ou *Indra-bho-dhi,* nom de roi.

Indracocha. Nom indien transcrit. *Indraï-ko-cha*. (Indra prastha) La ville de Delhi.

Jardin des Lotus immaculés. Tib. : *Dag-pa-padmaï-tshal*. Pr. : *Dagpa pémé tshel* ou *Dgah-ba-padmaï-tshal*. Pr. : *Gaoua pémé tshel. Jardin des Lotus qui réjouissent*.

Jardin des Lotus multicolores. Tib. : *Kha-tchhé-padmaï-tshal*. Pr. : *Khatchhé-pémétshel*. Nom de pays.

Joyau ou *Ratna; Les Trois Joyaux*. Trinité bouddhique exprimant assez l'idée abstraite de divinité pour que les missionnaires protestants aient adopté le mot tibétain (Dkon-mtch'og) pour traduire « Dieu ».

Kachika. Sorte de santal précieux qui a la propriété de répandre la fraîcheur.

Ka-ling-skyid-mdah. Pr. : *Kalingkyeda. Bas de la Vallée Heureuse de Kaling*.

Kalpa, mot indien. Période de temps considérable que l'imagination ne saurait concevoir.

Kandjur. Ouvrage contenant le canon bouddhique, la doctrine et les légendes, traduit du sanscrit en tibétain au VIIIe siècle et formant plus de cent volumes.

Kinmaras. Mot indien. En Tib. : *Mi-ham-tchi*. Divinités monstrueuses.

Kun-dag-bzang-po. Pr. : *Kundazanpo. Sacré pour Tous,* ou *Kun-Dgah-bzang-po*. : Pr. *Kungazanpo. Qui aime tous les êtres*. Nom de roi.

Lion d'au-delà. Tib. *Phyi-ma-seng-ha,* nom de pays.

Lotchreu. Pr. de *Blogros.* Intelligence, sagesse. Nom de personne très répandu au Tibet.

Lumineuse. Tib. : *Hod-tchan.* Nom de cycle.

Magnifique. Tib. : *Dpal-ldan.* Nom d'homme.

Mahayana. Le Grand Véhicule. Doctrine bouddhique du Nord.

Mani. Désigne la prière en six paroles : Ommani padme hum.

Mendezanmo. Pr. de *Man-dhé-bzang-mo. Bonne Mandré. Madridevi* du texte pali.

Néousing. Verdoyant; prairie. Nom de pays.

Pantsali, mot indien. Soie brochée aux cinq couleurs de l'arc-en-ciel, dont sont vêtus les dieux et les déesses.

Pays des Lotus. Tib. : *Padma tchan.* Pr. : *pématchen.* Nom de pays. Chatiya du texte pali.

Pays des Pierres précieuses. Tib. : *Rin-tchhen hbyung-baï-gling.* Pr. : *Rin tchhen djoug ouai ling.* Pays de naissance des pierres précieuses. (Ratna dvipa). Ceylan.

Pays du Vent lumineux. Tib. : *Hod-hdus-rlung-gignas.* Pr. : *Heudü longginé;* ou *Hod-hdus-rlung'gi-dkyil-hkhor.* Pr. : *Hendü longgi kgil khor. Roue de Rayons de Vent qui rassemble la Lumière.*

Potala ou *Po-taï-ri-la.* Le mont Potala de Lha-sa sur lequel est bâti le palais royal.

Protecteur de la Terre, Splendeur de la Gloire. Tib. : *Sa-Skyong-grags-pa-dpal.* Pr. : *Skyong tchra papel.* Nom du roi de Bétha (Bhumi pala kirtisri?) *Sanda* du texte pali.

Puissant Trône de Bois. Tib. : *Ching-khri-btsan-po.* Pr. : *Chin tchri tsenpo.* Le roi des Confins du Désert de Sable.

Qui Émet la Lumière. Tib. : *Snang-ba-hod-kyi-grong-*

khyer. Pr. : *Nang-oua-heukyi-tchrang-khyer*. Nom de ville.

Qui fait le Bonheur. Tib. : *Bde-byed*. Pr. : *De-tché*. Nom de roi.

Qui Grandit en vertu. Tib. : *Bzang-po-rgyas-pa*. Pr. : *Zanpogyepa*. Nom de roi.

Qui Possède l'Or. *Gser-tchan*. Nom de roi.

Qui tient les nuages. Tib. : *Spring-hdzin*. Pr. : *Tchrin-dzin*. Nom de roi.

Qui tient des Ornements. Tib. : *Brgyan-hdzin*. Pr. : *Kyen-dzin*. Nom d'homme.

Qui voit tout. *Kun-Gzigs*, Nom de roi.

Raisonnable. Tib. : *Don-ldan*. Pr. : *Dönden*. Nom de roi.

Reine de la mer. Tib. *Mtsho-rgyal*. Pr. *Tshogyel*. Nom de Tara.

Sage. Tib. : *Don-ldan*. Pr. : *Dönden*.

Séjour où l'âme se glorifie. Tib. : *Dpal-gyi-bsam-gling*. Pr. : *Palgyi-samling*. Nom de pays.

Sibighosa. Nom indien pour le tibétain : *Sgra-Dbyangs-chrhi-bhri*. Pr. : *Tchrayangchibré*. Nom de pays.

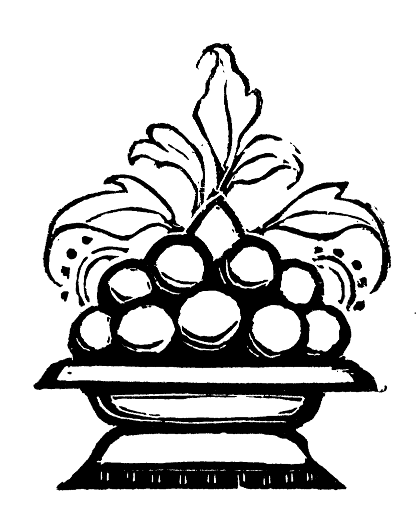
Sutras. Écritures fondamentales de la doctrine bouddhique.

Tandjur. Livre des Commentaires, traduit du sanscrit, en 208 volumes.

Taradzès. Pr. de *Ta-ra-mdzès*. *Belle Tara?* Nom du mauvais intendant.

Tchrimekundan. Pr. de *Dri-med-kun-ldan*. *Entièrement pur; Immaculé*. Nom tibétain de Vessantara.

Urgyen. Pr. de *O-rgyan*. *Odiyana* en sanscrit. Célèbre contrée à l'ouest du Pamir; patrie de Padmasambhava qui prêcha le bouddhisme au Tibet au neuvième siècle de notre ère.





DJROAZANMO

INTRODUCTION

DJROAZANMO ressemble plus à un conte de fées qu'à un mystère religieux. La fable est vraisemblablement indienne. Les Cambodgiens et les Siamois en ont une réplique (1)*, tellement éloignée de la version tibétaine, qu'on hésite à reconnaître le même sujet. Il est toutefois certain que plusieurs épisodes sont empruntés aux légendes de l'Inde.*

Deux vieux brahmanes solitaires se désolent de n'avoir pas d'enfant. Or une fille, incarnation d'une Tara, leur naît miraculeusement. Des fées lui prédisent qu'un roi et une reine lui feront beaucoup de mal et que, oubliant ses parents et

---

(1) Vorvong et Savrivong.

ses propres enfants, elle s'envolera dans le ciel. Cependant, la jeune fille grandit en vertu et en piété en même temps qu'en grâce et en beauté.

Vers ce temps-là, le roi impie Kalaombo *du royaume de* Mendralgan, *lequel possède une lice merveilleuse, va un jour à la chasse avec ses ministres. Il massacre nombre de cerfs et, le soir, il perd sa lice. Pour mieux voir le pays, les chasseurs montent sur une montagne et aperçoivent au loin la maison du brahmane. Le roi s'y rend avec sa cour, espérant y trouver sa lice. Mais il découvre la jeune fille merveilleuse dont il s'éprend aussitôt. Il l'épouse et l'installe dans son palais de Mendralgan. Il en a deux enfants, une fille* Lhazikuzan *(Déesse toute Bonne) et un fils nomme* Lhazé *(Fils d'un Dieu). Tout ceci s'est passé à l'insu de la Reine, la reine* Hachang *qui est une ogresse et qui n'a pas d'héritier.*

Un jour la reine Hachang découvre la jeune reine Djroazanmo et ses enfants. Furieuse d'avoir été trompée, elle les menace de les dévorer. La jeune reine se rappelle alors la prophétie; elle prend son écharpe, et, abandonnant ses enfants, elle s'envole dans le ciel.

La reine Hachang veut au moins se venger sur les deux enfants. Pour cela elle séduit les ministres et fait boire au roi un breuvage qui le rend fou et incapable. Elle le fait enfermer et ordonne aux

ministres de lui apporter les cœurs des deux jeunes enfants. Les ministres acceptent, mais immolent deux jeunes chiens et ils apportent leurs cœurs à l'ogresse qui, trompée, les dévore.

Mais un jour, de la terrasse de son palais, l'ogresse voit les deux enfants qui jouent dans le jardin. Elle ordonne alors à deux pêcheurs (les pêcheurs de poissons sont des criminels prêts à toutes les besognes), de précipiter les deux enfants dans l'Océan. Les deux pêcheurs les entraînent jusqu'au bord de la mer, mais là ils se laissent attendrir et conseillent aux deux orphelins de fuir dans l'Inde. Ceux-ci partent et s'égarent dans une forêt vierge. La reine envoie ses ministres à leur poursuite. Elle les condamne à être précipités d'une haute montagne. Les bourreaux les emmènent : un seul se laisse attendrir et délivre la petite fille, tandis que le petit prince Lhazé est précipité dans la mer. Il est recueilli dans l'air par un vautour, puis dans la mer par un poisson qui le mène au rivage. Là, un perroquet le conduit au Pays des Lotus où la descendance royale vient de s'éteindre et il le fait couronner roi.

Pendant ce temps la petite fille, abandonnée à elle-même, est recueillie pendant plusieurs mois par des pasteurs, puis elle va mendier au Pays des Lotus. Arrivée près du palais royal elle élève la voix et demande l'aumône au roi. Les deux

enfants se reconnaissent, s'embrassent et règnent ensemble sur le Pays des Lotus.

Apprenant ces choses, la reine de Mendralgan réunit ses ministres et lève son armée pour faire la guerre au Pays des Lotus. Les deux armées se rencontrent. La reine Hachan est vaincue et tuée par la flèche infaillible de Lhazé. *Les deux enfants, victorieux, vont délivrer leur père toujours enfermé, et, celui-ci venant à mourir, ils règnent sur les deux royaumes réunis.*

Aucun nom d'auteur ne nous permet d'assigner une date à ce drame. A en juger par l'archaïsme de sa forme, par la naïveté et l'ancienneté très primitive du fond, on peut supposer ce drame antérieur au Tchrimekundan et surtout à Nansal. Le manuscrit dont il est traduit a été acquis à Darjeeling. Il est lui-même fort ancien. Sa cursive est de deux mains différentes : quelques feuillets manquants avaient été remplacés à une époque qui déjà semble lointaine.

J'ai souvent traduit par fée les synonymes du mot sanscrit Tara. Les Taras sont des déesses, mais elles-mêmes et leurs incarnations vivantes, dans le folklore tibétain, sont devenues tout à fait analogues à nos fées bienfaisantes. De même la diablesse Hachan est l'ogresse de nos contes. Sur

la scène elle porte un masque de velours cramoisi et plissé, armé de crocs qui se croisent.

Djroazanmo est l'histoire des aventures de deux enfants. C'est aussi et surtout l'histoire de la lutte entre la fée et l'ogresse, entre le bien et le mal, et c'est le triomphe final de celui-ci sur celui-là.



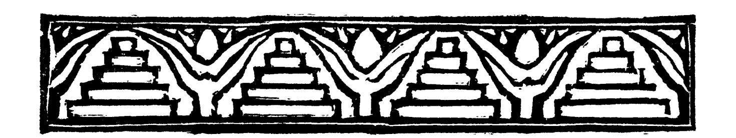


DJROAZANMO

Om mani padme houm !

Quand vous aurez entendu cette histoire de la fée Djroazanmo, il est important que vous récitiez attentivement le *mani.*

Pour celui qui ignore la Doctrine, cette pratique serait inutile. Pour qui ne sait écouter, entendre est inutile. La parole de celui qui enseigne la Doctrine doit être comme l'eau qui tombe d'un roc élevé. Et celui qui écoute la Doctrine doit être attentif comme s'il écoutait l'écho du rocher. Ceci est la tradition des anciens maîtres. C'est aussi ce que les pratiquants de l'avenir devront retenir et observer. Salut à la Tara vénérable qui, née dans le saint des saints du *Potala* et de la syllabe verte *Tam,* s'est affranchie de la transmigration par la lumière de la syllabe *Tam.*



PROLOGUE

Autrefois, à l'époque du bon *Kalpa,* alors que les hommes vivaient cent ans, deux mille cinq cents ans après que le Buddha fut sorti de la douleur (1), les doctrines hérétiques florissaient et le buddhisme déclinait.

A cette époque, les cinq déesses *Qui Savent Tout* et *Qui Volent dans l'Espace* ayant rassemblé comme une tente un arc-en-ciel et les nuages blancs, elles virent les quatre continents et les petites îles.

Elles virent que la doctrine du Buddha et sa religion se relevaient un peu. Mais au Sud, dans le pays barbare des *Mon,* il n'y avait aucune prédication ni aucune assemblée de moines. Comment auraient-ils pu méditer le Grand Compatis-

---

(1) C'est-à-dire après la mort du Buddha. Ce serait exactement de nos jours, si l'auteur, ignorant ou dédaignant la chronologie historique, ne se représentait cette date infiniment plus reculée.

sant? Ne sachant seulement réciter le *mani,* de tels animaux étaient attachés par la voix de moi charnel et de mien. Ces créatures pécheresses étant fortement enchaînées par la haine, l'envie et l'arrogance, les déesses les voyaient souffrant une douleur intolérable, pareille à celle de l'enfer.

Aussi les déesses, à cette vue, furent un moment privées de sentiment. Quand elles reprirent leurs sens, elles pensèrent que toutes ces créatures devaient être arrachées à l'océan de la douleur et que les déesses, pour cela, n'avaient qu'à agir, parler et penser. Alors elles regardèrent et virent ceci :

DANS une grande forêt de l'Inde appelée *Forêt de Santal Heruka,* il y avait un père brahmane appelé *Lowo,* dont la tête était plus blanche qu'une conque, dont les yeux étaient bleus comme des turquoises, qui n'avait plus une perle de dents, et qui, pour se lever, devait s'appuyer sur un bâton. Et il y avait une mère brahmine appelée *Belle,* dont la tête était plus blanche qu'une conque, dont les yeux étaient bleus comme des turquoises, qui n'avait plus une perle de dents, et qui, pour se lever, devait s'appuyer sur un bâton. Tous deux étaient extrêmement vieux; ils avaient longue vie et des richesses et de la puissance réunies. Mais

comme dans leur vieillesse ils n'avaient pas d'enfants, leur douleur était continuelle.

Quand les cinq déesses Qui Volent dans l'Espace eurent vu et compris cela, chacune émit un rayon de lumière. Et ces lumières réunies prirent la forme d'un petit homme en or grand comme le pouce. Et il entra dans le sein de la brahmine par le sommet de sa tête, avec le son de la musique. Aussitôt, la brahmine fut plus légère qu'autrefois et elle se sentit heureuse. Et elle fit un songe comme ceci :

Elle vit le soleil et la lune se lever de son propre cœur et éclairer les quatre continents et les petites îles. Du sommet de la plus haute montagne retentissait la prédication de la religion. Les fils et la fille d'un dieu l'ayant purifiée de toute maladie et des mauvais esprits, son corps fut pareil à un stupa de cristal. Tel fut le présage de son rêve.

Pensant qu'elle avait conçu un enfant qui dirigerait son âme, elle alla en présence du père brahmane Lowo et elle lui dit ces paroles :

« Père, écoute-moi, ô brahmane Lowo.

Je suis plus légère qu'autrefois et je me sens heureuse.

Il m'est arrivé le songe que voici :

De mon propre cœur, le soleil et la lune s'étant levés,

Ils éclairaient les quatre continents et les petites îles.

Du sommet de la plus haute montagne

Retentissait la prédication de la religion.

J'ai rêvé que le fils ou la fille d'un dieu me purifiait.

Le présage heureux de mon rêve est tel que si j'avais conçu un enfant qui dirigeait mon âme. »

Elle parla ainsi. Et le père brahmane s'étant réjoui :

« Mère, écoute-moi, ô brahmine Belle.

Notre désir à nous deux, vieux et vieille, est réalisé.

Mange de bonne nourriture et porte de bons vêtements.

Rejette la mauvaise nourriture et demeure dans la retraite.

Peut-être enfanteras-tu un Bodhisattwa incarné. »

Il parla ainsi. Et la brahmine, selon l'ordre du père, s'enferma dans une sévère retraite. Trois mois s'étant écoulés, du sein de la brahmine l'enfant dit ces paroles :

« *Om mani padme houm !* Que toutes les créatures soient affranchies de la douleur et qu'elles soient heureuses ! »

Ainsi parla l'enfant. Alors la brahmine Belle fut très effrayée. Étant allée en présence du brahmane, elle lui dit ces paroles :

« Père, écoute-moi. O brahmane Lowo.

Cet enfant qui est dans mon sein,

Après trois mois, a dit ces paroles :

Om mani padme houm !

Que toutes les créatures du monde soient affranchies de la douleur et qu'elles soient heureuses.

Quand, jeunes, nous avions les dents blanches, nous n'avions pas d'enfant.

Quand, vieux, nous avons les cheveux blancs, nous avons un enfant.

Comment serait-il l'incarnation d'un Bodhisattva ?

Je crains qu'il ne soit la forme maléfique d'un roi.

Le roi de l'Inde est juste et puissant,

Dès lors, il se peut que j'enfante un mauvais présage.

La loi du roi, la loi du Tibet et la loi de Hor s'appesantiront sur moi.

Faut-il me précipiter du sommet d'une montagne ?

Ou faut-il me jeter au fond d'un grand fleuve ?

Ou faut-il me frapper avec le glaive ?

A moi malheureuse, donne-moi un conseil. »

Elle parla ainsi et le brahmane dit :

« Femme, écoute-moi, ô brahmine Belle.

Om mani padme hom !

Au nord du Tibet neigeux, le Grand Compatissant demeure.

Son corps est blanc et vêtu de peaux de bêtes sauvages.

Et sa bouche répète la prière en six paroles.

Si nous avons un fils, il sera incarnation du Grand Compatissant.

Si c'est une fille, elle sera incarnation d'une Tara sage et volant dans l'espace.

C'est pourquoi mange de bonne nourriture et porte de bons vêtements.

Rejette la mauvaise nourriture et demeure en méditation.

Notre dernier espoir est réalisé. »

Il parla ainsi. Et la brahmine, suivant l'ordre du père, demeura dans une sévère méditation.

Alors, à la fin de la neuvième lune et au commencement de la dixième de l'année de la Terre du Singe [1], le dixième jour, époque favorable, au lever du soleil, la mère n'étant pas malade, de son flanc droit une fille naquit. Aussitôt elle dit : « *Om mani padme houm!* »

En même temps, dans les trois espaces, un arc-en-ciel forma une tente. Et les cinq déesses qui savent tout et volent dans l'espace appelèrent l'enfant *Kahdjroma Djroazanmo* (Bonne à Tous et

(1) La chronologie courante tibétaine situe les années dans un cycle de 60 ans, composé d'un cycle de 12 noms d'animaux multiplié par un cycle de 5 noms d'éléments.

Volant dans l'Espace). Elles lui présentèrent des offrandes et lui annoncèrent ces présages :

« Fille de brahmane, Djroazanmo, il y aura trois époques de ta vie : la jeunesse, l'âge moyen et la vieillesse.

Dans ta jeunesse, au pays de *Mendralgan*,

Le roi *Kalaonbo* et la reine *Hachan* te causeront en même temps une infortune maléfique.

A l'époque de ton âge moyen, tu n'aimeras ni ton père ni ta mère pleins de grâces,

Ni ton époux en face de toi,

Ni tes enfants nés de ta chair.

Alors tu devras t'envoler au ciel.

Si tu te demandes où voler, te rappelant de voler vers l'Ouest, tu arriveras à la demeure des cinq déesses qui habitent l'Espace. »

Elles dirent et s'évanouirent comme l'arc-en-ciel.

A peine fut-elle née, avant toute autre parole, l'enfant dit ces paroles à son père et à sa mère :

« Père, écoute-moi, ô brahmane Lowo.

La vie est rapide comme l'éclair dans l'espace.

Sans tarder, nous mourrons bientôt.

Méditons le *Grand Compatissant*.

Répétons la sainte prière en six paroles.

Retournons nos regards sur notre propre pensée.

Sans jamais nous départir de douceur et de compassion.

N'oublions pas que tout est néant pitoyable.
Mère, écoute-moi, ô brahmine *Belle*.
Votre vie est comme les fleurs du jardin.
Sans tarder il vous faudra mourir.
Méditons le jour que tout ce qui se voit est également vide.
Méditons la nuit que tout ce qui brille est vain et insaisissable.
Méditons l'amour et la pitié pour tous les êtres,
Et le don des richesses qui sont vaines.
Méditons sans arrêt le Grand Compatissant
Et récitons le mani. »

Elle parla ainsi. Le père et la mère se réjouirent en leur cœur. Ils n'avaient pas besoin de donner de lait à leur fille pour l'élever. Elle était vêtue d'une robe de kachika (1) et elle demeurait dans sa chambre en profonde méditation.

Un jour, quelque temps après, le roi Kalaombo du pays de Mendralgan dressa le grand drapeau sur sa terrasse dans le ciel bleu ; il fit souffler de la grande trompe dans l'espace ; et il fit battre le grand tambour au sommet du palais. Alors les ministres et les sujets de Mendralgan étant accourus, le roi leur dit ces paroles :

(1) Étoffe de Bénarès.

« Holà, écoutez, ministres et sujets.
Demain, cela fait un jour, après-demain, deux jours.
Le jour suivant, jour favorable, à l'aurore.
Vous verrez le signal sur la haute montagne
Et nous y chasserons pour le plaisir.
Ministres, allez et préparez-vous. »

Il parla ainsi. Alors les ministres unissant leurs voix, chantèrent au roi cette prière :

« Oh, oh! roi précieux,
O roi de Mendralgan,
Kalaombo, écoute-nous.
Si tu commandes de faire une chasse criminelle,
Les rois de l'Inde, tes égaux,
A cette nouvelle, te blâmeront.
Si tu commandes chasse et pêche,
Les gens de la ville, bien que t'aimant,
Et le bas peuple te mépriseront.
Roi, ne commande pas cette chasse,
Abandonne vraiment cette chasse (1). »

Ils parlèrent ainsi. Et le roi, très mécontent, dit aux Intendants :

« Holà, écoutez, ministres assemblés.
Ce que vous dites est vrai. Mais par exemple,
Voyez les rois de l'Inde.

---

(1) Selon la morale bouddhiste le meurtre des animaux est un crime égal au meurtre des hommes.

Chacun d'eux a des bijoux de prix.

Moi je n'en ai d'aucune sorte.

Je n'ai que ma lice *Épervier de Fer Aboyant.*

Dès lors si je ne vais à la chasse criminelle,

Je n'ai que faire de ma lice,

C'est pourquoi taisez-vous et préparez-vous à faire cette chasse. »

Parlant ainsi, le roi n'écoutait pas leurs conseils.

Quand le troisième jour fut venu, le roi avec sa cour de ministres et de sujets, avec des héros et des archers tenant leurs armes prêtes, ayant emmené la lice Épervier de Fer Aboyant, ils partirent pour la chasse.

Dans toutes les montagnes de l'Inde ils cherchèrent des bêtes sauvages et n'en trouvèrent pas. Alors aux confins de l'Inde et du pays barbare des *Mon,* il y a une grande forêt où demeurent beaucoup de bêtes sauvages et de cerfs.

Ils y lâchèrent la lice Épervier de Fer Aboyant.

Et ce même jour ils tuèrent trente-sept cerfs. Mais le soir venu, la lice disparut comme un arc-en-ciel dans l'espace et elle fut perdue.

Le roi souffrant une vive douleur dit ces paroles :

« Oh, oh ! ministres assemblés, écoutez-moi.

En ce jour même, j'ai perdu ma lice Épervier de Fer Aboyant.

Elle est mon joyau indispensable.
Jamais, que je ne l'ai retrouvée,
Je ne retournerai dans mon royaume.
Ce soir nous dormirons sur le sommet de cette montagne.
Demain, au lever du soleil,
Nous irons à la recherche de ma lice.
Nous irons à la recherche d'Épervier de Fer Aboyant. »

Il parla ainsi. Et ce même soir, le roi et les ministres, au sommet de la montagne, se couchant sur leurs arcs et leurs flèches comme oreillers, ils s'endormirent.

Le matin, dès l'aurore, le roi dit ces paroles :
« Ministre *Trinadẓin,* réveille-toi et regarde.
Écoute si quelque voix d'homme ou de chien se fait entendre.
Cherche s'il y a quelque empreinte de chienne. »
Aussitôt le ministre se leva et regarda.

Mais il n'entendit aucune voix d'homme ni de chien et il ne trouva aucune empreinte. Alors il pensa que la chienne n'était plus.

De nouveau, montant au sommet d'une haute montagne il regarda dans toutes les directions. A l'Est, au milieu d'une épaisse forêt, une plaine bien unie s'étendait. Et d'une grande maison bien bâtie on voyait une fumée qui montait. Alors le

ministre étant redescendu vers le roi, il lui dit ces paroles :

« Oh, oh ! roi Précieux.

Seigneur qui commandes aux hommes, écoute-moi.

Je n'ai entendu aucune voix d'homme ni de chien,

Je n'ai vu aucune empreinte de chienne.

Et j'ai pensé que la lice n'était plus.

De nouveau j'ai regardé du sommet d'une haute montagne.

A l'Est, au milieu d'une épaisse forêt,

Dans une plaine bien unie

J'ai vu une grande maison bien bâtie.

Et une fumée en montait.

Peut-être la lice y est-elle. »

Il dit et le roi se réjouissant dans son cœur :

« Tu es un ministre habile et plein d'intelligence.

Sûrement la lice est là-bas. »

Il dit et le roi avec toute la cour des ministres tournant leurs visages vers la grande forêt de l'Inde nommée *Santal Heruka*, ils partirent.

Ils arrivèrent à la porte de la maison et virent une empreinte pareille à celle de la lice. Alors le ministre Trinadzin frappa à la porte.

Après un moment, par la fenêtre de la maison,

un vieux brahmane dont la tête était plus blanche qu'une conque, dont les yeux étaient bleus comme des turquoises, qui n'avait plus une perle de dents et qui pour se lever devait s'appuyer sur un bâton, demanda qui était là. Alors le roi retirant de son cou l'excellente écharpe de félicité, il la posa sur la fenêtre, puis il dit :

« Oh, oh! vieux brahmane, écoute-moi.
Mon pays est Mendralgan
Et mon nom est Kalaombo.
Hier, pendant le matin,
Sans penser à mal, j'ai chassé.
Nous avons tué trente-sept cerfs.
Le soir, ma lice s'est perdue et n'est pas retrouvée.
Ce matin nous sommes allés à la recherche de ma lice Épervier de Fer Aboyant,
Et nous avons trouvé sa trace à ta porte.
O vieux brahmane, rends-moi ma lice. »

Il parla ainsi. Et le vieux brahmane se hâta disant :

« C'est le roi Kalaombo.
Il exerce la justice et il est puissant.
Il est une lumière plus chaude que le feu,
Il est une vague plus terrible que le fleuve.
Il est plus fin qu'un crin de cheval.
Sa lèvre est plus roulée que la feuille de moutarde blanche.

Il est plus subtil que la farine.

Je l'avais seulement entendu dire mais ne l'avais pas encore vu.

Il ne serait pas venu sans raison à ma porte. »

Pensant ainsi et tremblant de tout son corps, le brahmane ouvrit la porte et sortit. Joignant les paumes de ses mains il dit au roi :

« Oh, oh ! roi précieux,

Kalaombo, écoute-moi,

Nous sommes deux vieux brahmanes qui tombons en ruines.

Dans notre jeunesse même, nous n'étions capables de rien.

Maintenant que nous sommes près de mourir de vieillesse,

La lice du roi, Épervier de Fer Aboyant,

Nous ne l'avons pas vue, pas vue. Nous ne savons, ne savons pas.

L'eussions-nous vue, qu'en ferions-nous ?

Grand roi, si tu ne me crois pas,

Tu peux regarder dans ma maison. »

Disant ainsi il ouvrit la porte de sa maison. Le roi et les ministres entrèrent cherchant partout la lice et ne la trouvant pas.

Entre trois portes, ils virent une vieille brahmine dont la tête était blanche comme une conque, dont les yeux étaient bleus comme des turquoises, qui n'avait plus une perle de dents, qui pour se

lever devait s'appuyer sur un bâton, et qui récitait le *mani*. Le roi pensa dans son cœur :

« Ces deux vieux brahmanes, durant une longue vie, ont amassé trésors et richesses.

C'est une bénédiction du Grand Compatissant.

C'est peut-être le fruit de la récitation du *mani*. »

Ayant ainsi pensé, le roi eut foi en eux.

Cependant il demeurait affligé de la perte de sa lice.

Or il y avait une porte fermée à clef. Le roi la frappa de son pied et y enfonça son bâton et il dit :

« Vieille brahmine, ouvre cette porte.

Ma lice est peut-être ici. »

La vieille brahmine salua le roi, s'agenouillant et joignant les paumes de ses mains et elle dit :

« Oh, oh, roi précieux,

Kalaombo, écoute-moi.

Nous sommes deux vieux brahmanes qui tombons en ruine.

Dans notre jeunesse même nous n'étions capables de rien.

Maintenant que nous sommes près de mourir de vieillesse,

La lice du roi, Épervier de Fer Aboyant,

Nous ne l'avons pas vue, pas vue. Nous ne savons, ne savons pas.

L'eussions-nous vue, qu'en ferions-nous?

Grand roi, si tu ne nous crois pas,

Ordonne que j'ouvre, et j'ouvrirai cette porte.

Mais ne nous ordonne pas autre chose. »

Disant ainsi elle ouvrit la porte de la chambre. Et le roi vit une jeune fille non pareille aux filles des hommes, mais pareille à la fille d'un dieu. Elle était vêtue d'une robe pure en Kachika.

Et elle était marquée du signe des fées qui savent tout et qui volent dans l'espace.

Et elle était de race noble et de haute naissance;

Belle à voir, harmonieuse à entendre, de suave odeur,

Et agréable à toucher.

Cette fille qui portait le signe des fées, ravissait l'âme dès qu'on l'avait vue. Le roi pensa dans son cœur :

« Ma lice Épervier de Fer Aboyant

A certainement disparu.

Car à la porte du brahmane j'ai vu l'empreinte de son pied.

C'est un avertissement des déesses qui volent dans l'espace. »

Pensant ainsi il retira de son reliquaire une turquoise appelée Lumière Blanche et il la posa sur la tête de la fée Djroazanmo. Et il donna ces ordres aux vieux brahmanes :

« Cette fille, ô brahmanes vieux et vieille,
Il faut la donner au roi comme épouse.
A partir de ce jour, cette fille,
Ne dites pas qu'elle s'est envolée dans le ciel.
Ne dites pas qu'elle s'est enfoncée sous la terre.
Ne dites pas qu'un homme puissant l'a enlevée.
Ne dites pas qu'un homme riche l'a séduite.
Ne dites pas qu'un trompeur l'a volée.
Ne dites pas qu'un mendiant l'a mendiée.
Ne laissez pas cette fille s'en aller.
Car si vous la disiez partie,
Songez, brahmanes, que je prendrais votre vie.
Demain et après-demain cela fait deux jours ;
Le troisième jour, jour de déesse, à l'aurore,
A vous brahmanes, j'apporterai le prix de votre fille.
Si vous n'avez pas de serviteurs, je vous en enverrai.
Et j'emmènerai votre fille comme épouse.
Préparez-vous à me la donner en mariage. »
Ayant ainsi parlé, le roi avec ses ministres retourna dans son royaume.
Alors la fée Djroazanmo pensa dans son cœur :
« Hélas! Plutôt que devenir l'épouse de ce roi criminel,
Il est préférable de mourir.
Cependant les cinq déesses, disant leur prophétie, m'ont bénie.

Voilà l'infortune maléfique prédite par les déesses. »

Cessant de méditer, elle sortit de la chambre

Et prenant une écharpe en guise d'ailes, elle voulut prendre son vol. Le père et la mère brahmanes connaissant son dessein, le père Lowo saisissant le pan droit du voile de sa fille, parla ainsi :

« Fille du vieux brahmane, écoute-moi.
Djroazanmo, écoute-moi un moment.
Il est merveilleux que tu voles.
Si tu t'envoles, tes vieux parents resteront seuls.
Le roi de Mendralgan est sévère et puissant.
Et il nous a donné cet ordre sévère :
Si Djroazanmo ne demeure pas,
Il nous privera de la vie.
Pense dans ton esprit, Djroazanmo,
En reconnaissance pour ton père et ta mère,
Ne disparais pas dans le ciel mais demeure. »

Il suppliait ainsi et versait beaucoup de larmes.

Alors la mère saisissant le pan gauche du voile de sa fille, parla ainsi :

« Fille, écoute-moi un moment,
C'est grande merveille que tu voles.
A l'époque de ta naissance,
Les cinq déesses firent une prédiction

Pour les trois âges de ta vie.

Elles ne prédirent pas que tu volerais dès le premier âge.

Mais elles prédirent que tu volerais à l'âge du milieu.

Maintenant est ton premier âge.

Le temps de voler n'est pas encore venu.

Réfléchis dans ton esprit, Djroazanmo.

Reste par gratitude pour tes parents. »

Ainsi disant, le père et la mère pleuraient de douleur et suppliaient. La jeune fille pensa dans son cœur :

« Mes parents n'ont pas de pitié. »

Mais, par gratitude pour ses parents, elle rentra dans la maison. Et les parents se réjouirent.

Le jour dit, le roi Kalaombo arriva de Mendralgan avec des chevaux, des éléphants, des bijoux qui comblent les désirs, des colliers, de l'or, de l'argent et des corbeilles de thé en charges illimitées. La cour des serviteurs présenta ces richesses aux deux brahmanes pour prix de leur fille. Ils ornèrent Djroazanmo de parures précieuses inconcevables. Et elle monta sur un cheval noir appelé *Pieds Blancs*. Sur le meilleur cheval nommé *Qui vole comme l'oie sauvage*, le roi Kalaombo monta. Et sur le cheval *Qui prend le Cœur* monta le ministre Trinadzin. Le roi et la princesse furent reçus par des chants et des danses et des jeux.

Et faisant une procession, ils entrèrent dans le palais de Mendralgan.

Alors le roi s'assit sur un trône d'or. Et la princesse s'assit sur un trône de turquoise.

La lumière du trône d'or frappait le trône de turquoise. Et la lumière du trône de turquoise frappait le trône d'or. Et la lumière des deux trônes éclairait tout le palais. Si on regardait du dehors, on voyait le dedans du palais. Du dedans on voyait dehors comme s'il était translucide. Et, rempli de lumière, sans dehors ni dedans, le palais fut semblable à un palais céleste. A ce moment le roi et la reine se réjouissaient dans le plus grand bonheur.

La fée Djroazanmo vint à penser dans son cœur.

« Pourquoi fallut-il que je vinsse ici ?
C'est pour que je convertisse à la religion
Le roi criminel, la cour et les sujets. »

Ayant ainsi pensé, elle dit au roi ces paroles :

« Hélas ! roi précieux. Kalaombo, écoute-moi.
Les joies du monde ne sont qu'un rêve.

Les liens terrestres et les plus belles des richesses sont cause de péché.

Parce que toute chose composée est éphémère,

Il est temps de réaliser la grande cause de l'au-delà.

Nous ne savons quand nous mourrons et la vie est sans durée.

C'est pourquoi méditons le Grand Miséricordieux.

Et récitons du fond du cœur la prière en six paroles.

Renonçons aux dix péchés et pratiquons les dix vertus.

Toujours pleins de douceur et de compassion,

Ne comptons les plus grandes choses que pour du néant. »

Elle parla ainsi. Et le roi rempli d'allégresse lui répondit :

« Djroazanmo, il en est ainsi. »

Et il dressa pour les yeux le grand étendard dans le ciel bleu. Il souffla la grande trompe dans l'espace. Il fit battre le tambour au sommet du palais. La cour et les sujets de Mendralgan étant accourus, le roi leur dit ces paroles :

« Ministres et sujets, écoutez-moi.

Ma lice Epervier de Fer Aboyant

Qui a disparu en un moment dans le ciel,

Et dont la trace d'épervier allait jusqu'à la porte du brahmane,

Ne peut être qu'une incarnation de Djroazanmo.

Djroazanmo aime la sainte Doctrine.

Et moi, comme elle, j'aime sa religion.

Vous aussi, ministres et sujets, pratiquez-la avec zèle.

Rejetant les dix péchés, gardez les dix vertus.

Méditez le Grand Miséricordieux Avalokita.

Du fond du cœur récitez le *mani*.

Toujours pleins de douceur et de miséricorde,

Ne prenez les plus grandes choses que pour du néant.

Et si vous commettez les noirs péchés,

Je vous punirai dans votre corps et dans votre vie.

Rappelez-vous ceci, ministres et sujets. »

Ainsi parla le roi. Les ministres royaux et le peuple de Mendralgan se réjouirent dans la pratique des dix vertus. Et les biens de la terre et les richesses augmentaient plus qu'autrefois et se multipliaient.

En ce temps-là comme Djroazanmo habitait une chambre appelée *Temple des Taras* et protégeant des huit frayeurs, elle mit au monde une fille. Cette fille fut appelée *Lhazikuzan* (*Déesse Toute Bonne*). Quand elle eut trois ans sa mère enfanta un fils, héritier royal.

Ce fils fut appelé *Lhazé* (*Fils des dieux*). Après la naissance du fils, la mère et ses deux enfants vécurent comblés de bonheur. C'est alors que l'infortune maléfique, venue du diable, advint de la manière suivante.

Le roi Kalaombo avait une première reine appelée *Hachan*. Et cette reine avait, pour épier son

visage, une esclave nommée *Zimarango (Magnifique Tête de Chèvre)*. Un jour cette esclave vit Djroazanmo et ses enfants. Et elle pensa :

« Quelle funeste nouvelle à porter aux pieds de ma maîtresse !

Le roi Kalaombo a pris une seconde princesse épouse.

Il y a un fils héritier pour sa descendance.

Et il y a une fille pour étendre les relations de la maison royale. »

Pensant ainsi, elle alla en présence de la reine Hachan et dit :

« Noble princesse, écoute-moi.

Le roi Kalaombo a pris une seconde princesse épouse.

Il y a un fils héritier pour la descendance,

Et il y a une fille pour étendre les relations de la maison royale.

Noble princesse, ne t'afflige plus de n'avoir pas d'enfants. »

Elle dit et la reine ogresse pensa dans son cœur.

« Les nouvelles venues de loin sont moitié vraies, moitié fausses.

Mais celle-ci vient de près et je dois voir moi-même. »

Pensant ainsi elle alla sur la terrasse de la chambre appelée Temple des Taras.

Elle regarda et vit Djroazanmo avec ses deux enfants. Alors, soulevée de colère, elle dit :

Ce que m'a rapporté Zimarango est vrai.

Je suis la fameuse reine Hachan.

Toi, Djroazanmo, tu es venue en ennemie.

Si, dans le cours de ce jour, je ne puis vous manger tous trois, mère et enfants,

Que les déesses protectrices de ce pays me dévorent. »

Ayant dit, l'ogresse découvrit trois fois toutes ses dents et ses crocs. Puis elle rentra dans sa chambre.

Alors Djroazanmo pensa dans son cœur :

« Quand les cinq déesses ailées qui volent dans l'espace me bénirent avec des présages,

Elles m'annoncèrent qu'une infortune me viendrait d'un démon femelle.

Ce démon femelle, le voici. »

Elle envoya le prince Lhazé auprès de son père, et prenant sa fille Lhazikuzan sur son sein, elle lui dit :

« Ma fille, écoute-moi. Lhazikuzan, écoute-moi.

A ma naissance, les déesses qui volent dans l'espace me firent des présages.

Une grande infortune me doit venir des démons.

Ce démon est ici; c'est la reine Hachan.

Si nous restons ici, elle nous mangera.

Ma fille, prends l'ornement et le vêtement de ta mère.

Vous deux, frère et sœur, allez confier au roi votre père votre destin heureux ou malheureux.

Moi, votre mère, je vais dans la patrie des déesses ailées. »

Elle parla ainsi. Et détachant ses ornements qui tintèrent, elle les déposa.

Et défaisant les arcs-en-ciel de sa robe de soie, elle la déposa. Alors elle fut nue. Et regardant vers le ciel bleu, chemin des ailes, elle s'envola. Et elle vola dans l'ouest, vers le séjour des déesses ailées.

Lhazikuzan pensa voler aussi et suivre sa mère et elle fit le mouvement de s'envoler; mais elle ne put s'élever d'une seule brasse. Et la chambre de sa mère fut vide comme un nid d'oiseau vide.

Seuls la robe et l'ornement brillaient.

Alors Lhazikuzan fut près de mourir.

Lhazé revenait à la chambre de sa mère. Il ne vit plus sa mère, mais trouva sa sœur dans la douleur. Il lui dit ces paroles :

« Sœur aimée, écoute-moi. O Lhazikuzan.

Où s'en est allée notre mère ? Qui t'a fait de la peine ? »

Et Lhazikuzan prenant son frère dans ses bras :

« Lhazé, écoute-moi.

Lorsque nous étions heureux, mère et enfants, dans la chambre Temple des Fées,

La servante Zimarango, esclave de cette reine Hachan, nous a vus.

Et la servante alla le dire à la reine ogresse

Et l'ogresse vint elle-même voir si c'était vrai ou faux.

Et elle nous vit tous trois, mère et enfants.

Alors, soulevée de colère, elle a dit :

Ce que m'a rapporté Zimarango était vrai.

Je suis la fameuse Hachaṅ.

Toi, Djroazanmo, tu es venue en ennemie.

Si, dans le cours de ce jour, je ne puis vous manger tous trois, mère et enfants,

Que les déesses protectrices de ce pays me dévorent.

Ayant dit, l'ogresse a découvert trois fois toutes ses dents et ses crocs.

Ce spectacle effrayant était intolérable.

Notre mère n'a pu supporter cette infortune et m'a dit :

Une infortune me devait venir du démon.

Ce démon est la reine Hachan.

Si nous restons ici elle nous mangera.

Moi, votre mère, je vais au séjour des déesses ailées.

Ma fille, prends l'ornement et le vêtement de ta mère.

Vous deux, frère et sœur, allez confier votre destin au roi votre père.

Notre mère a parlé ainsi. Et puis elle a re gardé le ciel bleu et elle a disparu.

Maintenant nous deux qu'allons-nous faire ? »

Lhazé lui répondit :

« Sœur aînée, s'il en est ainsi,

En ce lieu la haine sera pareille contre nous.

Si l'ogresse vient, elle nous mangera.

Ne restons pas ici, mais allons voir notre père. »

Il dit et tous deux allèrent devant leur père. Et Lhazé s'étant agenouillé et versant des larmes pria ainsi :

« Père Kalaombo, écoute-moi.

Tandis que notre mère et nous enfants, vivions heureux dans la chambre Temple des Fées,

L'esclave Zimarango de la reine Hachan nous a vus

Elle est allée le dire à la reine.

Et la reine ogresse alla voir si c'était vrai et elle nous vit.

Alors elle fut soulevée de colère et dit :

Ce que m'a rapporté Zimarango était vrai.

Je suis la fameuse reine Hachan.

Toi, Djroazanmo, tu es venue en ennemie.

Si, dans le cours de ce jour, je ne puis vous manger tous trois, mère et enfants,

Que les déesses protectrices de ce pays me dévorent.

Ayant dit, l'ogresse a découvert trois fois toutes ses dents et ses crocs.

Ce spectacle effrayant était intolérable.

Notre mère ne put supporter cette infortune et dit :

Selon la prédiction que les déesses firent à ma naissance,

Une infortune me doit venir du démon.

La reine Hachan est ce démon.

Si nous restons ici l'ogresse nous mangera.

Ma fille, prends l'ornement et le vêtement de ta mère.

Moi, sans tarder, je vais au séjour des Taras.

Vous deux, frère et sœur, allez confier votre destin au roi votre père.

Ayant dit cela, elle disparut dans le ciel bleu.

Que notre père ait pitié de notre infortune. »

Et comme tous deux, s'étant prosternés, versaient des pleurs, le roi leur père, entendant comment Djroazanmo avait disparu, tomba privé de sentiment. Les serviteurs répandirent sur son visage de la fraîche essence de santal et le roi recouvra le sentiment.

Et il pensa :

« Les nouvelles venues de loin sont moitié vraies moitié fausses.

Cette nouvelle-ci vient de près, il me faut aller voir. »

Et il se hâta vers la chambre Temple des Fées. Et il s'arrêta sur le seuil de la porte. La chambre

était vide comme un nid d'oiseau vide. Seuls l'ornement, les turquoises et le vêtement abandonnés brillaient. Et le roi fut comme si son cœur était arraché. Il monta sur la terrasse du Temple des Taras et, enveloppant sa tête dans son manteau, il souffrit une grande douleur. Son fils Lhazé vint contre sa poitrine, unit sa bouche à sa bouche et son cœur à son cœur et lui dit pour le consoler :

« O père Kalaombo, écoute-moi.

Ma mère a disparu dans le ciel.

Cela ne veut pas dire qu'elle ait fini de vivre.

Elle peut s'être envolée pour le bienfait des créatures.

Dès lors il n'y a pas de sujet de s'affliger.

Mais écartant le chagrin, adressons-lui une prière.

Peut-être notre mère reviendra aussitôt. »

Il pria ainsi. Et le père pensa :

« Mon fils doit être incarnation du Grand Miséricordieux,

Pour qu'à trois ans il sache ainsi consoler. »

Prenant son fils par la main droite et sa fille par la main gauche, il les mena sur la terrasse de la chambre Temple des Taras, et là, levant les yeux au ciel, il chanta cette prière :

« Oh, trois Joyaux qui ne trompez pas, je vous en prie, bénissez ma prière et exaucez-la.

Djroazanmo, écoute-moi.

Ne vole pas dans le ciel bleu, mais reviens dans ta chambre.

Je vaincrai la colère de l'ogresse. Djroazanmo, crois-moi.

Ne vole pas dans le ciel bleu, mais reviens dans ta chambre.

O toi qui peux abandonner ton fils Lhazé,

Qui peux abandonner ta fille, enfants divins,

Toi qui, le cœur loin de moi, abandonnes Kalaombo,

Toi qui dédaignes ta robe et ton ornement,

Il faut avoir pitié de tous les êtres.

Écoute la prière de Kalaombo. »

Il pria ainsi. Mais ils ne virent pas le corps de Djroazanmo et ils n'entendirent pas sa voix. Alors le père et les enfants s'en retournèrent vers le palais et se couvrant la tête de leurs manteaux, ils demeurèrent souffrant une grande douleur.

Vers ce temps-là, la reine Hachan rassembla les ministres et leur dit :

« Holà, ministres assemblés, écoutez-moi.

Si le roi Kalaombo était fidèle à sa parole d'autrefois,

Il ne devait prendre d'autre épouse que moi.

Infidèle à sa parole d'autrefois,

Il a pris Djroazanmo comme deuxième épouse.

Depuis six années, il n'a jamais porté sur moi ses regards.

A-t-on jamais ouï rapporter traitement pareil ?

Voyez les rois de l'Inde,

Eux aussi épousent beaucoup de princesses.

Elles sont également traitées sans regret.

Comment supporterai-je une telle partialité ?

Quand même Djroazanmo disparaîtrait dans le ciel,

Et bien que nous soyions loin de nous en emparer,

Il nous reste au moins ses enfants.

Si je donne au roi de l'eau de folie bien clarifiée et fondue,

Et s'il montre des manières de fou,

Nous l'emprisonnerons pendant six années.

Comme récompense, ministres, je vous donnerai tant de richesses que vous désirerez,

Et j'en distribuerai aux serviteurs et aux sujets.

Rappelez-vous cela, ministres assemblés. »

Elle parla ainsi et tous les ministres tombèrent sous le pouvoir de la reine ogresse, et, s'accordant en conseil, ils furent unanimes. Ils portèrent au roi, pour le faire divaguer, un breuvage de folie bien clarifié. Arrivés devant le roi ils lui dirent ces paroles :

« O roi précieux, Kalaombo, écoute-nous.

Si Djroazanmo est disparue dans le ciel,

Il y a encore une reine en harmonie avec ton cœur.

Tu as un fils pour ta descendance;

Tu as une fille pour étendre les relations au dehors.

Ta santé n'est atteinte par aucune des quatre causes de maladie.

Nous autres, serviteurs et sujets, augmentons en nombre.

De tout cela il ne faut pas s'affliger.

Mais laissant le chagrin, bois ce vin de raisin.

Et l'ayant bu, chante un chant religieux. »

Ayant dit ces paroles, les ministres offrirent au roi l'eau de folie bien clarifiée qu'ils avaient préparée. Le roi ne pensa pas que c'était de l'eau de folie. Mais il pensa :

« Les ministres m'ont apporté ce vin de raisin pour consoler mon âme. »

Et s'oubliant il but beaucoup d'eau de folie. En un instant il devint fou.

Tantôt il se levait, tantôt il s'asseyait. Tantôt il disait : « O ma Djroazanmo ! » et il regardait le ciel. Tantôt il chantait, tantôt il dansait. Et il faisait beaucoup d'autres folies variées. Alors la reine dit :

« Ministres, amenez-moi Kalaombo comme prisonnier. »

Et Zimarango gardait la prison. On passait la nourriture du roi au moyen d'une corde.

Un jour la reine vint à penser :

« Si j'ordonne aux ministres de tuer les deux enfants,

Ils ne le feront pas, car ils ont pour eux de l'amour.

De plus la beauté de ces deux enfants est charmante.

Ils ne ressemblent pas aux enfants des hommes, mais aux enfants des dieux.

— Pour avoir chance de les détruire, il me faut simuler une grande maladie. »

Pensant ainsi, elle fit un grand lit ; elle se couvrit de haillons souillés et elle porta sur son corps une peau pourrie. Elle peignit sa joue droite avec du vermillon et sa joue gauche avec de l'indigo. Et elle fit semblant de dormir en disant :

« *A-ra-a*. Quelle douleur intolérable ! »

Alors les ministres s'étant assemblés, s'approchèrent du lit et dirent ces paroles :

« Hélas, précieuse reine,

Quelle est la douleur de votre maladie ?

Quelle est la chaleur de votre fièvre ?

Quelles prières, quelle médecine donnée avec cérémonie, vous guériront ?

Y a-t-il quelque moyen de vous guérir ? »

La reine ogresse répondit :

« La brûlure de ma fièvre, aucune prière ne la peut guérir ?

Aucun remède donné avec cérémonie ne la peut guérir.

Le seul moyen de me guérir vous ne le voudrez pas. »

Elle parla ainsi et les ministres reprirent :

« O sainte reine, écoutez-nous.

Quelle douleur de maladie ! Quelle brûlure de fièvre !

Si aucune prière ni aucun remède donné avec cérémonie ne vous peuvent guérir,

Quel est l'autre moyen de vous guérir ?

Les deux enfants royaux sont encore petits.

Nous, ministres, n'avons que vous comme reine.

Nous vous en prions, quoi que vous demandiez, répondez-nous. »

Et l'ogresse répondit :

« Ministres assemblés, écoutez-moi.

Pour la brûlure de ma fièvre

Les prières sont inutiles.

Les remèdes donnés avec cérémonie sont inutiles.

Le seul moyen de me guérir vous est impossible.

La médecine qui me guérirait est celle-ci :

C'est le cœur des deux enfants.

Si vous les retirez par le dos et me les donnez à manger, je serai guérie. »

Elle parla ainsi. Et les ministres devenus sombres répondirent :

« Nous tuerons les deux enfants. »

Et la reine se réjouit disant :

« Ministres, qu'il en soit ainsi.

Appelez les deux frères bourreaux de Mendralgan qui ignorent le bien et le mal. »

Alors les deux frères arrivèrent auprès du lit de l'ogresse et dirent :

« Veuille nous ordonner. »

Et l'ogresse leur commanda :

« Bourreaux *Long Vêtu* et *Court Vêtu*, écoutez-moi.

Bourreau *Long Vêtu,* va et arrache le cœur de Lhazikuzan par le dos.

Bourreau *Court-Vêtu,* va et arrache le cœur du prince Lhazé par le dos.

C'est le remède que je dois prendre.

Aussi apportez-moi les cœurs tout chauds battant.

Comme récompense, je vous donnerai toute richesse que vous désirerez.

Voire une partie du royaume de *Gnaris*.

Allez donc vite. »

Et les deux bourreaux partirent aussitôt, ne pouvant tolérer l'ordre de l'ogresse.

Ils arrivèrent à la chambre des enfants et

ouvrirent la porte. Les enfants, à la manière des petits, jouaient ensemble.

Lhazé s'assombrit et dit :

« Bourreaux Long-Vêtu et Court-Vêtu, écoutez-moi.

Autrefois, quand vous veniez près de moi, je m'en réjouissais grandement.

Maintenant que vous venez près de moi, je suis grandement malheureux.

Pourquoi venez-vous ?

Tous les ministres sont au pouvoir de la reine.

La reine et les ministres ont tenu conseil.

Vous venez pour nous tuer.

Quel mal avons-nous fait ?

N'avez-vous pas pitié de nous tuer ?

Ce serait un grand crime. Pensez-y bien, ô frères bourreaux. »

Disant ainsi, il sanglota sans pouvoir retenir ses larmes. Le plus jeune des frères bourreaux fut touché par la foi et, sans tuer, il dit à son frère :

« Frère aîné, écoute-moi.

N'être l'aîné que par le nombre des années, ce n'est pas être l'aîné.

Mais être l'aîné par la sagesse, c'est vraiment être l'aîné.

Au temps où l'excellente Djroazanmo était là,
Ces enfants avaient rang de princes,



Et personne n'aurait pu seulement enjamber leur ombre.

Comment oser maintenant frapper leurs corps ?

Sauvons plutôt leurs vies.

A la porte du palais il y a deux petits chiens.

Nous enlèverons leurs cœurs par le dos.

Et si nous les donnons à la reine ce serait préférable. »

Il dit et Long-Vêtu s'étant réjoui, les deux frères s'accordèrent et dirent ces paroles :

« Enfants des dieux, écoutez-nous bien.

L'ogresse et les ministres ayant tenu conseil,

Nous ont envoyés, bourreaux criminels, pour vous tuer.

Du temps que Djroazanmo était là,

Personne n'aurait osé marcher sur votre ombre.

Comment maintenant oserions-nous frapper vos corps ?

Enfants héritiers, n'allez plus jouer dans le jardin.

Si l'ogresse Hachan vous voyait, elle vous ferait tuer.

Vos parents eux-mêmes ne vous donneraient meilleur conseil.

Nous deux, frères bourreaux, vous disons secrètement que certains ministres vous aiment comme autrefois. »

Disant ainsi ils sauvèrent la vie des enfants

royaux. Et ils tuèrent les deux frères petits chiens à la porte du palais. Et portant leurs cœurs à l'ogresse, ils lui dirent ces paroles :

« O reine sainte, écoute-nous.

Nous deux, frères criminels, nous avons sans pitié tué les deux princes.

Le plus gros cœur est celui de Lhazikuzan.

Le plus petit est le cœur de Lhazé excellent.

Sainte reine, nous te les offrons pour ton plaisir.

Nous ne voulons pas la moitié du Gnaris comme récompense.

Protège-nous de ton amour comme avant. »

Ils parlèrent ainsi. Alors la reine se réjouit et mangea les deux cœurs avec du sel. Alors elle enleva le rouge et l'indigo de ses joues ; elle revêtit des ornements et des atours ; et elle montra les manières de la santé.

La reine se promenait chaque jour sur la terrasse du palais. Un jour les deux enfants, emportés par leur jeunesse, arrivèrent en jouant dans le jardin. L'ogresse les ayant aperçus pensa dans son cœur :

« Hélas ! les deux bourreaux qui ne savent discerner le bien et le mal, n'ont pas tué les enfants.

Ils se sont joués de moi.

Tous les ministres aiment ces enfants, car leur beauté est charmante.

Il faut que je simule encore une grande maladie. »

Pensant ainsi elle fit un grand lit. Elle se couvrit de haillons souillés. Et elle porta sur son corps une peau pourrie. Elle peignit sa joue droite avec du vermillon et sa joue gauche avec de l'indigo. A la tête du lit elle roula ses parures et ses ornements. Et elle disait :

« A-ra-a ! Quelle douleur ! quelle douleur intolérable ! »

Et elle demeurait immobile. Aussi tous les ministres s'étant assemblés à la tête du lit, demandèrent quelle maladie elle avait :

« Hélas ! reine sainte, écoutez-nous.
Quelle est la douleur de votre maladie ?
Quelle est la brûlure de votre fièvre ?
Quelle médecine donnée avec cérémonie,
Quelle prières propitiatoires vous guériront ?
Quel est le moyen de vous guérir ? »

L'ogresse, pleine de fureur, ne répondit pas un seul mot. Mais elle se coucha la tête aux pieds et dormit. Alors, les ministres allèrent au pied du lit. Mais la reine tourna la tête à gauche et dormit. Alors les ministres se portèrent du côté gauche et dirent ces paroles :

« Quelle est la douleur de votre maladie ?
Quelle est la brûlure de votre fièvre ?
Si les prières ne vous guérissent,

Si les remèdes donnés avec cérémonie ne vous guérissent,

Quel est le moyen de vous guérir ?

La reine Djroazanmo a disparu dans le ciel.

Vous avez vous-même emprisonné le roi.

Les deux enfants étant tués ne sont plus.

Nous, ministres, n'avons plus que vous pour veiller sur nous et penser à nous. »

Ils parlèrent ainsi. Et la reine, appuyée sur son esclave Zimarango, se souleva et dit :

« Vous tous ministres, écoutez-moi.

Ce qui m'aurait guérie, vous ne l'avez pas fait.

Vous m'avez dit que les cœurs étaient ceux des enfants.

Mais vous m'avez donné les cœurs de deux frères chiens.

Aussi mon mal s'est aggravé.

Entièrement souillée, je suis devenue infecte.

Si maintenant je suis malade, laissez-moi être malade.

Si je dois mourir, laissez-moi mourir. »

Ayant dit, elle retomba évanouie.

Alors les ministres assemblés :

« Il n'y a que Lhazé pour la descendance royale.

Il n'y a que Lhazikuzan pour étendre les relations au dehors.

Malgré que vous nous ordonnez de les tuer, nous ne le pouvons. »

La reine répondit :

« En effet, il n'est pas de votre rang de tuer vous-mêmes, ô ministres.

Mais à la frontière du pays de Mendralgan,

Il y a deux frères pêcheurs ignorant le bien et le mal.

Appelez-les. »

Elle dit, et les ministres ayant appelé les deux pêcheurs, ils les conduisirent auprès du lit de l'ogresse. Et l'ogresse dit :

« Pêcheur aîné, va, et précipite Lhazikuzan dans la mer.

Pêcheur cadet, va, et précipite le fils royal Lhazé dans la mer.

Je vous donnerai les richesses que vous désirez.

Hâtez-vous. »

Elle dit, et les frères pêcheurs se hâtant d'obéir aux ordres de la reine, arrivèrent à la chambre des deux enfants. Ils ouvrirent la porte et entrèrent. Les enfants étaient en grand chagrin à cause de l'absence de leur mère. Aussitôt Lhazé s'assombrit et dit :

« Pêcheurs, écoutez-moi.

Autrefois, quand vous veniez près de moi, je m'en réjouissais grandement.

Aujourd'hui que vous venez, je suis rempli de frayeur.

Pourquoi êtes-vous venus ?

Tous les ministres sont tombés au pouvoir de la reine ogresse.

La reine et les ministres ont tenu conseil. Vous venez pour nous tuer.

Oseriez-vous tuer des innocents ? N'avez-vous pas pitié ?

Ne serait-ce pas un grand crime !

Pensez-y bien, ô frères pêcheurs. »

Il parla ainsi et il sanglotait comme si on lui arrachait le cœur. Le plus jeune des pêcheurs dit alors :

« Écoutez-nous bien, vous deux, frère et sœur.

L'ogresse et les ministres assemblés ont tenu conseil.

Ils nous ont envoyés, nous deux pêcheurs criminels pour vous tuer.

Nous vous jetterons sans délai à la mer. »

Il parla ainsi et Lhazé dit à sa sœur :

« Sœur Lhazikuzan, écoute-moi :

Nous avons obtenu la condition d'homme par l'amoncellement des mérites.

Parmi les hommes nous sommes nés princes.

Mais nous n'avons pas une deuxième fois accumulé les mérites.

C'est pourquoi nous rencontrons cette infortune.

Vois les grands arbres qui entourent ce palais.

L'aigle habite leur sommet, car il est le plus puissant des oiseaux.

Les petits oiseaux demeurent en bas dans la peine.

Chez les oiseaux aussi il y a des maîtres et des serviteurs.

Plutôt que d'être fils de roi comme nous le sommes,

Le nid des petits oiseaux en bas est préférable au nid d'aigle.

C'est parce que nous n'avons plus notre mère.

Mère excellente Djroazanmo, aie pitié de tes enfants ! »

Parlant ainsi, il versait beaucoup de larmes.

Alors l'aîné des pêcheurs dit :

« Votre joli bavardage a déjà attendri les bourreaux Long-Vêtu et Court-Vêtu.

Et il a sauvé vos vies.

Mais nous deux, nous ne serons pas attendris.

Et nous ne vous sauverons pas. »

Disant ainsi, le pêcheur aîné saisit Lhazikuzan à la poitrine et il la précipita au bas des degrés. Et le jeune pêcheur saisit Lhazé à la poitrine et il le précipita au bas des degrés. Et les deux princes furent enlevés du palais.

A la porte du palais, des habitants de la ville s'étaient rassemblés, disant :

« Quelle infortune pour les deux princes ! »

Et réunis en foule, ils souffraient une douleur intolérable.

Quand les deux enfants furent arrivés sur le rivage de la mer, Lhazé dit :

« Sœur aînée, écoute-moi, ô Lhazikuzan.

Regarde sur le grand Océan.

Le père cygne nage devant, la mère cygne nage derrière et les petits cygnes, réunis, nagent au milieu.

Même les oiseaux s'aiment entre eux, parents et petits.

Plutôt que d'être fils de roi comme nous le sommes,

Je me réjouirais d'être enfant de ces cygnes.

Que ne sommes-nous avec notre mère !

Excellente Djroazanmo, aie pitié de tes enfants ! »

Disant ainsi, Lhazé versait beaucoup de larmes.

Alors le plus jeune pêcheur saisit Lhazé par la poitrine, et comme il était prêt à le lancer dans l'Océan, Lhazé lui dit :

« Pêcheur, écoute-moi. Tu as le temps de me jeter dans l'Océan.

Au moment de mourir, laisse-moi dire une prière en trois paroles.

Si je prie, je serai satisfait. »

Et le pêcheur répondit :

« Si c'est une bonne prière, tu le peux.

Si c'est une mauvaise prière, je ne la permettrai pas. »

Et Lhazé lui dit :

« Comment ferai-je une mauvaise prière?

C'est peut-être à cause des mauvaises prières de ma vie précédente que j'ai cette infortune dans cette vie.

Lâche-moi pour que j'offre un chant aux cinq déesses qui volent dans l'espace. »

Et le pêcheur répondit :

« Je n'ai pas le temps de te lâcher.

Fais ta prière en trois paroles. »

Alors Lhazé fit cette prière :

« Déesses de l'Est qui tenez la foudre;

Dont les corps éclatants sont roses;

Qui êtes entourées de cent mille attendantes;

Qui êtes environnées d'une couronne d'oriflammes de soie;

Dont les souples tresses en spirale forment une conque sur vos têtes;

Dont les mains tiennent un vase sacré fait d'une conque marine;

Dont les pieds savent danser;

Et dont la bouche chante des chants harmonieux;

Montrez au prince Lhazé la voie religieuse.

Ayez pitié de ma sœur Lhazikuzan.

Parce que nous n'avons plus notre mère.

Mère excellente Djroazanmo, aie pitié de tes enfants! »

Ainsi Lhazé priait les cinq déesses et suppliait

avec douceur. Et il versait des larmes comme si son cœur était arraché. Alors le jeune pêcheur fut touché de compassion dans son cœur et dit :

« Frère aîné, écoute-moi.

Du temps que ces enfants avaient leur mère,

Personne ne pouvait seulement marcher sur leur ombre.

Maintenant qu'ils sont séparés de leurs parents,

Comment oserions-nous les tuer ?

Mais les ayant délivrés, nous irons dans un autre pays plus fertile et nous emmènerons nos familles.

D'où que je regarde, je ne saurais tuer les princes. »

Le pêcheur aîné s'étant réjoui, les deux frères s'accordèrent d'une seule voix.

Et le pêcheur aîné dit aux enfants divins :

« Enfants divins, écoutez-moi.

L'ogresse et les ministres assemblés en conseil,

Nous ont envoyés, pêcheurs criminels, pour vous tuer.

Mais nous n'osons, enfants divins.

Maintenant, ne retournez pas au royaume de Mendralgan.

Si vous y allez, l'ogresse et les ministres ne balanceront pas à vous tuer.

Ne demeurant pas ici, allez loin dans l'Inde orientale où la foi religieuse est grande.

Les vieillards pieux vous donneront nourriture et vêtements.

Quoi qu'ils fassent, l'Inde orientale est renommée.

Allez-y mendier nourriture et breuvage.

Vos parents ne vous donneraient meilleur enseignement. »

Ayant dit, ils sauvèrent la vie des deux enfants et ils partirent pour un autre pays. Et les deux enfants furent laissés sur le rivage de la mer. Comme ils avaient été enfants de roi, ils n'étaient jamais allés nulle part auparavant, et ils ne savaient où se diriger. Lhazikuzan dit à Lhazé :

« Lhazé, écoute-moi.

Si nous restons ici, nous n'aurons ni nourriture, ni vêtement.

Mais, comme les pêcheurs nous l'ont enseigné, allons dans l'Inde orientale.

Nous y mendierons nourriture et breuvage. »

Lhazé répondit :

« Sœur aînée, faisons ainsi. Montre le chemin. »

Et Lhazikuzan, qui avait cinq ans, montra le chemin. Et le prince Lhazé, qui avait trois ans, la suivit. Tournant leurs visages vers les grandes forêts de l'Inde orientale, ils partirent. Ils arrivèrent dans une immense et épaisse forêt. Alors le cœur de Lhazé fut rempli de crainte. Et se rappelant sa mère, Lhazé dit à sa sœur :

« Sœur aînée, écoute-moi, ô Lhazikuzan.

Comme la route d'aujourd'hui est longue !

La route de demain sera-t-elle longue ou courte ?

Aujourd'hui, nous n'avons presque pas mangé, ni bu.

Demain, aurons-nous plus à manger et à boire ?

Aujourd'hui, je me rappelle notre mère.

Si nous repartons demain, la retrouverons-nous ?

Notre infortune vient de l'absence de notre mère. »

Disant ainsi, il versait d'abondantes larmes.

Alors sa sœur Lhazikuzan, bien qu'elle ne sut pas, mais pour consoler Lhazé, fit semblant de savoir, et dit :

« Lhazé, écoute-moi,

Aujourd'hui la route est longue, mais demain la route sera courte.

Aujourd'hui, nous avons peu à manger et à boire.

Demain, nous aurons à manger et à boire avec abondance.

Il y aura des fruits de cent saveurs et il y en aura beaucoup.

Aujourd'hui nous nous rappelons notre mère ;

Demain, si nous partons, nous la reverrons.

Mère excellente Djroazanmo, tes enfants n'ont plus de mère, aie pitié de nous. »

Disant cela, elle sanglotait à en perdre le sentiment.

Enfin Lhazikuzan montra le chemin et Lhazé la suivit. Tournant leurs visages vers l'immense forêt de l'Inde orientale, ils partirent. Ils arrivèrent dans une grande forêt si épaisse qu'on n'apercevait pas le ciel. Elle retentissait des cris de toutes sortes d'oiseaux, grands et petits. Il y avait des singes et toutes sortes de bêtes féroces. Et des serpents venimeux rampaient rapidement sur la terre. Alors le prince Lhazé, désespéré et souffrant de la soif, dit à sa sœur :

« Sœur aînée, écoute-moi, ô Lhazikuzan.

Je n'ai que toi pour penser à moi.

Tu n'as rien à me donner à manger, tu n'as aucun dessein.

Où est la vallée, avec son eau bleue ?

Donne-moi de l'eau pour soutenir ma vie. »

Il parla ainsi. Et sa sœur Lhazikuzan l'ayant embrassé, lui répondit :

« Lhazé, écoute-moi. Ne restons pas ici, mais montons au sommet de cette montagne.

Montons sur la montagne pour boire de l'eau.

Après, nous irons vers l'Inde orientale. »

Elle dit, et les deux enfants tournant leurs visages vers la montagne, ils arrivèrent au som-

met. Mais au sommet de la montagne, il n'y avait point d'eau. Lhazikuzan dit alors :

« Lhazé, reste ici un moment.

Je vais voir au bas de ce versant s'il y a une rivière. »

Ayant dit, Lhazikuzan descendit la montagne pour chercher de l'eau. Mais elle ne trouva pas de rivière. Il n'y avait qu'un peu d'eau mêlée à la boue. Elle en but et pensa qu'elle n'avait aucun vase pour porter de l'eau, et elle se demandait comment faire. Elle tâta ses vêtements, et comme il y avait la ceinture que sa mère lui avait faite, elle la défit et la trempa dans l'eau mêlée de boue. Et elle remonta le flanc de la montagne, et elle n'arriva pas rapidement au sommet.

Pendant ce temps, Lhazé désirait voir venir sa sœur qui ne venait pas. Mais vint, non désiré, un serpent noir et venimeux, dont l'haleine brûlait comme le feu. Le serpent frappa Lhazé de son haleine et Lhazé tomba, pareil au bois mort et tombé. Quand sa sœur arriva au faîte de la montagne, elle le trouva mort. Elle regarda si ses mains et son corps étaient froids. Elle prit son cadavre sur ses genoux. Et l'ayant baisé bouche contre bouche et cœur contre cœur, elle fit entendre ces lamentations de douleur :

« Hélas ! hélas ! quelle douleur !

Hélas, hélas ! que devenir ?

Infortunée Lhazikuzan !

Quand notre mère Djroazanmo disparut dans le ciel,

Nous restâmes, frère et sœur infortunés.

Quand notre père fut jeté en prison,

Nous fûmes abandonnés et privés de toute aumône.

Maintenant que Lhazé est mort,

Je suis seule à supporter la douleur de ne pas mourir.

Hélas ! hélas ! quelle douleur de la vie,

Plutôt que de souffrir pareil malheur,

Il eût mieux valu que les pêcheurs criminels me jetassent dans l'Océan.

Que faire ? Que vais-je devenir ! »

Elle dit, et embrassant le corps de son frère, elle fut près de mourir.

En ce même temps, leur mère Djroazanmo était dans la patrie des Taras, à l'ouest du ciel, et elle prêchait devant les déesses qui volent dans l'espace. Soudainement, pendant qu'elle parlait, les larmes tombèrent de ses yeux. Et les Taras lui demandèrent :

« Djroazanmo, pourquoi verses-tu des pleurs ? »

Et Djroazanmo leur répondit :

« Mères et déesses qui volez dans l'espace, écoutez-moi.

Selon la prédiction des cinq déesses, J'ai épousé le roi du pays frontière de Monyul.

A force de prières, J'avais obtenu deux enfants, quand un malheur soudain me vint par les démons.

La reine Hachan avait une esclave nommée Zimarango.

Cette esclave nous découvrit tous trois, mère et enfants.

Et elle alla le dire à la reine.

Se demandant si c'était vrai ou faux, la reine alla voir et nous vit.

Elle fut soulevée de colère et dit :

Zimarango avait dit vrai.

Je suis la reine Hachan et toi, Djroazanmo, tu es venue en ennemie.

Si, dans le cours de ce jour, je ne vous mange tous les trois,

Que les dieux protecteurs me dévorent.

Et l'ogresse découvrit trois fois toutes ses dents et ses crocs.

A la vue de ces crocs terrifiants, je me rappelai ceci :

Selon la prophétie des mères Taras,

Je devrais prendre mon vol et partir pour le bien des créatures ;

Je devrais abandonner mes enfants chéris de mon cœur.

L'ogresse persécuterait mes enfants ;

Et mes enfants ont été chassés du palais et ils errent dans les pays voisins.

Mon fils a été frappé par l'haleine d'un serpent venimeux,

Et il est mort en un instant.

Ma fille est près de mourir à force de lamentations et de douleur.

Mères, je reprendrai demain la suite de ma prédication.

Aujourd'hui, je dois me montrer sous une forme visible. »

Ayant dit, elle prit la forme d'un serpent blanc bienfaisant. Et le serpent blanc bienfaisant suça le pied de Lhazé et Lhazé recouvra le souvenir et la vie. Il ouvrit les yeux et regarda sa sœur, et les deux enfants se retrouvèrent. Alors le serpent blanc gagna le sommet d'un arbre et de là s'éleva dans le ciel. Lhazé dit alors à sa sœur :

« Sœur aînée, écoute-moi, ô Lhazikuzan.

Tu n'es pas venue avec l'eau que je désirais.

Mais est venu un serpent noir et venimeux, non désiré.

Son haleine m'ayant frappé, je fus mort en un instant.

Ne fût-ce pas un grand malheur soudain !

Je ne comprenais pas ce qui était arrivé.

Et puis, ce serpent blanc bienfaisant qui a sucé la plante de mon pied,

Et qui du sommet de l'arbre s'est envolé dans l'espace du ciel,

Il ne peut être qu'une incarnation de notre mère.

O sœur aînée, si tu avais pu le prendre,

Nous aurions pu, mère et enfants, demeurer ensemble.

Maintenant que le serpent blanc a disparu dans l'espace bleu du ciel,

Nous sommes sans secours, et il ne nous reste que la douleur.

Sœur, donne-moi de l'eau. »

Lhazikuzan lui répondit :

« Lhazé, écoute-moi.

Il n'y avait pas d'eau sur le flanc de la montagne.

Mais au pied de la montagne il y avait de l'eau bourbeuse.

Je n'avais pas de vase et j'ai apporté de cette eau dans ma ceinture.

Parce que ce sommet est très élevé, je n'ai pu venir à temps.

Et comme j'arrivais en hâte, j'ai trouvé Lhazé mort.

Tenant son corps dans mes bras, j'ai jeté des lamentations.

Un serpent blanc bienfaisant a sucé la plante de ton pied. Et tu fus guéri, et j'en fus heureuse.

Je n'ai pu saisir le serpent blanc bienfaisant.

Et voilà que l'eau s'étant répandue, il n'en est plus. »

Elle dit et Lhazé reprit :

« Donne-moi quand même ce qui a porté l'eau. »

Lhazikuzan lui donna sa ceinture et Lhazé la tira et la pressa sur sa bouche.

Puis il dit à sa sœur :

« Sœur aînée, écoute-moi, ô Lhazikuzan.

Si nous restons ici, le serpent noir venimeux reviendra.

Le serpent noir venimeux nous tuera.

Ne demeurons pas ici, allons dans l'Inde orientale.

Allons pour mendier notre nourriture et notre vêtement. »

Il dit et Lhazikuzan montra le chemin, et Lhazé la suivit. Et tournant le visage vers la grande forêt de l'Inde orientale, ils partirent. Ils arrivèrent dans une noire et épaisse forêt. Et là leur mère prit la forme d'un singe et leur dit :

« Que voilà deux enfants charmants ! »

Alors Lhazé pensa que le singe était le seigneur de la forêt et il lui dit :

« O singe, nous sommes le frère et la sœur. Enseigne-nous où nous trouverons des fruits. »

Le singe lui répondit :

« Enfants, allez sous l'ombre fraîche de l'Arbre des Désirs. »

Les deux enfants y allèrent et Lhazikuzan tenant

baguette dans sa main et étant montée au sommet de l'arbre, elle fit tomber tous les fruits sur la terre. Et Lhazé amassait tous les fruits où il était assis et il mangeait les fruits, ainsi que font les oiseaux et les singes. Alors Lhazé connut qu'il y avait maintes espèces de fruits ayant des saveurs variées et il en goûtait à cent saveurs délicieuses. Il passa ainsi un temps fortuné.

Vers ce temps-là, dans le pays de Mendralgan, la reine Hachan fit dresser le grand drapeau dans le ciel bleu. Elle fit souffler la grande trompe dans l'espace, et elle fit battre le grand tambour sur la terre. Alors tous les ministres et sujets de Mendralgan étant accourus, l'ogresse leur dit ces paroles :

« Holà ! Écoutez-moi, ministres assemblés.

Comment les deux pêcheurs criminels ont-ils jeté les princes enfants dans la mer ?

Ces enfants mangent des fruits dans la grande forêt de l'Inde orientale.

Et les deux pêcheurs ont quitté le pays avec leurs familles.

Maintenant, partez, ministres, tenant à la main des armes variées,

Et emparez-vous des deux enfants.

Les ayant saisis, dépouillez-les de leurs vêtements.

Attachez leurs mains, leurs pieds et leur cou.

Et tenant la corde devant et derrière, ramenez-les à Mendralgan. »

Et les ministres consentirent. Et tenant dans leurs mains des armes variées, ils allèrent au rivage de la mer, cherchant les traces des deux enfants. Et ils arrivèrent dans la grande forêt de l'Inde orientale.

Là, l'enfant royal Lhazé ayant aperçu les ministres, dit à sa sœur :

« Sœur aînée, écoute-moi, ô Lhazikuzan.

Voici venir tous les ministres de l'ogresse.

Elle les a envoyés pour nous tuer.

Ne demeurons pas ici, mais allons dans l'Inde orientale. »

Il dit, et le frère et la sœur s'enfuyant, repartirent. Alors les ministres chantèrent ce chant trompeur.

« Écoutez-nous bien, ô princes frère et sœur.

La folie du roi votre père est guérie.

Il a dit : Où sont partis mes enfants ?

Ils sont pareils à mes yeux dans mon front.

Pourrai-je me séparer de mes yeux ?

Ils sont comme mon cœur dans ma poitrine.

Pourrai-je me séparer de mon cœur ?

L'ogresse les a frappés de malheur.

Puissé-je les retrouver dans cette vie !

Si je ne les revois, moi-même me frapperai à mort.

Ainsi parlant, votre père souffrait une grande douleur.

Nous tous, ministres assemblés, ne pûmes tolérer sa douleur.

Et nous sommes venus pour vous ramener. »

Ils parlèrent ainsi. Et Lhazé pensa : « C'est peut-être vrai. » Et comme les enfants s'étaient arrêtés, tous les ministres arrivèrent.

Et les ministres les saisirent et les mirent nus.

Un ministre enveloppa leurs vêtements pour les porter à Mendralgan. Puis les autres ministres lièrent les enfants devant et derrière. Lorsqu'ils arrivèrent à Mendralgan, Lhazé dit à sa sœur :

« Sœur aînée Lhazikuzan, écoute-moi.

Sans demeurer longtemps, nous allons tantôt mourir.

Méditons les Trois Joyaux et prions le Compatissant.

Notre infortune vient de l'absence de notre mère.

Excellente mère Djroazanmo, aie pitié de tes enfants. »

Disant ainsi, il pleurait beaucoup de larmes.

Alors Lhazikuzan dit aux ministres assemblés :

« Ministres assemblés, écoutez-moi.

Du temps que vivait notre mère,

Vous nous aimiez de grand amour.

Maintenant, comment osez-vous agir pareillement?

Tuez-moi, mais relâchez Lhazé.

Sans lui, il n'y aurait plus de descendance royale.

Si nous ne mourons pas et restons sains et saufs,

Nous vous donnerons de nombreux présents.

Veuillez sauver notre vie.

Voilà ce qu'on devient quand on n'a plus de mère. »

Disant ainsi, elle pleurait beaucoup de larmes. Mais les ministres, sans les écouter, menèrent les enfants jusqu'à la porte de Mendralgan. Aussitôt, les sujets de Mendralgan accoururent, et s'étant assemblés, ils disaient :

« Comme ils sont fatigués, ces deux enfants! »

Et disant ainsi, beaucoup pleuraient et leur cœur ne pouvait supporter pareille douleur. Accablés de tristesse, ils n'avaient aucun moyen de racheter les enfants, car la reine était puissante.

Cependant la reine Hachan vint elle-même au-devant des enfants, et elle dit cette sentence :

« Orphelins, sans être au sommet, vous êtes pleins d'arrogance.

Sans être arrivés seulement aux portiques, vous voulez les comptes du royaume.

Orphelins, vous n'aurez pas la place de vos père et mère,

Ce soir, dormez et reposez-vous.

Demain, au lever du soleil, vous serez portés aux deux frères parias ardents au crime.

Et du mont *Chingiri* de l'Inde, ils vous précipiteront dans l'abîme.

Ce mont Chingiri de l'Inde,

Là où il est blanc, il est un pic de neige, blanc comme le corps du Grand Miséricordieux [1].

Là où il est rouge, il est une roche rouge comme la face du *Guru Furieux*.

En son haut, il touche le ciel bleu.

A sa base, il touche le fond de l'Océan.

Il retentit du cri terrifiant des bêtes féroces.

Son abîme est noir et immense où on vous lancera.

Et je vous lancerai d'une façon terrible. »

Ayant ainsi parlé, elle enferma les deux petits et elle garda elle-même leur prison. Cependant que les deux enfants privés de nourriture et de vêtements se tenaient embrassés et étaient près de mourir, leur mère Djroazanmo vint auprès d'eux et leur apparut vivante un instant.

Le lendemain, au lever du soleil, l'ogresse les livra aux deux frères parias. L'aîné saisit Lhazikuzan ; le plus jeune saisit Lhazé. Et ils fouettaient les deux enfants avec leurs sabres. Et tournant

---

(1) Le blanc est la couleur d'Avalokiteçvara.

leurs visages vers le mont Chingiri de l'Inde, ils partirent.

Dans une vallée des montagnes Chingiri, ils rencontrèrent un cerf avec sa biche et ses faons. Et Lhazé dit à sa sœur :

« Sœur aînée, écoute-moi, ô Lhazikuzan,

Regarde vers le haut de la vallée,

Le cerf étant le père, marche en avant.

La biche étant la mère, marche derrière.

Et les faons, heureux, marchent au milieu.

Bien que ce soient des bêtes, ils se connaissent bien, parents et petits.

Plutôt que d'être fils de roi, je me réjouirais d'être l'enfant des cerfs.

C'est parce que nous n'avons plus de mère.

Combien nous nous souvenons d'elle! »

Comme il parlait ainsi, ils arrivèrent au sommet du mont Chingiri de l'Inde.

Là, le paria jeune saisit Lhazé par la poitrine, et comme il était prêt à le lancer dans l'abîme, Lhazé lui dit :

« Paria jeune, écoute-moi.

Tu as le temps de me jeter dans l'abîme.

Laisse-moi prier une prière de trois paroles.

Si je fais cette prière, mon cœur sera satisfait. »

Il parla ainsi. Et le jeune paria répondit :

« Eh bien, je t'accorde ta prière. »

Alors, l'enfant royal Lhazé chanta cette prière :

« Je prie Amitayus au corps étincelant,

Je prie le Grand Compatissant au corps précieux,

Je prie *Padmasambhava*, incarnation divine,

De bénir et d'exaucer ma prière.

Je supplie surtout les cinq déesses Taras qui volent dans l'espace,

Déesses pareilles aux diamants de l'Orient,

Déesses aux corps éblouissants de blancheur,

Et couronnées d'oriflammes flottantes,

Dont la main droite agite le *damaru*

Dont la gauche sonne la clochette,

Et dont les pieds dansant frappent le sol en mesure.

Depuis l'Orient, tendez vos écharpes de soie blanche.

Et menez le fils du roi Lhazé sur la voie religieuse.

Ayez compassion de ma sœur Lhazikuzan.

Parce que nous sommes frère et sœur orphelins.

O mère excellente Djroazanmo, ayez pitié de vos enfants. »

Il priait ainsi et il sanglotait sans pouvoir se contenir. Alors le paria aîné crut et se repentit et il versa des larmes abondantes.

Et il dit à son frère cadet :

« Paria jeune, écoute-moi.

Autrefois, les esclaves Long-Vêtu et Court-Vêtu ont sauvé la vie de ces enfants.

Et les frères pêcheurs les sauvèrent également.

Du temps que vivait leur mère Djroazanmo,

Personne n'eût osé enjamber leur ombre.

Comment maintenant frapper leurs corps ?

Mieux vaut les délivrer. »

Et le cadet lui répondit :

« Frère aîné, écoute-moi.

En ce monde, le plus cher est notre propre vie.

Aîné, si tu ne peux jeter, moi, je le ferai. »

Et l'aîné dit encore :

« S'il en est ainsi, ta part est l'enfant royal Lhazé.

Ma part est Lhazikuzan, et je la sauverai. »

Disant ainsi, il la délivra. Alors Lhazikuzan allant devant le paria jeune, elle le salua et dit :

« Paria jeune, écoute-moi.

Maintenant ne jette pas Lhazé, mais délivre-le.

Si nous vivons tous deux, frère et sœur,

Nous vous donnerons de nombreuses récompenses. »

Mais le paria ne délivra pas. Et Lhazé dit à sa sœur :

« Sœur aînée, écoute-moi, ô Lhazikuzan.

Ceci est notre dernière réunion dans cette vie.

Ne meurs pas, afin d'éclairer les ténèbres des hommes.

Pour moi, quoi que je fasse, je ne serai pas délivré.

Il n'y a plus d'espoir que nous soyions encore réunis dans cette vie.

Puissions-nous nous retrouver dans les cieux de l'au delà.

Je ne regrette pas de mourir.

Maintenant, jetez-moi. »

Et le paria jeune le lança dans l'abîme du mont Chingiri de l'Inde.

Mais l'enfant resta suspendu dans l'espace, planant comme un oiseau.

Alors sa mère Djroazanmo s'incarna sous quatre formes différentes. Ayant pris la forme de deux vautours des hauteurs, mâle et femelle, le vautour mâle prit Lhazé sur ses ailes et le garda de heurter le rocher. Et on entendit que le vautour femelle disait : « Lhazikuzan n'est pas ici et j'ai honte. » Ayant dit, le vautour femelle disparut dans le ciel.

Pendant que Lhazé tombait dans l'Océan, sa mère prit la forme de deux grands poissons, mâle et femelle. Le grand poisson mâle prit Lhazé sur ses nageoires et il le porta sur le rivage de la mer.

Et on entendit que le poisson femelle disait : « Lhazikuzan n'est pas ici, et j'ai honte. » Ayant dit, le poisson femelle disparut.

Alors Lhazé se trouva seul sur le rivage de la

mer. Étant fils de roi autrefois, il n'était jamais allé nulle part, et il restait là, ignorant les chemins.

Lors vint, du Pays des Lotus, un petit perroquet habile à parler, jacassant et se balançant. Saluant à sa manière l'enfant royal, il courba trois fois la tête devant lui et il en fit trois fois le tour :

« D'où viens-tu ce matin, où seras-tu ce soir ?

Comment se nomment ton père et ta mère ?

Quels sont tes frères et sœurs et quels sont tes amis ? »

Lhazé répondit :

« Perroquet habile à parler, viens-tu pour satisfaire mon cœur ?

Tout d'abord, j'ai eu le bonheur de naître avec la condition d'homme.

De plus je suis né fils de roi.

Enfin j'ai été persécuté par un Démon.

Ma mère Djroazanmo a disparu dans le ciel bleu.

L'ogresse a enfermé mon père dans une prison.

Ma sœur s'appelle Lhazikuzan.

Mon nom est Lhazé Kundulépa.

L'ogresse a dépêché les deux frères bourreaux pour nous tuer.

Et les deux frères bourreaux ont épargné notre vie.

En ce temps-là, comme nous étions petits, nous avons joué dans le jardin.

L'ogresse nous a vus et nous livra aux pêcheurs.

Les frères pêcheurs nous ont menés sur le rivage de la mer,

Et comme j'implorais, les pêcheurs furent affligés et il sauvèrent notre vie.

Alors nous sommes allés dans la sauvage forêt de l'Inde orientale.

Du milieu de cette forêt, les ministres de l'ogresse nous emportèrent.

Et l'ogresse nous livra aux deux frères parias criminels.

Le plus jeune me jeta dans l'abîme du mont Chingiri.

Mais un vautour de l'espace me prit sur ses ailes.

Et me gardant de heurter le rocher il me porta à la mer.

Venu du sein de la mer, un poisson me prit sur ses nageoires.

Et sur la rive sèche il me porta sans danger.

D'où je viens ? Je viens de Mendralgan.

Où serai-je ce soir ? je demeurerai sur le rivage de cette mer.

Je n'ai rien à manger, je n'ai nul vêtement.

Et je ne sais où aller.

Petit perroquet, aide-moi. »

Le perroquet répondit :

« Suis-moi et je t'aiderai. »

Disant ainsi, le perroquet marcha à sa manière bruyante et Lhazé le suivit.

De nouveau le perroquet se retourna et dit :

« Nous sommes du Pays des Lotus où nous adorons le Grand Compatissant.

Et nous l'invoquons par la prière en six paroles.

Le pouvoir de cette prière a tari nos renaissances et la descendance royale est éteinte.

C'est pourquoi il serait excellent que tu devinsses roi du Pays des Lotus. »

Il dit ainsi et Lhazé s'écria :

« Serai-je roi ? »

Et le perroquet saluant à sa manière les quatre directions, pencha chaque fois trois fois la tête. Lhazé de même salua les quatre directions. Et au même moment un manteau brun de moine tomba du ciel ainsi que des sandales blanches de moine et un turban de lin. Alors le perroquet vêtit le corps de Lhazé avec le manteau, il chaussa ses pieds avec les sandales et il enroula le turban de lin sur sa tête. Lhazé dit alors :

« Maintenant serai-je roi du Pays des Lotus ? »

Et le perroquet répondit :

« Tu le seras vraiment. »

Ensuite le perroquet marchant rapidement et à sa manière bruyante, alla auprès d'un vieux brahmane ermite qui demeurait près de là et il lui dit :

« O Sage, la descendance royale du Pays des Lotus étant éteinte, il n'y a pas de roi.

Un enfant de trois ans, incarnation du Grand Compatissant,

Est assis à l'ombre sous l'Arbre des Désirs.

Si l'ayant convié, nous le faisons roi du Pays des Lotus, ce serait excellent. »

Le vieux brahmane s'exclama de joie et laissant son bol avec son bâton, il fit trois fois le tour de la ville du Pays des Lotus. Et il dit :

« O sages habitants du Pays des Lotus,

Qui adorez le Grand Compatissant,

Et l'invoquez par la prière en six paroles.

Le pouvoir de cette prière a tari nos renaissances.

Et la descendance de nos rois est éteinte.

Voilà qu'un enfant de trois ans, incarnation du Grand Compatissant.

Est assis à l'ombre sous l'Arbre des Désirs.

Cela m'a été dit par un perroquet qui connaît le langage des hommes.

Si nous conduisons cet enfant au trône du Pays des Lotus,

Notre prospérité et nos richesses grandiront. »

Alors les habitants du Pays des Lotus s'étant assemblés lui répondirent :

« Tu n'es qu'un vieux brahmane qui te réjouis de la descendance royale éteinte.

Nous allons te tuer. »

Et ils le menaçaient. Quelques-uns dirent :

« Ne parlez pas ainsi. Mais écoutez ce que dit ce vieil homme.

Il faut observer le vol des oiseaux.

Les perroquets annoncent les présages.

Il convient d'aller voir. »

Disant ainsi, tous allèrent voir. Et il virent l'enfant royal Lhazé assis à l'ombre sous l'Arbre des Désirs. Tous furent remplis de joie.

Alors ils sellèrent soigneusement le cheval *Cygne d'Or*. Et ils firent une procession avec des parasols, des drapeaux de victoire, des drapeaux de prière, des baldaquins, avec toutes sortes de musiques et de l'encens. Et ils conduisirent l'enfant royal Lhazé sur le trône du Pays des Lotus. Dès lors les choses nécessaires et les richesses augmentèrent en quantités inconcevables.

Cependant Lhazikuzan pensait dans son cœur :

« Voilà que Lhazé, pareil à mon cœur, n'est plus,

Étant jeté dans l'abîme du Chingiri de l'Inde.

Je n'ai plus qu'à me tuer. »

Et comme elle se préparait à se tuer, le paria aîné qui avait épargné sa vie, l'empêcha de se tuer. Il la prit sur son dos et il descendit de la montagne. Et le paria pensait à part lui :

« J'ai accumulé les péchés dans ma vie antérieure.

C'est pourquoi je suis né paria et criminel.

Et dans cette vie, j'accumule encore les forfaits.

J'ai causé beaucoup de peines aux deux princes.

Après ma mort je n'éviterai pas l'enfer.

Aussi, je vais me tuer. »

Pensant ainsi, il posa à terre Lhazikuzan, et saisissant son couteau long d'un empan, il allait se frapper le cœur. Mais Lhazikuzan pensa :

« Il ne convient pas qu'un homme fort tranche sa vie pour une petite fille pareille à une mouche. »

Et de sa main douce comme la soie, prenant la main du paria dure comme une serre d'oiseau, elle était comme une mouche qui se jette dans la flamme d'un feu. Et elle dit :

« Tu as sauvé ma vie. Maintenant je sauverai la tienne.

Celui qui se tue devra se retuer pendant cinq cents existences.

Souffrant un châtiment inconcevable.

Renonce donc à te tuer. »

Elle parla ainsi. Et lui se levant aussitôt :

« S'il en est ainsi, va de l'autre côté de la montagne du Pays des Lotus.

Où est la grande peuplade des pasteurs du Pays des Lotus.

Tu leur mendieras nourriture et breuvage. »

Ayant ainsi parlé, il retourna dans son pays.

Alors Lhazikuzan descendit le flanc de la montagne. Comme jadis les deux frères pêcheurs l'avaient menée à travers monts et vallées, comme les ministres l'avaient menée à travers monts et vallées, comme les frères parias l'avaient menée à travers monts et vallées, ses pieds et ses genoux souffraient cruellement. Et ne pouvant plus avancer, elle restait sur la pente de la montagne, mais la fille d'un dieu vint sucer ses genoux et ses genoux furent guéris.

Alors Lhazikuzan pensa :

« Maintenant trouverai-je au pied de la montagne

Le corps de Lhazé qui fut jeté dans le gouffre du Chingiri ?

Si je ne rencontre pas son cadavre,

Il y aura peut-être quelques débris de ses cheveux et de ses os. »

Pensant ainsi, elle arrive au pied de la montagne, sur le rivage de la mer. Mais le corps de Lhazé n'y était pas. Il y avait, mêlés, les os blanchis ou noircis d'autres criminels jetés dans l'abîme. Lhazikuzan pensa que les os de Lhazé étaient là, et elle ramassa quelques cheveux et quelques os. Puis elle alla près du brahmane ermite, et elle le pria d'en faire trois figurines

pour les trois années de Lhazé, puis elle le pria de les enfermer dans un stupa. Ensuite elle les honora en en faisant le tour.

Enfin elle alla chez les pasteurs du Pays des Lotus pour mendier nourriture et breuvage. Une femme de pasteur lui donna de la farine et la questionna. Mais là, un chien l'ayant mordue à la jambe, Lhazikuzan fut malade et demeura trois mois.

Quand elle fut guérie, les femmes des pasteurs lui donnèrent un manteau fait de lambeaux de toutes couleurs réunis, et elles lui donnèrent un vieux bol à aumônes. Et elles dirent :

« Fille, si tu franchis la montagne,

De l'autre côté tu verras le palais du roi du Pays des Lotus.

Les gens de ce pays sont vertueux. Vas-y pour mendier. »

Et Lhazikuzan arriva devant la porte du palais du roi du Pays des Lotus. Elle plaça son manteau derrière elle et son bol à aumônes devant elle. Regardant le palais elle se prosterna et implora :

« A moi, petite mendiante, donnez nourriture et vêtement. »

Et du sommet du palais une voix répondit :

« Petite mendiante, d'où viens-tu ? Où seras-tu ce soir ?

Quel est le nom de ton père ?

Quel est le nom de ta mère ?
N'as-tu pas de mère ?
Qui sont tes frères, tes sœurs et tes amis ?
Et quel est ton nom à toi-même ? »

Et Lhazikuzan s'agenouillant et joignant les paumes de ses mains, parla ainsi :

« Hélas ! Hélas ! Roi précieux.
Je viens d'abord du pays de Mendralgan.
Ma mère a nom Djroazanmo.
Elle a disparu dans le ciel et je n'ai plus de mère.
Mon père a nom Kalaombo.
L'ogresse l'a enfermé en prison et je n'ai plus de père.
Mon petit frère a nom Lhazé Kuṅdulépa.
Le paria l'a jeté dans l'abîme, et je n'ai plus de frère.
Moi-même ai nom Lhazikuzan.
Ce soir, je resterai au Pays des Lotus.
O grand roi, donne-moi une aumône. »

Disant ainsi, elle tendait les bras vers le roi. Et le roi pensa à part lui :

« Mais moi aussi, je suis de Mendralgan.
Et mon père s'appelait Kalaombo.
Et ma mère Djroazanmo.
Et ma sœur Lhazikuzan.
Elle ne peut être que ma sœur. »

Se demandant si c'était vrai, il descendit les grandes marches, sauta les petites marches et il

arriva à la porte du palais. Alors le frère et la sœur se reconnurent. Et se tenant embrassés ils tombèrent en pamoison. Aussitôt les ministres les aspergèrent avec de l'eau de santal et les rappelèrent à la vie. Et ils baignèrent Lhazikuzan dans une piscine. Et ils la revêtirent d'un vêtement de soie et de pantseli. Et ils l'ornèrent de bijoux de diamants. Alors le frère et la sœur s'assirent sur un trône d'or précieux et sur un trône de turquoise, et ils régnèrent sur le Royaume des Lotus. Dès lors, les richesses augmentant plus qu'autrefois, la prospérité du royaume fut inconcevable.

Avant qu'un long temps fut écoulé, au pays de Mendralgan, la reine ogresse Hachan dressa le grand drapeau dans le ciel bleu, elle fit souffler de la grande trompe dans l'espace, et elle fit battre le grand tambour sur la terrasse. Alors les sujets de Mendralgan et les ministres étant accourus, la reine leur dit :

« Écoutez-moi, ministres assemblés.

Les deux frères parias, inconscients du crime,

N'ont pas jeté les deux princes du Chingiri de l'Inde.

Mais ces enfants sont assis sur le trône du Pays des Lotus.

Il faut leur déclarer une grande guerre.

Car si nous ne portons la guerre chez eux,
Ils pourraient la porter dans notre pays. »

Elle parla ainsi. Et les ministres approuvèrent. Et la reine devint le général de guerre.

Alors l'armée de Mendralgan arriva sur le côté droit du Pays des Lotus. Sur le côté gauche, les hommes du Pays des Lotus formèrent l'armée du roi. Et les deux armées se heurtèrent sur le devant du royaume des Lotus. L'armée de Mendralgan fut vaincue. Et l'armée du Pays des Lotus fut victorieuse. Alors la reine Hachan fut soulevée de colère, et découvrant sa nature de démone, elle sortit ses crocs et elle rejeta ses seins sur ses épaules afin de combattre.

Mais le roi Lhazé avait appris qu'il était incarnation du Grand Compatissant. Lhazikuzan savait qu'elle incarnait une Tara. Et ils connurent que le temps était venu de dompter le démon Hachan. Le roi Lhazé arrêta son cheval et il lança une flèche infaillible et portant la mort. Et la flèche perça le cœur de l'ogresse et la tua. Et le démon fut subjugué.

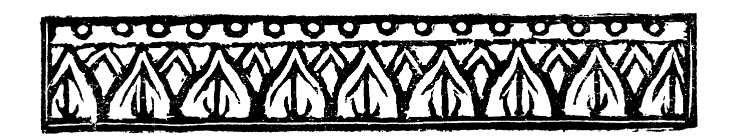
Ensuite Lhazé délivra son père de la prison et le père et le fils se retrouvèrent. Le royaume de Mendralgan et le royaume des Lotus réunis furent le royaume du Compatissant. Et les deux princes régnèrent selon la doctrine.

Enfin, de nombreuses années s'étant écoulées,

le roi le père mourut et il alla dans l'Ouest, au séjour des Taras qui volent dans l'espace.

De nombreuses années s'écoulèrent encore. Le roi Lhazé devint un lotus blanc et il s'absorba dans le cœur du Grand Compatissant. Et Lhazikuzan devint une fleur umpala bleue.





INDEX

Amitayus. Tibétain : *Od-dpag-med : Lumière démesurée* ou *Snang-ba-mtah-yas : Éclat sans limite,* nom de Buddha.

Avalokiteçvara. Voir Grand Compatissant.

Arbre des Désirs. Ching-dpag-bsam. Arbre fabuleux qui satisfait tous les désirs.

Belle. Tib. : *mdzés-ma.* Nom de la Brahmine.

Bodhisattwa. Être parfait mais pas encore Buddha.

Ching-gi-ri de l'Inde. Trad. : *Mont de la Forêt de l'Inde.* Nom de montagne.

Court-vêtu. Tib. : *Gag,* ou *hgags,* ou *gog-tch'on.* (Petit haillon.) Nom de bourreau.

Cygne d'or. Tib. : *Gnang-pa-gser-ldan ;* nom donné aux chevaux de légende.

Djroazanmo. Pr. de *Hgro-ba-bzang-mo.* Trad. : *Bonne aux créatures.*

Épervier de Fer-Aboyant. Tib. : *Ltchags-khra-ab-chés.* (Épervier de fer qui sait aboyer.) Nom de chien.

Gnaris. Pr. de *Mgna-ris.* Province du Tibet occidental.

Grand Compatissant. Tib. : *Thugs-rdje-tchen-po.* Nom du Bodhisattwa Avalokiteçvara.

Guru Furieux. Tib. : *Guru-drag-dmar.* (Docteur rouge

de fureur.) Ce mot, *drag-dmar,* est souvent confondu avec *ltag-dmar,* Tigre rouge, divinité dévoreuse d'hommes.

Hachan. Pr. habituelle de *Ha-tchang,* nom donné aux démons de légendes.

Héruka. Nom de génie terrible.

Hor. Province orientale du Tibet, indépendante de Lha-sa.

Kalaombo. Pr. de *Ka-la-dbang-po,* nom du roi de Mendralgan.

Lhazé Kundulepa. Pr. de *Lha-sras-Kun-tu-légs-pa.* (Fils de dieu, tout bon), nom du fils de Djroazanmo.

Lhazikuzan. Pr. de *Lha-jig-kun-tu-bzang-mo. Déesse unique, toute bonne.* Fille de Djroazanmo.

Long-vêtu. Tib. : *gag,* ou *hgags,* ou *gog-tch'en.* Nom de bourreau.

Lowo. Pr. de *glo-bo,* nom du brahmane. Signification probable : *Qui tousse,* nom de vieillard.

Mendralgan. Pays du roi Kalaombo. (Crête du pays de Mandala). Nom indien et survivance de l'ancienne division de l'Inde en douze empires pour les pays situés au sud-ouest de l'Orissa (Inde orientale).

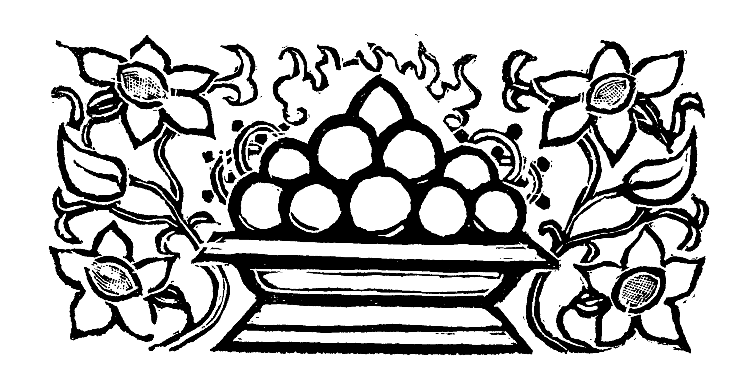
Mön. Nom de peuplade et de pays dans les Himalayas. Depuis la plus haute antiquité et de nos jours encore, ces tribus vivent de la chasse et sont par conséquent rebelles au bouddhisme.

Padmasambhava. Tib. *Padma-hbyung-gnas.* (Né du Lotus), nom du docteur qui prêcha le bouddhisme au VIIIe siècle.

Pays des Lotus. Tib. : *Padma-tchan.*

Pieds blancs. Tib. : *bra* ou *kra (?)-nag-rting-dkar.* (poils (?) noir, extrémités blanches). Nom de cheval.





NANSAL

INTRODUCTION

NANSAL *est une œuvre complètement différente du drame précédent. Elle est plus civilisée, et, je crois, plus tardive. C'est un tableau de mœurs tibétaines et un drame philosophique. Il n'y a aucun merveilleux. C'est aussi une peinture de caractères où tout est normal et mesuré.*

Il n'y a pas de prologue, pas d'exposition; il n'y aura du reste presque pas d'action et celle-ci commence dès les premières lignes.

Nansal Heudéboum ou Brillante de cent mille lumières *est une jeune fille de famille noble qui n'a rien que de naturel si ce n'est une grande disposition au mysticisme et à la sainteté. Ses parents l'envoient au spectacle. Nansal n'y va pas*

sans répugnance ni timidité. Elle y est remarquée par le puissant gouverneur du pays qui la demande en mariage et l'épouse. Mariée, elle est malheureuse, détestée malgré sa douceur, par les femmes de sa belle famille. Elle se sauve chez ses parents où son époux la retrouve et la laisse, respectueux de sa liberté. Ce dernier trait de mœurs est essentiellement tibétain (1).

Mais là, dans son ancienne chambre de jeune fille, si elle jouit de la paix matérielle, elle ne trouve pas la paix du cœur. Sa mère, brave femme, mais quelque peu pharisienne, ne peut comprendre cette soif d'idéal, ce besoin d'autre chose, quand on a toutes les satisfactions de la richesse et quand on observe les rites de la religion. Nansal finit par fuir aussi la maison paternelle; elle se réfugie au couvent, puis au désert. La mère, désolée, recherche sa fille et la découvre dans une grotte voisine du couvent, plongée dans la méditation. Le cœur de Nansal est touché par le chagrin de sa mère, mais le cœur de la mère n'est pas touché par la sainteté de sa fille. La

---

(1) J'avais déjà fait cette remarque au sujet du mariage au Tibet, dans la *Revue d'Ethnographie et de Sociologie*, Mai-Août 1912, p. 208 : « Une jeunè femme peut, pendant les deux premières années de son mariage, retourner chez ses parents ou même ne pas quitter sa famille. Le mariage n'est définitif qu'après ces deux ans d'essai. »

pièce finit par un dialogue désenchanté de part et d'autre et le dialogue est clos par une prière de Nansal pour la conversion de sa mère.

Telle est l'histoire toute simple de l'héroïne qui a donné son nom à la pièce. Le défaut de cette œuvre est d'être un long monologue de Nansal, une suite d'homélies un peu trop répétées. Le caractère de Nansal est un peu froid. On la sent du bouddhisme réformé par Tsongkapa au XIVe siècle. Mais aussi elle n'en est que plus touchante quand elle montre de l'émotion, émotion de mère quand elle abandonne son enfant, émotion de fille quand elle revoit sa mère.

Les autres personnages sont très secondaires. Les femmes, extrêmes comme dans la vie, perverses ou excellentes, sont les personnages les mieux dessinés de la pièce. Les hommes, le père et l'époux de Nansal, toujours comme dans la vie, sont quelconques, ni bons ni mauvais. Seul le beau-frère ou beau-fils de Nansal est brutal et grossier. A la lecture, on s'apercevra qu'il y a confusion entre ces deux personnages et de ces personnages avec Rinag. Les contradictions que cette confusion entraîne ne doivent être imputées qu'à une erreur de copie. Le texte, manuscrit, est en effet très mauvais et rempli de fautes. J'ai dû le respecter, et avec lui l'erreur et la confusion.

Le lecteur, prévenu, voudra bien n'y voir que l'ignorance ou l'inattention du copiste.

Les lieux demandent aussi à être précisés. Le chef Rinag, gouverneur de Tsang, a deux résidences, un palais de ville et une maison de campagne. Cette deuxième résidence n'est pas très déterminée dans le texte. Elle s'appelle le pâturage, mais on y fait la moisson. Or, les roitelets tibétains actuels ont bien ces résidences fort différentes : un château dans la vallée, au milieu de champs cultivés, et le pâturage qui est un village de tentes se déplaçant d'une année à l'autre sur les plateaux et à une altitude beaucoup plus considérable. Ici ces deux sortes de résidences doivent être réunies dans le lieu appelé Les Prairies *ou* Le Paturage *du chef Rinag.*

Le district de Nyang, et, par conséquent, Hodka, le pays natal de Nansal, appartiennent au gouvernement du Tsang.

Au point de vue bouddhiste, le drame de Nansal présente une anomalie intéressante. La doctrine bouddhique de la transmigration n'a jamais été beaucoup altérée et elle ne comporte ailleurs aucune réserve. Selon les mérites ou les démérites, les créatures renaissent aux différents degrés de la hiérarchie des êtres, l'homme pouvant renaître homme à un degré supérieur ou inférieur de

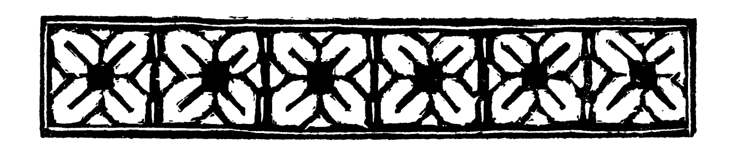
l'humanité. Nansal, dans ses nombreux discours, répète à plusieurs reprises qu'on n'obtient qu'une seule fois la condition d'homme (1)*. Y a-t-il là une pénétration du dogme occidental? Je ne sais.*

On ne peut qu'être frappé du caractère avancé et subtil répandu dans tout l'ouvrage. La première leçon du lama à la jeune fille est d'une portée morale à la François de Sales. Il lui enseigne que le devoir n'est pas dans les élans du mysticisme, mais dans la pratique modeste et souvent pénible des soins domestiques. Il n'y aurait que quelques noms, quelques mots à changer pour faire de Nansal une héroïne de la Légende Dorée.

Nansal est une œuvre d'édification, d'édification de la jeune fille plus spécialement. Elle a tout le charme et aussi la préciosité un peu plate qu'ont souvent chez nous ces sortes d'ouvrages. Mais on trouvera ici une saveur particulière à ce genre, si on veut bien songer que Nansal *est née, lue et jouée dans un pays réputé barbare, inaccessible, isolé du monde, tout de déserts et de glaces, où ont seulement pénétré, formidablement équipés, quelques explorateurs.*

---

(1) Mi lus thob pa lan kig yin.



NANSAL

GLOIRE au Maître! Que le Buddha naisse au cœur de celui qui aura dit le très saint enseignement qui va suivre.

Au pays de Hodka, dans le Nyang Supérieur, il y avait un père de famille appelé *Délivré du Terrible* ; une mère appelée *Brillante parure Blanche* et leur fille appelée *Nansal Heudéboum* (Brillante de cent mille Lumières). Cette jeune fille était marquée des signes de la sainteté. A peine âgée de quatre fois trois ans, elle connaissait l'écriture naturellement, sans avoir eu besoin de l'apprendre. A l'âge de trois fois cinq ans, le sommet de son âme étant attiré par la religion, l'éclat du monde disparut à ses yeux.

Vers ce temps-là, au monastère de *Néñing* (*cœur du Lieu Saint*), dans le Nyang supérieur, à l'occasion de l'accomplissement des charmes, il y

avait une représentation et une bénédiction. La mère dit :

« Demain fait un jour, après demain deux jours;

Après-demain, troisième jour, au monastère de Néñing,

Comme il y a accomplissement des charmes,

Après avoir lavé tes cheveux et les avoir parés d'ornements,

Nansal, tu iras au spectacle. »

Nansal répondit :

« Le spectacle que je vois par la contemplation spirituelle est excellent.

La représentation théâtrale est un moins grand spectacle. »

La mère dit :

« Nos proches parents étant malades, n'y seront pas.

C'est pourquoi tu iras au spectacle. »

Nansal répondit :

« Alors, j'irai sans apprêt et les cheveux en broussailles. »

. .

Lorsque Nansal, suivie de serviteurs, arriva au spectacle, suivant l'ordre de son père et de sa mère, elle ne s'assit pas au premier rang ni au dernier rang, mais elle s'assit au milieu. Comme la représentation allait commencer, les spectateurs venant à se lever, Nansal se demanda ce qu'il y avait et

elle regarda. Le chef Rinag, gouverneur du Tsang, avec une suite nombreuse, arrivait à la fête. Nansal se demanda à quel rang il s'asseyrait. Il s'assit au rang supérieur, sur un siège séparé et élevé. Le spectacle était grand et plein d'une bénédiction grande. Le chef Rinag dit :

« O toi, mon confident, *Bonheur courageux*, à la cérémonie de Néñing,

Cette jeune fille s'est placée au milieu, comme l'astre entre les constellations supérieures et les constellations inférieures du zodiaque.

Elle n'est pas pareille aux hommes, mais elle semble la fille d'un dieu.

Demande quel est son pays et quelle est sa famille.

Si elle est de famille noble, elle a chance d'être l'épouse du chef Rinag. »

Bonheur Courageux répondit :

« Très bien. Cette jeune fille une fois parée serait la constellation [1] supérieure dans cette assemblée de Néñing. »

Étant arrivé devant Nansal, il dit :

« O toi, principal ornement des hommes et des dieux dans cette constellation,

---

[1] Il semble que le mot constellation ne soit pas seulement employé comme image, mais qu'il correspondrait à des catégories de places pour les spectateurs.

Tu es parfaite comme le fruit du pêcher qui est comblé d'ornements de turquoise et de soierie;

O jeune fille, où est ton pays natal,

Quel est le nom de ton père;

Quel est le nom de ta mère;

Et quel est ton nom à toi-même? »

Il dit et Nansal pensa à part elle :

« Si je ne parle à ce chambellan au moyen de la tromperie,

Le chef, qui est puissant, réprimandera mon père et ma mère et moi-même. »

Ayant ainsi pensé, elle dit :

« O page du Seigneur, écoute-moi.

Mon pays natal est là-bas, dans la région des solitudes et des lacs.

Mon père est un pêcheur (1) dans la région des solitudes et des lacs;

Ma mère est forgeron (2) là-bas, dans la région des solitudes et des lacs.

Et moi, jeune fille, je suis fille à la fois de forgeron et de meurtrier (3).

Les bijoux, les turquoises et les vêtements que voici ont été empruntés à des hommes riches. »

Elle dit. Et le chambellan étant arrivé devant Rinag, il lui dit :

---

(1) et (2) Deux professions méprisées au Tibet et laissées à la plus basse classe.

(3) Meurtrier parce que pêcheur de poissons.

« Chef précieux, écoute-moi.

Bien que j'aie demandé soigneusement à la jeune fille quelle était sa naissance, elle ne m'a pas répondu avec précision.

Si le chef lui donne quelque menu présent

Et s'il interroge la jeune fille,

Celle-ci ne répondra-t-elle pas avec droiture? »

Et le chef donna une pyramide d'or, de turquoises et de fruits. Alors le chambellan amena la suivante de Nansal du côté de la constellation supérieure et il la questionna. La servante répondit :

« Son pays natal est le Gouvernement des frontières.

Le nom de son père est *Excellent Fortuné.*

Le nom de sa mère est *Lumière de Nyang* (1).

La jeune fille, elle, s'appelle *Nansal Heudeboum*.

Si Rinag dit qu'il la souhaite comme épouse dans sa demeure,

Faut-il que dès maintenant elle s'empresse auprès de lui? »

Le chambellan retourna près de son maître et dit :

« Chef précieux, écoute-moi.

---

(1) Noms différents des premiers, mais plus distingués et destinés à rehausser le prestige de la famille de Nansal.

La plupart des noms de personnes et de lieux, dans Nansal, ont gagné à être traduits. Comme ils forment des propositions, nous les soulignons pour les distinguer du reste de la phrase.

Ayant soigneusement interrogé, il m'a été répondu avec certitude que la jeune fille est de bonne naissance. »

Alors le chambellan planta une flèche enrubannée dans les cheveux de la jeune fille(1).

Le spectacle étant terminé, tous les hommes, avec le chef Rinag, retournèrent dans leur pays.

Trois jours après, un mercredi, jour favorable, le chef Rinag arriva au gouvernement des frontières.

Et il dit :

« Aujourd'hui, invitons-nous les uns les autres à boire de la bière,

Et faites-vous bouillir le thé les uns aux autres. »

Alors la mère balaya sa maison à quatre colonnes et huit poutres et elle étendit un tapis excellent. Le chef y ayant pris place, le père lui dit :

« O chef dont l'éclat ne se peut supporter,

Si tu as quelque raison de nous dire de respectés reproches,

Dis-les nous maintenant ouvertement. »

Ayant dit, il n'osait prendre ni la bière, ni le thé. La mère *Brillante parure blanche* dit au père :

« Accepte cette bière. Il le faut, vieux mâle décrépit. Il le faut, petit estomac. »

---

(1) Coutume de fiançailles pour distinguer la fiancée de ses compagnes.

Ayant ainsi parlé, elle accepta la bière. Alors le chef dit :

« Votre fille, ne dites pas qu'elle s'est envolée dans le ciel ;

Ne dites pas qu'elle a glissé sous terre ;

Ne dites pas qu'un homme puissant l'a ravie ;

Ne dites pas qu'un homme riche l'a séduite.

A partir d'aujourd'hui, elle est l'épouse de Rinag, du Pays des Prairies. »

Ayant dit, il laissa au père un lourd couvercle d'or en signe de puissance. Puis il s'en retourna. Alors la mère ayant appelé un orfèvre habile à battre l'or et l'argent, elle fit battre des bijoux d'or et des bijoux d'argent. Elle fit coudre des vêtements de fourrure.

Un jour favorable, Nansal partit comme épouse pour les pâturages de Rinag. Comme elle avait lavé ses cheveux, elle pensait :

« Si je coupais cette chevelure aux pieds d'un bon lama

Et si je portais la robe jaune avec le manteau orange (1),

Si je ceignais les stupas de chair de mes seins avec la corde de méditation (2),

(1) Habit des moines bouddhistes.

(2) Les stupas sont de petites pagodes dont la coupole contient des reliques. La corde de méditation est destinée à retenir le

Enfin si j'entrais en religion,

Ce chef puissant ravirait les biens de ma mère,

Et même s'il me tuait, il ruinerait encore mon père et ma mère.

Et voilà que maintenant je vais goûter la saveur du monde. »

Comme elle pensait ainsi, elle arriva.

Rinag étant arrivé au pâturage, son fils [1] (le lama) *Qui mérite sa renommée* s'assit sur un siège élevé et fit les prières propitiatoires. Nansal pensa :

« Alors que je devrais faire dire ces prières propitiatoires par un lama excellent,

Ces prières faites par un chef profane sont une tromperie. »

Et elle pleura. Alors le suivant de Rinag dit :

« Pour être félicitée et appelée heureuse, il ne faut pas pleurer. »

Nansal pensa que c'était vrai et elle demeura.

Puis une année s'écoula. A la fin de l'automne, un fils naquit. Le chef Rinag, plein de gloire, alla dans le Niang supérieur. *Qui mérite sa renommée* alla au monastère de Néning. *Qui réalise la gloire*

---

corps et les mains pour qu'ils ne s'affaissent pas au cours de la méditation.

(1) Présenté plus loin comme frère de Rinag.

désirée [1] alla chez les pasteurs. La mère et la sœur de Rinag haïssaient Nansal. Trois jours après la naissance du fils était la moisson. La belle-mère vint et dit à Nansal :

« Feras-tu le travail d'aujourd'hui ? »

Nansal lui répondit :

« Je suis trop fatiguée pour travailler aujourd'hui. »

Et elle demeura étendue. La belle-mère, revenant :

« C'est ton tour de travailler aujourd'hui. »

Nansal pensa :

« La mort est préférable à cette vie sans religion. »

Ayant enveloppé son enfant dans une petite tunique et l'emportant dans sa propre tunique de satin, elle partit. Les bouviers étaient rangés sur le champ à moissonner. A la vue de Nansal, ils s'entreregardèrent avec des yeux étonnés, disant :

« La maîtresse ne vient pas travailler avec nous ! »

Alors, la belle-sœur, nommée *Mille-Perroquets,* rejetant Nansal de gauche et de droite, dit en se moquant :

« Commande-nous le travail d'aujourd'hui. »

Nansal répondit :

« Je suis fatiguée et ne le ferai pas. »

---

(1) Autre fils de Rinag.

Mille-Perroquets lui dit :

« Tu es la fille d'un noble père; nous, étant des servantes, ne commanderons pas le travail. C'est à toi de le commander. »

Et elles se glissèrent parmi les rangs des moissonneurs.

Les moines du monastère de Neñing vinrent pour les aumônes. Ils demandèrent l'aumône à Nansal.

Nansal leur répondit :

« Je ne puis rien décider ici. Je suis une pauvre fille jetée à droite, rejetée à gauche. Allez vous présenter à ces femmes. »

Les moines s'éloignèrent, plaisantant. Ils demandèrent l'aumône aux deux femmes. Celles-ci se mirent en colère :

« Ne reconnaissez-vous pas les maîtres des serviteurs? Il y a une maîtresse là-bas. Elle est vêtue de brocard et demeure en paix. »

Alors les moines revenant à Nansal lui demandèrent l'aumône. Nansal leur dit :

« C'est par moquerie qu'elles vous ont refusé l'aumône. Elles se sont amusées de vous. C'est à moi qu'il conviendrait qu'on donnât l'aumône. »

Ayant dit, elle donna aux moines un présent infime. Et les moines offrirent à Nansal un encens précieux, disant qu'ils étaient plus contents du présent de Nansal que de tous les présents don-

nés par les autres. Et ils saluèrent des mains étendues. Nansal leur dit :

« Dans mon pays on vous donnera autant que vous pourrez porter et on vous servira. Dans ce pays-ci, je ne puis vous donner beaucoup. »

Et elle salua des mains tendues en offrande.

Ensuite les moines reçurent ailleurs d'autres présents. Après quoi, ayant rassemblé le tout en charges nombreuses, ils partirent. La belle-sœur *Mille-Perroquets*, pour humilier la maîtresse, dit :

« Ces moines sont-ils tes parents ? S'ils le sont, fais-les entrer et offre-leur des sièges. S'ils ne le sont pas, pourquoi ces moines emportent-ils tant de charges de blé ? Ni nous, ni Rinag ne tolérons pareille chose aux pâturages. »

Ayant dit, elle renversa Nansal à gauche, et de gauche, elle la rejetait à droite. Elle lui arrachait les cheveux comme de l'herbe fauchée. Alors les travailleurs s'interposèrent disant :

« Un homme frapperait, mais cette femme tuerait. »

Et saisissant Nansal, ils les séparèrent. Tous les médiateurs se réunissant éventèrent le visage de Nansal. Puis allant à leurs provisions, ils lui offrirent toutes sortes de bière verte. Nansal prit la bière et poussait de longs gémissements. La belle-mère dit :

« Les volontés du chef sont tenaces. Quand il

aura vu comment le travail d'aujourd'hui a été commandé, il gémira longuement. »

Comme beaucoup d'ouvriers, lui ayant répondu, s'en allaient, la belle-mère reprit :

« Cette femme est très belle aux yeux du chef. Ma fille, après ce que tu as fait à cette femme, le chef n'est-il pas capable de nous tuer toutes deux, mère et fille ? »

Et elle jeta à sa fille une pierre grosse comme le pouce. Elle l'atteignit à la tête. La fille, effrayée, cria force paroles et se levant précipitamment elle s'enfuit.

Alors *Qui mérite sa renommée* revenait de sa tournée au monastère de Néñing. Sur son chemin sa sœur était endormie. Il se dit :

« Comment cette fille est-elle endormie ?

En ce moment, pendant l'automne, autant donner sa main au chien. »

Le frère aîné se fâchait et, rouge de colère, il menaçait la jeune fille, disant :

« Fille de rien, c'est ainsi que tu fais mon travail ? »

Et il la querellait grandement.

« Et maintenant, il ne faut pas pleurer. Je te le dis. »

Ayant ainsi parlé, il repartit. Nansal se tenait appuyée au dossier. *Qui mérite sa renommée* arriva. Nansal pensa :

« Voilà le maître de maison qui est arrivé. »

Et s'étant levée en hâte, elle tint son cheval par la bride. Il descendit de cheval et dit :

« Cette fille est *Cent mille Lumières*. Quelle est cette façon de travailler ? »

Et il la saisit par les cheveux. Nansal dit :

« Cette année Rinag a une riche moisson. Parce qu'il n'y avait pas de place, ils m'ont renvoyée. »

— « Mendiante ! Tu t'empares de tout ce qui se présente à ton esprit malin. »

Il dit et, tirant son sabre, il la frappa sur tout le corps, du sommet de la tête à la plante des pieds. Les travailleurs se jetant à travers le retinrent. Quand Nansal, évanouie, eut repris ses sens, elle versa des larmes. Elle pensa :

« De sa part, c'est pire que de gens privés de religion. »

Et elle pleura :

« Si quelqu'un peut lui répondre, c'est ma mère.

De même, si ma mère ne répond pas, c'est l'œuvre de ma vie antérieure.

Pour moi-même, un seul jour sans religion entraîne une douleur beaucoup plus longue. »

Pensant ainsi, elle pleurait.

Juste à cet instant, surgissent deux ermites venus de nulle part. Ils chantèrent ce chant sur l'impermanence de la vie :

« Salut aux Vénérables Docteurs !

Bénissez-nous afin que nous soyons sauvés.

Tant que la doctrine ne règnera pas, il n'est pas encore temps de déraciner les misères ennemies.

Prosterne-toi aux pieds du lama dont l'union est efficace.

Et qu'il te conduise à la religion parmi toutes les voies différentes.

Il est le bonheur, ailleurs est le mal.

Et les démons affamés de l'enfer nous attirent.

Les enfants jouisseurs,

Les soldats qui ne connaissent pas la honte dorment sur le seuil de leur porte.

Alors qu'on ne paie pas ses dettes, on a recours au mensonge.

Et même sans cela, parce qu'on ne peut abandonner sa dette,

On est tourmenté par l'envie dans l'intérieur de sa maison.

Les démons affamés sont les maîtres de la maison où on ne mange pas.

On espère encore le bonheur au moment de mourir.

Et on est frappé du bâton comme le vieux bœuf.

La belle-mère, pareille à une tigresse, rugit sur le seuil de sa porte.

Les enfants rejetés comme les démons affamés sont en pleurs.

Le maître de maison qui frappe est l'enfer.

Toi seule faisant ton bonheur, va à la religion.

Détournant tes yeux du monde,

Laisse à d'autres les biens terrestres.

Sans corps matériel, on ne souffrirait pas de la faim.

Avoir des enfants est une douleur inutile.

Après qu'ils auront chassé leurs parents pleins de grâce ;

Quel ami sur les parents connaîtront-ils ?

Toi seule faisant ton bonheur, va à la religion.

En dehors de la saison abondante, dans les pâturages du Nord,

Le moissonneur ne s'en retournerait-il pas les mains vides ?

Sans hache, dans les halliers de la forêt du Sud,

Le bûcheron ne s'en retournerait-il pas les mains vides ?

Sans religion, pendant la condition d'homme,

Ne s'en retournerait-on pas privé de la béatitude ?

L'abîme des trois damnations est immense.

Toi seule faisant ton bonheur va à la religion. »

Ainsi parlèrent les ermites. Nansal pensa qu'ils avaient raison. Ayant pris un petit sac de farine et un quartier de viande que possédait une servante amie, elle les offrit aux ermites et leur dit :

« Veuillez me conduire à un lama excellent. Veuillez me montrer le lama médiocre. Veuillez me signaler la mauvaise direction. »

Les ermites répondirent :

« Toi et nous, nous sommes des solitaires de la religion.

Au nord, dans le Nyang supérieur, il y a un monastère appelé *Sébrag*. Pareil à un lotus à huit feuilles épanouies.

Là vit un lama nommé *Excellent Çakya qui montre le chemin de la délivrance.*

Il est versé dans la mystique et dans la science religieuse.

Quand il médite le jour, il est Bouddha du jour ;

S'il médite la nuit, il est Bouddha de la nuit.

Il peut même s'élever dans l'espace et méditer parmi les oiseaux.

Jeune fille, va vers ce lama. »

Ayant ainsi parlé, ils disparurent. Le soir était venu. Les moutons précieux et les troupeaux rentraient. Le chef illustre et ses fils arrivèrent. Nansal vint au-devant d'eux. Et comme elle lui tendait une coupe de vin, le chef qui d'amour soupirait profondément, la regarda en battant des paupières. Et il dit :

« Mon épouse ne se tient pas droite comme il convient d'habitude.

Aujourd'hui son teint est noir.

Un travail pénible pour les autres la fait difficilement pleurer.

Ma fille, qu'y a-t-il aujourd'hui ? »

Alors les travailleurs racontèrent l'histoire :

« Alors que la belle-sœur devrait laisser en paix une femme mariée.

Même quand le chef est à la maison, cette fille *Mille-Perroquets*, par méchanceté, ne permet pas à l'épouse du chef de manger.

De telles actions montrent une telle haine hostile qu'il y a de quoi pleurer. »

Et parlant ainsi les travailleurs pleuraient.

Le chef étant tombé en pamoison, se releva et il dit :

« D'abord nous trois père et fils, nous étant accordés en conseil, nous nous sommes trompés. Puisqu'il en est ainsi, nous allons père et fils mourir tour à tour. »

Disant ainsi il se leva subitement de son siège et tira son épée. Nansal en l'étreignant de ses bras le détourna de son fils :

« Écoute la prière de ta jeune femme. »

Le chef se rassit. Alors Nansal pensa :

« Si je considère le roi et mon beau-frère, je peux rester ici comme maîtresse de maison.

Si je considère ma belle-mère et ma belle-sœur, je ne sais si je dois rester ni où aller.

Mais *Qui mérite sa renommée* me contredira.
Alors il faut que j'aille à la religion. »

Et elle dit :

« Je vais préparer votre feu.
Vous, bouviers, dormez ce soir de bonne heure et demain levez-vous de grand matin. »

Ayant dit elle alluma le feu dans le foyer et elle sortit. Elle pensait à part elle :

« Si je reste ici, que ferais-je ? »

Ayant enveloppé son enfant dans une petite tunique et le portant dans sa propre tunique de satin elle partit. Arrivée au seuil de la porte, elle dit :

« Jamais je ne pourrai franchir le seuil de cette porte. »

Disant ainsi elle franchit le seuil et partit. La lune pâle du quinzième jour se levait. Nansal pensa dans son cœur :

« Voici un excellent auspice pour une religieuse. Pécheresse que je suis, la religion vient-elle à moi ? »

Et elle alla chez sa mère. Bien que la distance fut courte, sa fatigue était telle qu'elle n'arriva que vers la fin de la nuit. Elle frappa à la porte, mais personne ne vint ouvrir au bruit. Elle frappa au mur de la chambre de sa mère. Sa mère se dit :

« Ce ne peut être que ma fille.
Je n'ai pas entendu dire qu'elle fut heureuse. »

Elle demanda :

« Quel malheur y a-t-il? Qui est là? »

— « C'est la malheureuse Nansal.

Ouvre-moi la porte. »

Alors la mère se leva bien vite, bien vite, pour ouvrir la porte. Ayant bien vite allumé la lampe, elle l'éleva en l'air en disant :

« Est-ce toi, Nansal? »

Sans dire une parole, Nansal avança devant sa mère. La mère dit :

« Ma fille, pourquoi viens-tu au milieu de la nuit? Les filles des autres reviennent voir leurs parents après deux ou trois mois. Toi tu n'es pas venue de toute une année. Et maintenant que tu arrives enfin, c'est au milieu de la nuit. »

Et la mère grondait ainsi.

Nansal posa son fils sur le sein de sa mère et elle tomba privée de sentiment. Les femmes la retinrent par le bras. Et sa mère lui cria dans l'oreille :

« Ma fille, que t'est-il arrivé? »

Nansal revint à elle. Sa mère lui donna de la muscade mêlée à du vin et Nansal respira. Sa mère lui dit :

« Ma fille, d'où vient une pareille douleur? »

Et elle lui demanda son histoire. Nansal raconta tout ce qui vient d'être raconté. Alors sa mère tomba privée de sentiment. Ensuite le jour se leva. Les gens du pays apprirent que Nansal était reve-

nue. Joyeux, ils vinrent innombrables lui rendre hommage avec des présents. Puis le chef illustre lui-même arriva :

« Ah, ah, la voilà !

Elle n'a pas été enlevée ni perdue.

Mais elle est allée voir son père et sa mère. Je t'enverrai un homme pour t'accompagner. »

Ayant dit, il repartit. Quelques jours passèrent en festins de bière et en réjouissances. Parfois elle regardait du haut de sa chambre élevée. Elle voyait les pauvres tisserands, des ouvriers faisant des ballots de laine et des gens de la ville apprêtant leur étalage pour le marché. Il y avait beaucoup de voyageurs. Les jeunes filles unies en chœur chantaient. Les vieillards rassemblés disaient qu'il faisait chaud, car le temps était beau. Les enfants se cherchaient les uns les autres, ardents au jeu. Nansal pensa dans son cœur :

« Dans la cour des tisserands, si j'avais aussi un métier à tisser je me réjouirais. »

Elle descendit l'escalier. Et elle décrocha une navette de l'armoire et l'emporta. Elle dit à sa mère :

« Aujourd'hui, je vais tisser. »

Sa mère répondit :

« N'es-tu pas la maîtresse *Cent-mille Lumières?* T'appelles-tu *Cent-mille Lumières* tisserande ?

C'est le travail des serviteurs. »

Et Nansal lui répondit :

« Je tisserai ce que les serviteurs n'auront pas fini de tisser. »

Et elle alla dans la cour des tisserands et elle tissa à son ancienne place. La matinée fut tiède et sans vent. Les hommes étaient fort gais. Et l'après-midi passa. Un nuage noir vint à obscurcir le ciel et une tempête de vent s'éleva.

Les vieillards dirent :

« Aujourd'hui il a fait chaud.

Maintenant un nuage noir obscurcit le ciel.

Rentrons chacun chez nous. »

Et ils rentrèrent. Les jeunes filles elles-mêmes se séparèrent. Les tisserands dirent :

« Demain il fera beau.

Maintenant le jour est obscurci.

Le monde n'est pas encore fini. »

Ayant dit les pauvres artisans se séparèrent aussi. Les deux filles du frère de la mère de Nansal restaient. Nansal pensa dans son cœur :

« Hélas ! La beauté du jour est éphémère.

Aujourd'hui le jour a été serein.

Maintenant il est obscurci.

Et le vent se soulève en tempête.

C'est l'image de mes parents, de nos voisins et de tous ces gens rassemblés.

Parce qu'ils sont heureux, ils vivent sans religion.

Tous, dans l'espace de soixante et dix ans, ils mourront, beaucoup de maladie, sans qu'ils s'y attendent.

Et ils ne pratiquent ni religion ni vertu. »

Et Nansal dit à ses deux cousines :

« Vous deux, jeunes filles, écoutez-moi.

Aujourd'hui et demain il y a assemblée de nombreux hommes.

Tous présents à cette heure, ils mourront un jour sans exception d'un seul.

Nous n'en doutons pas.

Souvenez-vous un moment que vous êtes sans religion et priez toutes deux. »

Les deux filles répondirent :

« Si nous prions, prions que nos destinées soient pareilles à celle de Nansal.

Sinon, qu'une de nous trois aille servir auprès du chef.

Qu'une autre fasse la vente.

Que la troisième reste heureuse chez elle. »

Ainsi parla l'une; l'autre dit :

« Soyons maîtresses toutes trois.

Qu'une de nous commande;

Que l'autre fasse la vente;

Que la troisième reste heureuse à la ville. »

Nansal leur dit :

« Arriver à la qualité d'homme est rare comme les étoiles en plein jour.

Les composés retournent en une fois à leur point de départ.

Et ils ne peuvent plus acquérir la qualité d'homme.

On ne sait quand on mourra.

Et personne n'a le pouvoir de s'arrêter de marcher à la mort. »

Pensant ainsi, Nansal versa beaucoup de larmes.

A ce moment survint une fille du chef nommée *Riche en Bonheur*. Et elle dit :

« Sœur aînée, aujourd'hui ton visage est triste. Ton père et ta mère t'ont-ils grondée, causant tes pleurs ?

Ton petit enfant est-il mort ?

Le chef Rinag a-t-il rencontré quelque accident subit ? »

Cent-mille Lumières répondit :

« Fille *Riche en Bonheur*, écoute-moi.

Mon père et ma mère ne m'ont pas grondée.

Mon fils n'est pas mort.

Le chef Rinag est en bonne santé.

Toutes ces choses éphémères, au moment de mourir, ne sont pas utiles comme la religion.

Le monde de la transmigration me remplit de tristesse.

Je ne puis endurer la douleur des trois damnations.

Quand on se rappelle la sainte doctrine de notre origine, il y a de quoi pleurer. »

Elle dit, et *Riche en Bonheur* répondit :

« Sœur aînée, ne parle pas ainsi.

Tes père et mère et tes relations de parenté sont en bonne santé.

Ton corps parfait est semblable à celui d'une déesse.

Tu es habile à tous les travaux du monde.

Tu as des turquoises, des vêtements et des bijoux innombrables.

Tu possèdes toutes les choses désirables.

Ne parle donc pas ce langage offensant.

Une fille comme moi est déshéritée.

Je n'ai ni bijoux ni parures;

Je ne porte pas le nom désiré d'un père (1).

Je n'ai pas l'époux désiré.

J'ai tout motif de pratiquer la dévotion.

Mais toi, ne parle pas d'entrer en religion.

Plie ton métier à tisser et rentre dans la maison. »

Et Nansal reprit :

« Alors qu'on n'obtient qu'une fois la condition d'homme;

Après qu'on a vécu dans l'impiété.

On retourne en arrière, la corruption au cœur.

---

(1) Être enfant illégitime.

Je vais lors chanter un chant de prière.

Vous trois retenez-le.

Répétez-le aux tisserands.

Ensuite vous l'expliquerez et le donnerez comme exemple à suivre.

Que la tisserande pécheresse conduise à la religion.

Qu'elle bénisse pour l'union du corps et de l'âme avec ses préceptes.

Écoute-moi bien, *Riche en Bonheur*, ton langage n'est pas pur.

L'existence des trois mondes est une source de douleur.

Je prends le tissage comme exemple de mon chant.

Ce petit siège où, jeune femme, je suis assise.

S'il est la base de la foi, je m'en réjouis.

Si je le garde sans changement, je serai heureuse.

Je vais à la religion sans retard.

Cent-mille Lumières va à la religion sans retard.

[Répéter chaque fois].

Ce chapeau que je porte sur ma tête,

S'il est le bouclier qui protège ma méditation, je me réjouis.

Si je le garde sans changement, je serai heureuse, etc.

Ces petites bottes que je porte à mes pieds.

Si elles sont les gradins qui soutiennent ma méditation, je me réjouis.

Ce drap fin de Lha-sa que je porte sur mon corps.
S'il m'enveloppe d'insensibilité, je m'en réjouis.

Ces épingles de cheveux assujéties sur ma tête.
Si elles revêtent le Buddha de fibules d'or, je m'en réjouis.

Cette petite turquoise lustrée attachée à moi, *Lumière.*
Si elle devient aux yeux une image taillée, je m'en réjouis.

Cette agrafe de col en or attachée dessous,
Si elle est un des Ratnas, je m'en réjouis.

Ces boucles d'oreilles pendues à mes oreilles,
Si elles sont des rouleaux de sentences de la sagesse, je m'en réjouis.

Cette plaque carrée semée de turquoises attachée à mon cou,
Si elle est un petit monastère aux couleurs variées, je m'en réjouis.

Cette tresse de mes cheveux répandue derrière moi,

Si elle est une corde de méditation qui me ceint,
je me réjouis.

Cet anneau pris dans le haut de ma tresse,
S'il est un livre de prière, je me réjouis.

Ce rugissement fort et ce rugissement doux de
la tigresse,
S'il est la parole d'un lama, je m'en réjouis.

Ce lieu en haut vers lequel il faut tirer,
S'il attire vers le ciel, je me réjouis.

Ce lieu en bas vers lequel il faut pousser,
S'il doit précipiter les méchants en enfer, je
m'en réjouis.

Nous qui faisons cette étoffe,
Si nous expliquons les causes et les effets, je
m'en réjouis.

. . . .

(*Trois versets incompréhensibles.*)

Cet atelier de tissage,
S'il est un parterre pour célébrer l'office, je m'en
réjouis.

Cette écharpe si légère à envoyer,

Si elle est un présent pour un lama, je m'en réjouis.

Ces nombreux fils qui se croisent,
S'ils sont trois mille huit cents moines, je m'en réjouis.

Cette pièce d'étoffe blanche et douce au toucher,
Si elle est le chemin qui mène à la béatitude, je m'en réjouis.

Cette pierre d'angle, à droite,
Si elle est la chambre d'un lama, je m'en réjouis.

Cette pierre d'angle, à gauche,
Si elle est ma cellule de méditation, je me réjouis.
Si je la garde sans changement, je serai heureuse.
Je vais à la religion sans retard.
De cœur et d'esprit va à la religion, ô *Riche en Bonheur*.
Considérant le châtiment de la transmigration,
Que la jeune fille impie se retourne vers la religion. »

Ainsi chanta Nansal. Et *Riche en Bonheur* lui répondit :

« O Sœur aînée, les lamas eux-mêmes sont moins savants que toi.

Et même les grands docteurs d'autrefois ne l'étaient ainsi qu'après avoir consulté les livres.

Sœur aînée, tout ce que tu fais est désirable.

Les ignorants qui renaissent en enfer sont pareils à moi. »

Et alors qu'elle ne désirait pas encore la religion, la foi naissait en elle et elle fondit en larmes. Nansal dit :

« Vous trois, jeunes filles, écoutez-moi.

Si on considère les peines de la transmigration,

Et les trois douleurs qui suivent la mort dans les limbes,

Le cœur tremblant dans la poitrine, on n'en peut supporter la pensée.

Avez-vous tenu conseil entre vous ?

En cas de périr, frappées par le malheur,

Vous êtes-vous cherché un asile où fuir et où vous cacher ?

Dans l'instant que la mort soudaine est arrivée au-dessus de votre tête,

Le chef puissant, le riche avec ses trésors, les amis, les parents même sont inutiles.

Ayant mis notre confiance dans les trois Joyaux,

Ne pouvons-nous pratiquer la sainte religion ? »

Riche en Bonheur lui répondit :

« Sœur aînée, ce que tu dis est vrai.

Si, négligeant notre corps, nous lui sommes ennemis,

Un jour nous serons grandement heureux.

Mais si l'esprit est impur, quand même porterait-on la robe jaune du moine, on est sans vertu.

Si nous allons avec toi à la religion, sœur aînée,

Tes parents et les nôtres seront dans la douleur.

Le chef Rinag les accablerait de reproches et il les ruinerait.

Et alors nous ne goûterions aucun bonheur.

Pour nos proches mêmes, notre entrée en religion serait pénible.

Mais donnons plutôt toutes sortes d'aumônes. »

Ayant ainsi parlé, les jeunes filles rentrèrent dans leurs demeures. Et Nansal ayant replié son métier, rentra dans la maison.

Sa mère lui dit :

« Fille, mange si tu as faim, bois si tu as soif. Envoie les servantes puiser de l'eau. »

Nansal pensa dans son esprit :

« Les servantes sont fatiguées par le travail du jour. »

Et allant elle-même chercher son eau, elle arriva à la fontaine. Après avoir jeté de l'eau en offrande aux divins lamas, elle se tint prosternée. L'eau de la fontaine avait été troublée par l'orage. La jeune fille pensa dans son cœur :

« Hélas ! même cela m'apprend que je suis éphémère. »

Puis elle chanta ces conseils de sagesse :

« Lama précieux et père plein de grâces,
Qui guidez les créatures avec compassion,
Je vous prie d'un cœur respectueux;
Conduisez la jeune fille à la religion.
Les composés sont pareils aux rides de l'eau.
Le bleu en est trouble et elles empêchent de voir le fond.
Et au moment de mourir, il n'est plus temps de se repentir. »

Ayant ainsi chanté, elle versa des larmes. Puis emportant son eau, elle rentra dans la maison. Sa mère lui dit :

« Si tu fais l'ouvrage des servantes, les servantes resteront oisives.
Aujourd'hui tu es sombre.
Ton visage est rempli de larmes.
Qui t'a fait du mal ? Dis-le moi. »

Et Nansal répondit :

« Personne ne m'a fait de mal.
C'est la douleur du monde qui m'afflige.
Ce sont les transmigrations qui m'effraient.
Je suis partagée entre des souhaits contraires.
Par les mérites accumulés, la créature obtient la condition d'homme.
Mes parents fortunés ont engendré une fille.
Mon corps est noble et sans défaut.
Et j'ai rencontré un époux impie.
Les liens du monde sont pleins de périls.

Car la condition d'homme est rare comme l'étoile en plein jour.

L'homme a la chance de pouvoir atteindre la perfection.

Mais s'il perd ses conditions de béatitude,

Il retombe à jamais vaincu.

Moi, jeune fille, je vais à la religion. »

Elle dit et sa mère reprit :

« Que dis-tu d'entrer en religion ?

Cette douleur du monde dont tu parles, je ne t'en ai pas chargée.

Qui a vu la douleur de l'enfer ?

Qui est revenu de la transmigration ?

Tu n'es privée ni de nourriture, ni de vêtements.

Tu ne souffres du chaud ni du froid.

Tandis que la vie religieuse te donnera quelque peine. »

Et Nansal lui répondit :

« Le langage de ma mère n'est pas juste.

C'est bien là l'énumération des douleurs. »

Ayant dit, elle chanta ce chant à sa mère :

« O précieuse au visage agréable à voir,

O compatissante à la voix harmonieuse,

Je te fais cette prière d'un cœur humble.

Conduis ta fille à la religion.

Je chante un chant de douleur de l'âme.

Le corps éphémère est comme l'arc-en-ciel dans l'espace.

Son image si belle s'évanouit.
Quand est venu le temps de mourir,
La religion des dieux protecteurs est utile.
Les richesses sont comme le miel accumulé par l'abeille.
Bien qu'amassé par elle, les autres en jouiront.
Si on réfléchit bien aux souffrances des damnés,
Et aux douleurs des enfers et des limbes,
Le cœur tremble dans la poitrine.
Mais la passion qui arrache la foi du cœur
En fait perdre également le souvenir.
Je chante un chant de certitude.
Mère, garde-le bien dans ton cœur.
Moi, jeune fille, je vais à la sainte religion. »
Et la mère dit à son tour :
« Tu en parles à ton aise, avec ta grande sagesse.
Moi, j'ai d'abord souffert en te mettant au monde après t'avoir portée dans mon sein.
Ensuite j'ai eu la peine de te nourrir.
Pense enfin, quand je t'eus posée à terre (1),
Au souci de ton vêtement et de ta parure.
Alors que j'espérais te voir le soutien de notre vieillesse,
Oses-tu abandonner tes vieux parents et ton fils ?

---

(1) C'est-à-dire quand tu pus marcher.

Rougis de dire que tu vas à la religion.

Que dirons-nous aux gens du pays ?

Tu n'as pas de frère, tu n'as pas de sœur.

Toi seule es nos yeux pour voir,

Notre langue pour parler, notre cœur pour penser.

Si tu entres en religion, qu'adviendra-t-il de nous ?

Ce qu'on appelle religion, c'est demander sa formule à un bon lama.

C'est préparer l'autel, disposer les offrandes.

C'est se rendre propices les moines par son respect.

C'est donner l'aumône aux mendiants aveugles.

Ceci est de la religion.

Si c'est pour la pratiquer ainsi convenablement,

Ton père et moi nous nous enfermerons d'abord pour la pratiquer.

En attendant que cet enfant puisse marcher,

Garde-lui le champ de ton père.

Après, si tu veux entrer en religion, tu partiras. »

Alors, Nansal offrit ce chant en prière à sa mère :

« Au lama que ne tache aucune souillure de péché,

Pour parvenir à la piété fervente où j'aspire,

Dans un but élevé je fais cette prière :

Je ne contente pas mes parents qui m'ont engendrée corps et âme.

Les trois enfers sont une prison,
Et je crains, fille sans religion, d'y être enfermée.
Si dès maintenant je ne me délivre du monde,
Il ne sera plus temps de m'échapper de ce cycle.
Serait-on le premier parmi cent hommes,
On retombe au moment d'arriver au sommet.
Je n'ose me séparer de mon enfant, né de mon corps.
Si je lui garde mon amour,
Moi, sa mère, je suis près de tomber dans l'abîme de l'enfer.
Quand on voit la douleur qui succède à la mort,
Le bonheur de la vie n'est qu'un rêve,
Et je crains de tomber en enfer.
En ce temps des cinq impuretés,
La vie n'est qu'un instant rapide.
On n'a pas de temps à distraire de la religion.
A la jeune fille qui se retire du monde,
Évitez les embûches des esprits ennemis. »
Elle parla ainsi. Sa mère pensa à part elle :
« Cette enfant n'écoute pas mes paroles.
Autrefois, quand ceux qui l'aiment la grondaient,
Elle répondait autre chose et elle voulait commander. »
Pensant ainsi elle dit :
« Ma fille, dans cette vie, personne n'est préférable à tes vieux parents.
Si tu entres en religion, ne te presse pas.

Maintenant tu pars comme menée par un anneau de nez, à la main d'un homme puissant.

Alors que nous sommes réunis sous le même toit, où vas-tu?

Si tu n'obéis pas à nos paroles, quelle est ta pensée?

Une fois dans ta retraite, tu regretteras.

Le chef Rinag, s'il est sévère, te privera de la vie.

S'il est faible, il t'arrachera les yeux certainement.

A ce prix, brise maintenant notre union de mère et de fille. »

Ayant ainsi parlé, elle sortit. Alors Nansal dit aux serviteurs :

« Dormez tôt le soir et levez-vous tôt le matin.

Moi, j'allumerai le feu. »

Ayant dit, elle alluma le feu et alla dans la chambre du trésor quérir de quoi faire la bière. L'étable sous la maison était pleine. Nansal pensa dans son esprit :

« Ceci est le fruit des aumônes données dans les vies antérieures.

Si cette abondance engendre l'avarice,

Elle devient la demeure des démons affamés de l'enfer. »

Pensant ainsi, Nansal versa beaucoup de larmes. Aussitôt elle pensait :

« Il est inutile que je sois.

Le désespoir n'est pas la foi.

Détruire n'est pas donner.

Je veux aller à la religion. »

Ayant ainsi pensé, elle se prépara à partir.

Elle roula une charge de vêtements dans une cotte de couleur. Comme elle allait partir, l'enfant se réveilla et appela : « Ama! » et il saisit sa mère.

Nansal le prit sur ses genoux et elle lui donna le sein. Elle le baisait sur les joues et, au milieu de ses larmes, elle lui chanta ce chant :

« Lamas, dieux et Joyaux,

Ayez pitié de la jeune fille privée de religion.

Mon fils, pareil à mon cœur, jeune enfant pareil à un dieu,

Redisant les souhaits de ta naissance,

Unissons-nous dans une même prière.

D'abord, quand tu fus conçu dans mon corps,

Je t'apportai la saveur d'une nourriture exquise.

Et le lotus de mon corps se fana.

Ensuite, quand tu sortis de mes entrailles,

Sans souvenir, j'étais flétrie comme si mes membres étaient dispersés.

Alors, je te pris sur mon sein.

Tu étais joli comme une fleur des jardins.

Je ne pouvais plus t'éloigner de mon sein ni te poser à terre.

Je te donnai le lait du sommet de mon âme,

Je ne pouvais pas plus me séparer de toi que de mon propre cœur charnel.

Mais quand je songe aux douleurs de la transmigration,

Bien que tu sois pareil à un dieu incarné,

Si je t'aime désormais,

Je ne me délivre pas de la transmigration.

Et comme je pense à la douleur des enfers, et parce qu'il faut observer le culte des dieux protecteurs,

Petit enfant, jeune incarnation divine,

Bien que ne pouvant me séparer de toi, je vais te quitter.

Porte-toi bien et sois heureux.

Ta mère va à la sainte religion.

Nous ne sommes plus réunis que pour un instant dans cette vie.

Prions que nous nous retrouvions dans le pur séjour de l'au-delà.

Pratique la sainte religion des dieux.

Si tu prends l'héritage paternel, au moins évite le péché.

Fais tout le possible pour la cause de la vertu.

Consacre à la religion le plus intime de ton cœur.

Fils, si tu as faim, mange des friandises.

Si tu as soif, bois le lait des yacks, mon enfant.

Sois toujours en bonne santé, ô mon fils.

Ta mère va à la sainte religion. »

Ayant ainsi parlé, elle le baisa et continua :

« Le chef *Qui mérite sa renommée* m'a laissé ce moyen de sortir de la transmigration. »

Et disant ainsi, elle versa beaucoup de larmes. Elle souffrait comme si elle s'arrachait le cœur et l'abandonnait.

Elle posa son fils endormi et elle ne pouvait le quitter :

« Gagner le ciel pour une mère est un abîme sans fond.

Elle ne peut supporter la douleur de l'enfer.

Enfant, prie les trois Joyaux.

Vois quelle semence de salut sème ta mère. »

Ayant dit, elle versa beaucoup de larmes.

Alors, elle prit son fardeau et alla vers la porte.

La lune du dix-huitième jour se levait.

Elle partit sans hésiter. Et elle descendit la rivière de Nyang venant du Sud. Au milieu de la nuit, elle arriva au pont appelé : *Essence de la Doctrine*. A l'extrémité du pont, elle vit deux formes noires. Et elle eut un gémissement de frayeur. Puis elle avança, redoutant les ombres et cherchant à les éviter :

« Qui êtes-vous ? »

— « Nous sommes deux ermites mendiants. Et toi, qui es-tu ? »

Nansal répondit :

« Je suis une fille de *Hodka* dans le Nyang supérieur, appelée *Brillante de cent mille Lumières.* »

— « Où vas-tu ? »

« Je vais à la religion.

Dans ce pays, quel lama est bon ? Quel monastère est paisible ?

Je suis dégoûtée du monde et vais à la religion.

Si vous êtes bons, veuillez me conduire devant le meilleur lama.

Ou bien consentez à me montrer son ermitage.

Enfin, mettez-moi au moins sur le bon chemin. »

Les deux ermites répondirent :

« Fille, il est bon que tu ailles à la religion.

A droite de cette vallée, se trouve une roche ayant la forme d'une flamme.

Au nord de cette roche, il y a le monastère de Sébrag, pareil à un lotus à huit feuilles épanoui.

Là vit un lama appelé *Excellent Çakya Qui Montre la Voie de la Délivrance.* Il est versé dans les Tantras et l'école mystique *Très Parfaite.*

La loi qu'il enseigne est pareille à une offrande de cent saveurs dans un seul mets.

Il enseigne la doctrine de Bouddha aux grands pécheurs.

Fille, pour ta cause il est désigné. »

Et Nansal leur répondit :

« Cela est parfait et excellent.

Parce que vous êtes les meilleurs amis que j'aie jamais rencontrés ;

Prenez ceci comme viatique religieux. »

Disant ainsi, elle compta dix onces de turquoises et d'or, et elle les offrit aux deux ermites :

« Si on vient à ma recherche, ne dites pas où je suis allée. »

Et elle partit sur le chemin que les ermites avaient indiqué. Le jour se levait et en même temps le monastère apparut. Au pied du monastère, il y avait un reposoir ; Nansal s'y arrêta pour dormir et se reposer. Pendant son sommeil, elle se vit sur le seuil d'un stupa à sept gradins et elle rêva que, se tournant vers l'Orient et faisant des ailes de sa robe, elle s'en envolait. Ensuite, s'étant levée, elle repartit et arriva à la porte du monastère. Au même moment le soleil se leva. Nansal frappa à la porte. Et le portier vint récitant les litanies de Mandjuçri :

« Érige un drapeau de victoire de la religion. »

Et en ce même temps, il ouvrit la porte. Alors Nansal raconta l'histoire de sa venue à la religion et elle demanda au portier de la conduire auprès du lama. Mais le lama dit au portier :

« Cette fille est l'épouse du fameux chef Rinag.

Si nous coupons les cheveux de cette jeune fille,

Rinag vaincra ma petite lamaserie et il anéantira mes moines.

Il me fera attacher la corde au cou et il m'entraînera.

Parce que ce serait la ruine de ma doctrine,

Dis que je ne suis pas ici.

Donne à manger à cette jeune fille et dis-lui de s'en retourner. »

Le portier étant revenu dit à Nansal :

« Le lama n'est pas ici. Retourne dans ta maison. Et viens d'abord prendre de la nourriture. »

Entendant qu'il n'y avait pas de lama, Nansal fut désespérée et elle versa beaucoup de larmes. Comme une conque vint à souffler, elle se demanda ce que c'était et elle alla pour voir. Un moine portant un encensoir sortit de la maison du lama. Derrière lui marchait un lama vêtu de la robe jaune. Nansal pensa à part elle :

« Le portier m'a trompée. Certainement voici le lama. »

Et sans hésiter, elle courut et se prosterna. Elle offrit une grande turquoise et une paire de boucles en argent, et saisissant le bas de la robe du lama elle lui chanta cette prière :

« Précieux lama, écoute ma prière.

Je suis Nansal du chef Rinag gouvernant le Nyang supérieur.

Je suis née de parents riches.

J'étais comblée de mets, de vêtements et de bijoux.

Si, durant ma vie humaine, je n'observe pas la Loi ;

Je devrai dans l'au-delà souffrir la douleur de l'enfer.

Je te prie, enseigne-moi la perfection. »

Le lama lui répondit :

« Tu es née fille de parents fortunés.

Tu n'as pas de frère aîné.

Mais tu as maison paternelle, champs et richesses.

Tous ces biens n'auront pas de maître.

Un homme sans biens est un mendiant.

Des biens sans maître ne sont que terre et pierre.

Te rappelant ton bien, ta maison et tes champs. Retournes-y. »

Et Nansal chanta ce chant en réponse :

« Lama précieux et plein de grâces,

Aie pitié de la fille pécheresse à tes pieds.

Je ne suis pas sans patrimoine, ni richesses.

Mais je souffre dans cette riche demeure.

D'abord sa construction a demandé beaucoup de peine,

Ensuite la conserver coûte beaucoup de soins.

Enfin quand elle sera en ruine qu'en restera-t-il ?

Au moment de mourir, éphémères que nous sommes,

Il faut laisser là sa maison.

Je ne suis pas sans richesses.

Mais d'abord les amasser a demandé beaucoup de peine,

Les conserver coûte beaucoup de soins.

Enfin, ils seront un jour dispersés par un ennemi.

Au moment de mourir, éphémères que nous sommes,

Dépouillés de biens, il faut partir les mains vides.

O Lama, ne parle pas ainsi, mais donne-moi la religion.

Si tu es bon, coupe ma chevelure. »

Et le lama lui répondit :

« Ma fille, tu as le travail des champs au dehors.

Tu as le soin du foyer dans la maison.

Tu as beaucoup de famille et beaucoup de serviteurs.

Rappelle-toi toutes ces choses et retourne maintenant chez toi. »

Alors Nansal lui offrit ce chant :

« Lama précieux et père plein de grâces.

Je suis Nansal privée de religion.

Le travail des laboureurs est accumulé en tas dans les greniers.

Au moment de mourir, éphémère que je suis,

Je ne pourrai emporter une seule mesure de grains.



J'ai des monceaux de laine filée en écheveaux :
Au moment de mourir, éphémère que je suis,
Je devrai m'en aller nue et sans vêtement.
Si je regarde vers ma famille,
Tous amis tant que j'étais heureuse,
Nous nous réunissions pour les repas.
Mes parents vivent peu selon la doctrine.
Une famille sans religion est une cour de démons.
Maintenant que je leur suis inutile,
Ils se réunissent pour me calomnier.
Du côté de ma famille, je n'ai que tourments.
Quand sera venu le moment de mourir,
Je devrai partir seule et sans ami.
Lama, ne parle pas ainsi, mais coupe ma chevelure. »
Et le lama, parlant par sa bouche, lui répondit :
« Fille, tu as un époux élevé,
Tu as un enfant d'un an, né de ta chair,
Les hommes, pleins de pitié, bavarderont.
Dès maintenant, retourne dans ta maison. »
Et de nouveau, Nansal lui offrit ce chant :
« Père béni et lama précieux ;
Moi, Brillante de cent mille Lumières,
Je ne suis pas sans époux, il est vrai.
Si je regarde vers mon époux,
D'abord, son visage me souriait comme l'image d'un dieu.

Bientôt il trouva inutile de me regarder.

A la fin, il eut le cœur de me frapper comme on frappe les bœufs.

Du côté de mon époux, je n'ai que tourments.

Il est vrai que je ne suis pas sans enfant.

D'abord il m'a ravi la splendeur de mon corps.

Il a pris le meilleur des nourritures exquises que je goûtais.

Quand il fut né, sans souvenir j'étais flétrie comme si mes membres étaient arrachés,

Après il s'est nourri de ma propre nourriture.

Enfin je me suis dépouillée pour le vêtir.

Il ne donne ni utilité ni bonheur.

Et il est une cause d'aller en enfer.

Du côté de mon fils, je n'ai que tourments.

Lama, ne parle pas ainsi, mais coupe ma chevelure et enseigne-moi. »

Elle pria ainsi et le lama parla de nouveau :

« Quel est le profit de couper ses cheveux et de porter une robe jaune ?

Pour aller un jour à la religion, il faut une accumulation de naissances antérieures.

Il faut avoir goûté toutes sortes de tribulations.

Aller à la religion est une œuvre difficile.

Si tu veux observer la loi religieuse,

Commence par servir tes parents et ton époux ;

Et par protéger ton fils et tes serviteurs.

Si tes richesses sont inutiles, fais-en hommage,

En haut, aux Trois Joyaux et aux moines.

En bas, donne-les en aumônes aux pauvres.

Ensuite, évite les péchés et les occasions de péchés qu'offre la conduite de tes voisins.

Si tu veux te consacrer à l'accomplissement de la vertu,

Sois sereine pendant ta jeunesse.

Après, quand tu seras vieille, tu apprendras une doctrine.

Et tu auras ainsi le bonheur dans cette vie et dans l'autre.

Mais maintenant, n'abandonnant rien, retourne dans ta maison. »

Alors la jeune fille lui offrit ce chant de prière :

« Lama précieux, conducteur des créatures, plein des grâces,

Aie pitié de la jeune fille sans religion.

On n'obtient la condition d'homme qu'une fois.

On ne sait pas quand on mourra.

Les richesses sont comme le miel accumulé par l'abeille.

Bien qu'amassé par elle, les autres en jouiront.

Cette vie est comme l'arc-en-ciel dans l'espace.

La jeune fille qui abandonne la religion ne pourra longtemps rester ferme.

Lama, ne parle pas ainsi, mais coupe ma chevelure et enseigne-moi. »

Et le lama parlant par sa bouche :

« Fille, il y a le maître de maison Rinag.

Son entourage a de noires dispositions envers toi.

Fais bien attention aux dangers.

Si le chien de berger court trop vite,

Il y a danger que les dernières chèvres restent séparées du troupeau.

C'est pourquoi tu es bien jeune.

Tu n'as la foi que depuis un moment.

Arriver seule à la religion est difficile.

Parce qu'il y a le danger de Rinag qui peut tout ce qu'il veut ;

Parce qu'il frappera ce saint monastère et le ruinera.

Écoute ce que je vais dire et réfléchis bien.

Écoute ces paroles :

Prions les trois Joyaux refuges.

Écoute, Jeune *Brillante de cent mille Lumières.*

Tu n'es pas pareille aux hommes, mais pareille à un paon de l'Inde.

Sœur, ta beauté éclatante n'est pas religieuse.

Tu n'es pas pareille aux hommes, mais au lion qui habite les neiges.

Sœur, la religion n'est pas pour qui a une chevelure de turquoise (1).

---

1. Les lions sont représentés avec une crinière bleue.

Ta chair est tendre comme celle d'un petit enfant ;

Sœur, la religion n'est pas faite pour le babillage.

Bien que petite fille encore, tu es pareille à une tête blanche.

Sœur, les rapports et racontars ne sont point religieux.

Tu es pareille au chat de la maison.

Sœur, la religion n'est pas pour qui se pourlèche et se lustre.

C'est pourquoi retourne dans ton pays.

J'enverrai un courrier et il annoncera comment tu reviens d'ici.

Reprends la moitié de tes présents,

Prends cet étendard bleu noué d'un nœud magique. Et maintenant va. »

Le lama offrit l'étendard et ferma la porte. Alors Nansal pria ainsi :

« Lama précieux, si tu ne coupes mes cheveux,

Si tu ne m'enseignes pas,

Écoute au moins ma dernière prière. »

Et elle lui offrit ce chant :

« Père plein de grâces, lama précieux.

Maître de la doctrine, qui montres la voie de la délivrance,

Je te supplie d'un cœur respectueux.

Aie pitié de la chaîne sans fin des limbes.

Nansal aux cent mille lumières, privée de religion,

Ma vie humaine n'a pas de sens.

Infortunée, je suis impie.

Mon père et ma mère me sont ennemis.

Mes champs, ma maison, mes richesses, sont les biens de l'avarice.

Avoir un enfant trouble l'âme.

Mon mari est fils de démon.

L'homme sans religion est une bête brute.

Je ne veux ni turquoises, ni bijoux, ni atours.

Je te les abandonne.

La jeune fille impie est pareille à la bête.

Plutôt que d'accumuler des œuvres de bête brute,

Je vais me faire mourir.

Aie pitié de la chaîne des limbes.

Plutôt que de renaître et mourir comme animal,

Mieux vaut mourir maintenant devant le lama.

Et, puissé-je, renaissant avec un corps d'homme, rencontrer alors la sainte doctrine! »

Ainsi comme elle était résolue à mourir, le lama lui saisit le bras et dit :

« Si tu te tues maintenant,

Tu auras à renaître et à te tuer cent fois.

Puisque tu as couru au désert.

Rien ne presse de courir à la plaine bruyante.

Si tu as une pareille foi ;

Si tu comprends le chant que je vais dire,

Il sera excellent que tu t'enfermes dans la vie religieuse.

Si tu ne comprends pas, ma fille, retourne dans ton pays. »

Il dit, puis il chanta ce chant :

« Salut aux vénérables lamas.

Fille *Cent mille Lumières*, écoute-moi.

Si tu pratiques le culte des dieux du fond du cœur,

Je crois que tu peux méditer dans la solitude,

Et adorer autre chose que le monde.

Dans le temple de ta poitrine,

Au sommet du triangle de ton cœur,

Ton âme immatérielle est agitée comme un cheval sauvage et comme le vent.

Si tu arrêtes ce cheval, avec quel lasso le prendras-tu ?

Si tu l'attaches, à quel pieu l'attacheras-tu ?

S'il a faim, de quoi le nourriras-tu ?

S'il a soif, quelle eau lui donneras-tu ?

De quelle selle et de quel mors le garniras-tu ?

Quel cavalier le montera ?

S'il court, sur quelle prairie courra-t-il ?

S'il fuit, quelle boue mouvante fuira-t-il ?

S'il dort, sur quelle terre reposera-t-il ?

A quelle main feras-tu tenir sa longe ?

Si tu le sais, réponds et tu l'as emporté.

Si tu ne sais pas, fille, retourne dans ton pays. »

Il parla ainsi et Nansal répondit :

« Frère aîné, Lama précieux,

Maître de la doctrine, qui enseignes la voie du salut,

Dans le temple chaste de ma poitrine,

Au sommet du triangle de mon cœur,

Mon âme immatérielle est agitée comme le cheval sauvage et comme le vent.

Si j'arrête ce cheval, ce sera avec le lien de l'attention.

Si je l'attache, je l'attacherai au pieu de la méditation profonde.

S'il a faim, je le nourrirai de la doctrine mystique.

S'il a soif, il boira l'eau courante du souvenir.

S'il a froid, je l'enfermerai dans l'enceinte du néant.

Comme selle et comme mors, je le munirai de moyens et de science.

Moi-même serai le cavalier.

Je galoperai dans les plaines de la félicité immense.

S'il s'échappe, il s'échappera du bourbier de la transmigration.

S'il dort, il reposera sur la terre des Bodisattvas.

Je tendrai sa longe au lama.

Lama, si tu es bon, veuille couper cette chevelure. »

Elle pria ainsi, et le lama fut rempli d'admiration :

« Fille, tu possèdes naturellement la doctrine.

Tu es déjà prête pour le vœu.

Tu peux couper tes cheveux à pleines mains,

Et tu peux encore mieux ne les point couper (1). »

Il parla ainsi et les moines firent entrer Nansal dans le monastère. Là elle fut bénie et consacrée par la tonsure et par l'admission au vœu. Le lama lui dit en une fois les deux doctrines mystiques. Et elle entra en méditation.

Son esprit s'ouvrait excellemment à l'enseignement. Le soir elle se rappelait les paroles que le lama avait dites le matin. Alors le lama lui dit :

« Fille, ne reste pas ici, mais va dans le désert.

Tu es jeune et je suis vieux. Si nous demeurons côte à côte,

Les autres hommes feraient des moqueries.

A l'Est d'ici, il y a une grotte appelée *Roche qui voile* et qui a la forme accomplie d'un lotus de Urgyan *.

Devant, la montagne est pareille à un voile de soie blanche.

Derrière, la montagne est comme un nuage renversé.

---

(1) Le port de la chevelure longue marque le degré supérieur dans la hiérarchie des moines *Gnymapas*.

Retire-toi dans cette grotte pour méditer.
Et grandis en esprit de contemplation. »

Ainsi, la jeune Nansal, réalisant le symbole de son rêve, vola vers la *Roche qui voile* et elle y demeura.

Quelque temps après, les deux ermites nommés *Qualité* et *Qui se délivre,* qui avaient barré le pont *Essence de la Doctrine,* comme ils allaient au Nyang Supérieur pour mendier quelque nourriture, ils montèrent au pays de *Hodka.* Là, il y avait une belle demeure entourée de dépendances s'étendant sur un large espace. Un grand nombre de troupeaux en sortaient. La maîtresse de ces biens, une vieille femme, chargée de bracelets en or et en argent, conduisait un enfant par la main. Les ermites lui dirent :

« Nous sommes deux ermites, et nous te demandons un gîte. »

La vieille femme plaça rapidement l'enfant devant elle et dit :

« Ermites, d'où venez-vous ?
J'ai un excellent gîte pour vous.
N'avez-vous pas de nouvelles à dire ? »

Et les ermites demandèrent :

« Cet enfant est-il ton petit-fils ? »

La vieille répondit :

« J'avais une fille appelée *Brillante de cent mille Lumières.*

Où est-elle allée. Je n'en ai jamais eu de nouvelles et je suis incapable de la découvrir.

Vous deux, ermites, l'auriez-vous rencontrée ? »

Les ermites, sortant de leur ceinture la turquoise que Nansal leur avait donnée, la montrèrent et dirent :

« Connais-tu ceci ? »

La vieille, ayant vu la turquoise, s'évanouit.

Et les ermites l'éveillèrent avec leur salive.

Alors la vieille dit :

« Cette turquoise n'est-elle pas détachée du cadavre de ma fille ?

Ou bien quelqu'un l'a-t-il volée et vous l'a-t-il donnée ? »

Et elle demandait l'histoire en détail. Les ermites répondirent :

« Si c'est ta fille, elle est au monastère de *Sébrag*, dans les monts du Sud, pareil à un lotus épanoui ; et elle y a planté le drapeau de victoire de la perfection. Quelques-uns l'ont rencontrée ; ils disent qu'elle se tient suspendue à une coudée du sol. Quand on l'a vue, disent-ils, on est aussitôt rempli de joie. »

Alors la vieille leur dressa des lits et elle les servit.

Quelque temps après, Rinag envoya un courrier aux prairies. (Il dit à la mère de Nansal :)

« Ne serait-il pas bon que tu soies réunie à ta fille pendant qu'elle est jeune femme ?

Ne serait-il pas bon que nous allions à sa recherche ? »

Ayant compté les jours, ils fixèrent un jour favorable et ils partirent pour le monastère de *Sébrag*.

Alors le lama et ses disciples offrirent un sacrifice.

Enfin le fameux chef et son fils arrivèrent à l'entrée de la cellule de Nansal. Le chef dit :

« Nous sommes arrivés. »

Et l'enfant s'avança devant l'entrée.

Quand Rinag vit Nansal immobile et absorbée dans l'effort de la méditation, sa colère tomba. Sans force, il fut vaincu par la foi, et il dit :

« Nansal, ta force d'âme est grande, tu es plus forte que les hommes.

Nous deux, père et fils, nous étant retournés, nous allons repartir. »

Et Nansal chanta ces stances :

« O lama, maître de la doctrine qui montres le chemin du salut,

Incarnation divine qui m'as promis l'union,

Ne m'abandonne pas, mais me prends en pitié.

Chef Rinag à la grande renommée, toi qui augmentes tes richesses,

Les composés sont pareils aux nuages dans le ciel ;

Je ne les vois pas véritables.

On n'est homme qu'une fois.

Si tu t'en retournes vide d'œuvres, tu te seras trompé.

Au moment d'être emmenés par le dieu de la mort,

Les puissants s'en vont sans puissance;

Il n'est plus temps de discuter.

Les parents et alliés mentiraient en vain,

Les amis eux-mêmes se transformeraient en vain.

Quand est venu ce moment-là,

Les œuvres religieuses ne servent plus de rien.

C'est maintenant, tes compagnons et toi, qu'il convient de m'écouter.

Faites-vous un refuge des trois Joyaux.

Allez tous trois avec zèle aux œuvres de la vertu.

Maintenant, je suis heureuse de notre rencontre.

Puissions-nous nous revoir dans le ciel de l'au-delà ! »

Comme elle disait ces paroles, la colère de Rinag était tombée. Et l'inanité des choses grandissait

dans son esprit et il désirait la religion. Puis la vieille mère dit :

« Fille, je t'ai d'abord péniblement portée dans mon sein.

Puis je t'ai donné turquoises, soieries et parures.

Enfin, mauvaise, tu as abandonné tes vieux parents.

A quels vieux serviteurs les as-tu confiés ?

Vivante, tu es insensible comme une morte. »

Et, pleurant, elle suppliait ainsi.

Alors Nansal chanta ces strophes à sa mère :

« Lamas, dieux et Joyaux, ayez pitié de moi.

Je désire servir mes parents.

A qui je dois une gratitude sans limite.

L'apparence de cette vie est comme un rêve.

A l'heure de la mort, il n'est aucun lieu où se réfugier.

Mon fils, qui a déchiré la chair de mon corps,

Je ne pouvais me séparer de lui.

Alors que je voulais me consacrer à la religion,

J'avais à donner mes soins à mon enfant.

Je n'étais pas sans aimer passionnément l'or et l'argent, et les perles, les parures et les meubles.

Après que j'eus médité la soudaineté de la mort,

Je ne désirai plus de bijoux ni de parures.

Alors que je médite dans une contemplation unique,

Je n'aime plus la chère, ni l'habillement, ni les richesses.

Que ma mère garde ceci dans son cœur. »

Elle parla ainsi et sa mère sanglotait :

« Cette fille n'a pas de cœur.

Nos amis et voisins le disaient bien.

Elle a laissé sa chambre vide.

Elle a brisé mon cœur.

Elle n'est bavarde qu'en paroles pieuses.

Et ma fille unique, bien que vivante, est séparée de moi. »

Elle pleurait ainsi. Et Nansal regarda hors la porte de sa grotte. Elle vit sa mère vieille et accablée, maigre et diminuée.

Alors son cœur fut troublé et ses larmes jaillirent. Elle était assise dans la pose de la méditation et elle s'élança hors de la grotte. Et sa mère l'embrassa :

« Ma fille, restons ensemble un mois, ou seulement un demi-mois, ou pour le moins dix jours. »

Mais Nansal chanta ces stances :

« Père et mère, je vous en prie,

Père et mère pleins de grâces, écoutez-moi.

Notre vie fragile est comme la fleur de l'automne.

La fleur penchée dès le matin, est desséchée le soir.

La parole est éphémère comme le grondement du tonnerre dans l'espace.

Le plus fort grondement du tonnerre n'est qu'un bruit vide.

L'âme éphémère est pareille aux nuages du ciel,

Ne voit-on pas le nuage se dissiper de lui-même ?

Les amis sont éphémères comme les étrangers venus pour les foires;

Assemblés aujourd'hui, ils ne sont plus demain.

Les œuvres sont éphémères. Au moment de la mort,

Elles sont inutiles si ce ne sont les œuvres de la religion.

En ce jour, mon âme est dans l'allégrese d'avoir retrouvé ma mère.

Notre réunion ne durera pas toujours.

Résigne-toi à retourner dans ton pays.

Ta fille accomplit ce que la doctrine a enseigné. »

Nansal parla ainsi, et sa mère dit :

« Rougis de ton cœur si loin de moi.

Après avoir abandonné tes vieux parents, seuls comme des licornes,

Tu oses parler ainsi !

La fille d'autres que nous, après avoir fui au monastère, après avoir coupé ses cheveux et avoir changé de nom, elle fût retournée au pays.

Elle eût fait le service de ses parents.

Mais toi, tu oses parler ainsi. »

Disant ainsi, elle pleurait. Nansal lui répondit :

« Il est vrai que tu es ma mère dans cette vie.

Mais songe avec joie que par ma méditation contemplative,

Nous irons au ciel dans l'autre vie,

Et que d'autres créatures en grand nombre iront également. »

Elle parla ainsi et ne désirait pas retourner dans son pays. Alors sa mère servit le maître et les disciples assemblés pour le repas. Et Nansal se réjouissant dans son cœur, dit cette parole :

« Moi aussi, je vous offrirai des mets. »

Elle dit, et apaisant son cœur pour la sérénité parfaite, elle joignit les mains, puis elle présenta aux convives des branches fraîches de Myrobalan avec leurs fruits et leurs feuilles en disant :

« Voici mes mets, faites un festin et faites œuvre religieuse. »

Ayant dit, elle chanta ce chant :

« Salut aux vénérables lamas !

Moi, jeune fille *Cent mille Lumières,*

Je souffre de la loi de la transmigration.

Je déteste le monde

Où sur chaque montagne est bâtie une forteresse.

Où les princesses sont des chefs de guerre.

Ayant vu ces ogresses couvertes de dépouilles humaines,

J'ai pratiqué la religion des dieux avec ferveur.

Les moines font les lois et rendent les jugements.

Ils prononcent des sentences de coups et de mort [1].

Quand j'ai vu ces loups, et leurs coups, et leur grêle [2].

Moi, jeune fille, j'ai pratiqué la religion des dieux avec ferveur.

---

(1) Ou : « Ils prononcent des incantations qui frappent et qui tuent. » Deux sens grammaticalement et critiquement acceptables, selon le sens propre ou figuré des mots. Ces amphybologies sont souvent voulues dans les textes tibétains.

(2) La grêle est le fléau favori des sorciers tibétains.

Les monts et les vallées disparaissent sous la multitude des voleurs.

Les voleurs s'étant rassemblés attaquent et vainquent les moines sectateurs de Bouddha.

Joyeux de leur butin, ils sont remplis d'arrogance.

Quand j'ai vu bouillir cet airain fondu,

J'ai pratiqué la religion des dieux avec ferveur.

Ayant détruit les temples, ils en font les abattoirs de l'ogresse.

Renversant les images saintes, ils y plantent leurs flèches et leurs lances.

Et brisant les statues du Bouddha, ils en fondent des bijoux pour leurs femmes coquettes,

Quand j'ai vu ces Bouddhas détruits,

J'ai pratiqué la religion des dieux avec ferveur.

Mère, garde ceci dans ton cœur.

Au milieu de la nuit, prions avec excellence,

A l'aube, respirons la brise qui donne la vie.

Au lever du soleil, nous recevrons l'éclat de cent lumières.

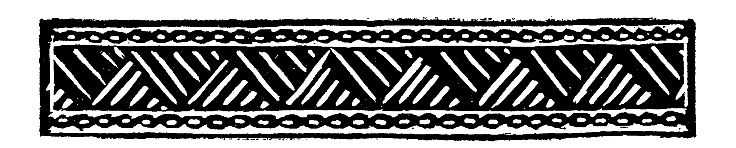
Réfugions-nous dans les trois Joyaux !

Pensons à ceux qui souffrent comme toi.

Miséricorde aux faibles !

Félicité à tous !

Soyez heureux ! »



INDEX

Bonheur courageux. En tibétain : *Bsod-nams-dpah*. Prononciation : *Seunampa*. Nom du confident du chef Rinag, gouverneur.

Brillante de cent mille lumières. Tib. : *Snang-gsal-hod-dé-hbum*. Pr. : *Nansal beudéboum*. Nom de l'héroïne.

Brillante parure blanche. Tib. : *Snang-gsal-dkar-rgyan*. Pr. : *Nansal-kargyen*. Nom de la mère de Nansal.

Délivré du Terrible ou *Délivré de Yamantàka*. Tib. : *Gzigs-byed-kun-grol*. Pr. : *zig kié kun djreul*. Nom du père de Nansal.

Excellent fortuné. Tib. : *Kun-bzang-bdé-tchhén*. Nom supposé du père de Nansal.

Essence de la Doctrine. Tib. : *tchhos-sdings*. Pr. : *tcheu-ding*. Nom de pont sur la rivière Nyang.

Excellent Çakya qui montre la voie de la délivrance. Tib. : *Thar-paï-lam-ston-Çahkyaï-mthsan-tchan*. Nom du lama supérieur du monastère de Sébrag. Ce même lama porte aussi le nom de *smug-ston-Çahkyaï-rgyal-mthsan*. Çakya, drapeau de victoire... (les deux premières syllabes sont intraduisibles).

Les Frontières. *Pha-khu*. Nom de pays.

Hod-ka-phad-khur. Nom de pays dans le Nyang Supé-

Ratna. Voir Joyaux.

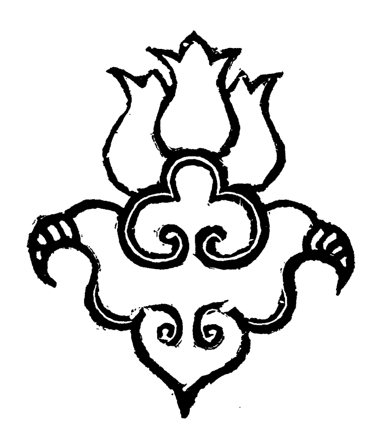
Riche en Bonheur. Tib. : *Hdzom-pa-skyid*. Nom d'une fille du chef du village Hodka.

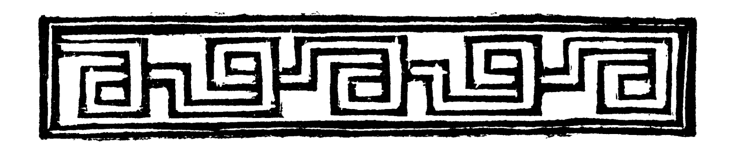
Rinag (montagne noire). Nom du gouverneur de Tsang, époux de Nansal.

Roche qui voile. *Brag-yol-ba*. Pr. : *tchra-yeul-oua*. Nom de la grotte où s'est retirée Nansal.

Sébrag. Pr. : *se-tchra*. Nom de monastère. Ce mot est écrit de trois manières différentes dans le texte : *gséb-brag*, ou *monceau de roches; bsé-brag*, ou *roche de la licorne; sé-brag*, ou *roche des roses*. Il y est ajouté tantôt *gyag-lung*, ou *vallée des yacks;* tantôt *yar lung* qui est le nom d'une riche province à l'est de Lha-sa.

Tsang. Tib. : *Gtsang*. Province du Tsang à l'ouest de Lhasa et dont la capitale est Tashilhumpo.





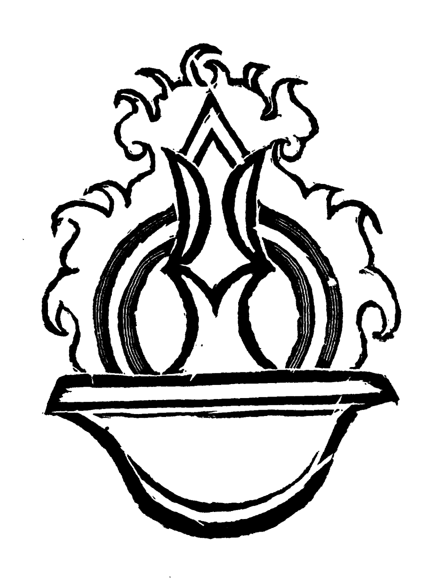
POSTFACE

Tel est le théâtre tibétain, théâtre des grandes altitudes. Les monastères où on le joue occupent des lieux choisis, ces vallées aériennes de la Haute-Asie, dont les eaux dominent encore notre modeste Mont-Blanc; où l'air raréfié est extraordinairement exaltant, pur et froid; où le soleil brûle les hommes, les premiers hommes qu'il rencontre de ses rayons. Les monastères, la scène de ce théâtre, sont des oasis de prière dans ces déserts enchantés.

Pour aller à ce théâtre, les habitants des contrées voisines, maîtres et serviteurs à cheval, ont pendant plusieurs jours traversé la prairie, longé des vallées ou franchi les forêts de la montagne et ses bois de rhododendrons. Puis ils ont dressé leurs tentes blanches aux soutaches noires. Comme les maisons d'une ville autour de la place publique, les tentes ouvrent leurs murs de toile sur l'espace libre de la scène.

Devànt ces Tibétains accourus de loin, les

acteurs ne représentent pas la vie, mais leur idéal de la vie. Leur thème est l'impermanence des choses. Leur théâtre est un camp de nomades qui lui-même disparaît dès que le spectacle est terminé.



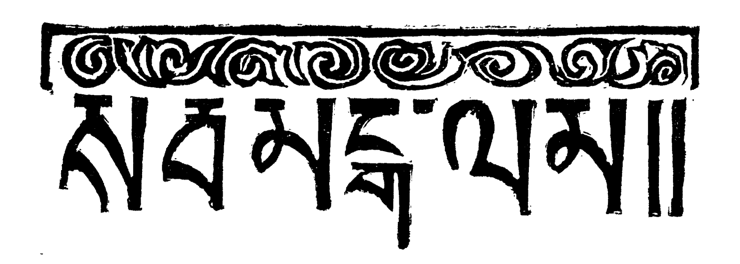


TABLE DES MATIÈRES



LA COLLECTION DES
CLASSIQUES DE L'ORIENT
EST IMPRIMÉE SUR LES
PRESSES DE P. MERSCH,
L. SEITZ ET Cie, 17, VILLA
D'ALÉSIA, A PARIS.

Prix : 28 francs.

